



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES



FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

Nicole Gaboury

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (lettres françaises)

GRADE / DEGREE

Département des lettres françaises

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

Le fil de soi suivi d'une Réflexion sur la pratique de l'essai

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Marcel Olscamp

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

Mawy Bouchard

Lucie Joubert

Gary W. Slater

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES /
DEAN OF THE FACULTY OF GRADUATE AND POSTDOCTORAL STUDIES

**Le fil de soi
suivi d'une
Réflexion sur la pratique de l'essai**

Nicole Gaboury

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise

Lettres françaises
Faculté des Arts
Université d'Ottawa

© Nicole Gaboury, Ottawa, Canada, 2005



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 0-494-11276-X
Our file *Notre référence*
ISBN: 0-494-11276-X

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

Résumé

Cette thèse en création littéraire contient, en première partie, un recueil d'essais, *Le fil de soi*, et, en deuxième partie, une réflexion sur la pratique de l'essai.

Dans *Le fil de soi*, je me suis laissée inspirer par des souvenirs, saisis çà et là sur le parcours de mon existence pour mieux déceler les valeurs premières qui me portent – et qui, de façon oblique, jettent une lueur sur la société où je vis. Les textes des différentes parties du recueil, « Trois coups de gueule », « De la compassion à la solidarité » et « Une passion apprivoisée », sont inspirés par des expériences marquantes de ma vie. Ces écrits semblent liés par un fil qui se dévoile peu à peu dans l'écriture.

Dans la deuxième partie, une réflexion sur la pratique de l'essai me permet de mettre en lumière les notions qui ont présidé à la rédaction de mon recueil. Dans un premier temps, je discute de la suggestion selon laquelle l'essayiste se laisse hanter par des idées (selon la formule d'André Belleau). Dans un deuxième temps, je vois comment la plupart des critiques s'accordent pour dire que l'essai doit être conçu à partir de l'expérience de vie. En dernier lieu, j'aborde l'essai comme une écriture qui permet au « je » d'entendre sa propre voix. À chaque fois, j'expose ma compréhension de ces éléments à partir de ma pratique de l'essai dans *Le fil de soi*.

Remerciements

Je remercie sincèrement mon directeur de thèse, Monsieur Marcel Olscamp, pour sa lecture assidue et attentive, sa disponibilité, son encouragement et sa très grande patience.

Je suis reconnaissante à ma fédération syndicale et à mon employeur qui, suite à une nouvelle mesure négociée, m'ont permis de consacrer une année entière à l'écriture.

Merci à mes proches pour leur appui sans faille qui m'a permis de réaliser un rêve : écrire.

Je dédie mon recueil *Le fil de soi* à Marie-Ève, à Véronique et à Vincent.

Partie I

Le fil de soi

Avant-dire

Ces essais nous transportent dans le temps. Je me suis laissée inspirer et guider par des souvenirs, saisis çà et là sur le parcours de mon existence. Partout où ma mémoire s'est arrêtée, un même constat : j'ai toujours tenté de prendre la parole et de lutter, à la mesure de mes modestes moyens, pour une société plus juste. Que ce soit au Québec dans un quartier ouvrier, ou en Colombie dans une banlieue pauvre, dans l'action politique ou dans l'enseignement, j'ai été consciente des injustices et j'ai souvent cherché à en atténuer les effets.

La rédaction de ces essais m'a offert l'occasion de réfléchir aux valeurs premières qui me portent : elles éclairent certains moments marquants de ma vie – et, de façon oblique, elles jettent une lueur sur la société où je vis. J'ai parfois été surprise de constater que les choix faits tout au long de mon existence semblent liés par un fil. C'est ce fil qui se dévoile dans l'écriture.

Des années importantes de l'histoire du Québec ont traversé ma vie. Je fais partie de la première génération des « baby-boomers », la « génération lyrique¹ » dont parle François Ricard. J'ai nourri de grands rêves et de grandes ambitions tout en étant témoin de plusieurs changements majeurs qui ont façonné la société québécoise à partir des années 1960. J'ai vu de près la démocratisation de l'enseignement et surtout le remplacement des collèges classiques par les cégeps en 1968. J'ai participé à la remise en question de l'université avec les « soixante-huitards »; j'ai montré une volonté de changer le monde par l'entraide internationale; j'ai cru en la prise de parole des comités de citoyens; j'ai dénoncé le noyautage des mouvements populaires par les

¹ François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1993, 282 p.

groupuscules marxistes-léninistes durant les années 1970; j'ai lutté pour l'arrêt des expropriations massives dans les quartiers ouvriers, ... D'une certaine manière, mon parcours est celui d'une bonne partie de mes contemporains.

J'inaugure ce recueil d'essais par le récit de « Trois coups de gueule ». Les deux premiers ont eu le mérite de changer le cours de ma vie; le troisième, à contre-courant, est tributaire des deux premiers. Un premier « coup de gueule » : j'ai annoncé à mes parents le désir que j'avais de poursuivre mes études; ce faisant, je sortais résolument des sentiers battus, car l'instruction ne faisait pas partie du sort réservé à la majorité des filles durant les années 1960. Un deuxième « coup de gueule » est survenu quelque dix ans plus tard, alors que j'ai entrepris de contester ouvertement les marxistes-léninistes qui sévissaient au Québec. J'ai ainsi réussi à me libérer d'un joug qui m'empêchait de penser par moi-même. Troisième « coup de gueule », plus actuel, celui-là : je m'interroge sur le processus politique qui mènera éventuellement à la formation d'un parti de la gauche au Québec.

La deuxième partie de ce recueil réflexif sur mes expériences vécues me mènera de la compassion à la solidarité humaine à travers trois moments précis. J'évoquerai d'abord un séjour que j'ai effectué, à l'âge de vingt-deux ans, dans une barriada de la Colombie : j'ai pu alors manifester un soutien plein de compassion. À mon retour au Québec, un quartier ouvrier de la Vieille Capitale m'a fait découvrir les enfants pauvres d'ici et j'ai voulu contribuer à l'amélioration de leurs conditions d'écoliers. Enfin, auprès d'adultes analphabètes, j'ai eu l'occasion de faire mes premiers pas dans l'enseignement par la mise sur pied d'une école très particulière... Ces moments forts m'ont fait passer de la compassion, où j'ai vécu parmi la misère des

plus pauvres de la terre, à la solidarité, qui m'a fait partager, chez moi, au Québec, la responsabilité de construire un monde meilleur.

Par ailleurs, une grande passion a traversé ces années : la passion de la lecture. Je n'ai jamais cessé de lire, d'apprendre aux autres à lire, de chercher à leur donner le goût de lire. Ce contact avec la culture a toujours été essentiel. Je retrace, dans la troisième partie, l'histoire de cette passion, depuis mes débuts dans le monde de la lecture jusqu'aux jours où j'ai décidé de transmettre ma passion de lectrice par l'enseignement.

Si j'ai choisi de me référer, dans ces essais, à certains épisodes de ma vie, ce n'est pas par complaisance. Mon expérience offre, je pense, l'occasion d'une réflexion personnelle et peut servir de point d'appui. Une expérience singulière ne pourrait-elle pas ouvrir la porte à d'autres façons de voir? Je pose donc un regard sur des événements que j'ai vécus, non pas pour ces événements eux-mêmes, mais plutôt, comme le suggère Pierre Vadeboncoeur, pour « éclairer indirectement un champ plus vaste, à cause des lueurs que jette toute pensée et dont chacun peut à sa façon tirer profit² ».

Mes souvenirs les plus significatifs sont souvent centrés sur des personnalités remarquables ou singulières, qui incarnent pour moi des valeurs importantes; elles m'ont nourrie et restent la source principale de mon inspiration. Il ne faudra donc pas se surprendre si l'on fait la connaissance, en cours de route, de plusieurs personnes, devenues pour moi de véritables personnages. Je voue ma plus grande fidélité à des individus, non pas à des idées. Je partage la pensée d'Albert Camus qui, dans sa « Préface » à L'envers et l'endroit, indique que la « source » de ses

² Pierre Vadeboncoeur, *Les deux royaumes*, Montréal, Typo, 1993, p. 9.

essais, cette « source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il vit³ », est « cette vieille femme, une mère silencieuse, la pauvreté, la lumière sur les oliviers d'Italie, l'amour solitaire et peuplé, tout ce qui témoigne, à [ses] propres yeux, de la vérité⁴ ». Il ajoute : « Une œuvre [...] n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert⁵ ». Comment mieux dire ce qui a pu guider ma modeste réflexion personnelle?

Je livre donc mes « images » les plus percutantes, qui sont toutes habitées par des personnes. Aussi ai-je choisi, dans un épilogue, de ressusciter deux d'entre elles, deux femmes qui me hanteront toujours.

³ Albert Camus, *L'envers et l'endroit*, Paris, Gallimard, 1970, p. 13.

⁴ *Ibid.*, p. 25.

⁵ *Ibid.*, p. 31-32.

Trois coups de gueule

Une prise de parole qui m'est très chère

Un jour de 1968, alors que j'étais dans la jeune vingtaine, j'ai avoué, à mes parents, mon projet d'aller étudier dans une ville lointaine. Le mot « avouer » n'est pas exagéré, car mon père a réagi comme si j'allais commettre un péché. J'avais décidé de quitter ma région et ma famille et d'aller poursuivre des études en Lettres, à Québec, à six heures de route. Cette annonce eut pour effet de déclencher un véritable drame familial, mais je n'ai pas abandonné mon projet pour autant. J'ai compris, et je le reconnais d'autant mieux aujourd'hui, qu'il vaut mieux foncer contre vents et marées.

Native de l'Outaouais québécois, fille ambitieuse de parents modestes, sœur de quatre frères, je choisisais donc d'abandonner ma famille pour étudier. Cette décision inattendue a été reçue comme une insulte. Évidemment, les conséquences de cette insubordination furent lourdes et nombreuses; à vingt ans, je ne soupçonnais pas toutes les répercussions que cette rupture aurait sur mon existence. Sur le coup, les effets de ce départ ne m'ont pas trop préoccupée : tout ce qui comptait, c'était de poursuivre mes études. Sans trop le dire, je désirais aussi m'éloigner de ma famille et de mon patelin...

Quitter les siens au début de l'âge adulte peut sembler un geste normal. Mais un départ motivé par le désir d'aller aux études, pour une fille, à la fin des années 1960, n'était pas la norme au Québec. Je l'ai appris à mes dépens. Plus de trente ans après les faits, je me rends compte que l'annonce de ce projet représente

l'une des prises de parole les plus précieuses de ma vie : elle m'est un souvenir à la fois très cher et très triste. Je me propose d'en mesurer ici la signification et la portée.

D'où me venait donc ce désir d'aller à l'université? J'avais pourtant déjà terminé un baccalauréat ès arts dans le collège de filles de ma région, ce qui était déjà beaucoup selon les critères de l'époque. Que voulais-je de plus? Pourquoi aller plus haut? Mes parents me suggéraient d'étudier une année supplémentaire pour me préparer à l'enseignement primaire ou secondaire. Un an, pas plus : c'était là l'extrême limite. Il était important, à leur avis, que je puisse gagner ma vie le plus tôt possible, afin de défrayer le coût des études de mes frères. Cette pratique, qui semble bien injuste aujourd'hui, était encore courante à l'époque. Dans l'esprit du temps, les garçons étaient considérés comme de futurs pourvoyeurs de familles et ils devaient décrocher de bons diplômes pour occuper des emplois rémunérateurs. Moi, simple jeune femme, je me marierais et je n'aurais jamais besoin d'un salaire. Je ne suis pas la seule à avoir dû prendre en compte le sort de mes frères : ma mère y avait été obligée avant moi et elle l'avait accepté. Avant 1970, d'innombrables Québécoises ont subi le même sort. Madeleine Ferron, par exemple, dans son beau récit intitulé *Adrienne*, raconte ainsi la véritable « industrie » scolaire que son propre grand-père avait mise au point :

Que les cinq premiers enfants de la famille fussent du sexe féminin lui sembla une conjoncture favorable. Elle fut déterminante pour [...] faire instruire les garçons par le travail des filles, lequel consisterait justement à enseigner. De l'aînée à la plus jeune, celles-ci furent donc envoyées à tour de rôle à l'École normale de Yamachiche et devinrent successivement institutrices dans le rang des Ambroises. [...] le gros du salaire des institutrices servait à payer les études des garçons qui, après

le cours primaire, partaient pour le séminaire de Trois-Rivières, les écoles spécialisées ou l'université¹.

Jusqu'à la fin des années 1960, les collèges classiques et les universités étaient donc bondés de garçons et les séminaires étaient réservés aux futurs prêtres. Les filles, pour leur part, se retrouvaient dans les Écoles normales, comme les tantes de Madeleine Ferron, ou dans les Instituts familiaux, où on les préparait à devenir de bonnes épouses aptes à tenir maison. Avant la Révolution tranquille, les femmes avaient toutes entendu parler de ces « écoles du bonheur² » qui ont formé les « ménagères compétentes et dévouées³ » du Québec.

Pour ma part, je refusais cette discrimination ; je voulais entreprendre de véritables études universitaires. Quelqu'un de mon entourage avait-il semé en moi ce « désir » universitaire? J'ai beau chercher dans mes souvenirs, je ne reconnais pas d'influence particulière. Certaines religieuses du collège m'avaient affirmé que j'étais plutôt douée, c'est tout. Les cours de philosophie et de littérature m'avaient particulièrement intéressée. Je me proposais d'approfondir certains thèmes abordés en classe, de lire l'œuvre complète de mes auteurs préférés. Les recherches effectuées dans le cadre de travaux scolaires m'avaient donné la piquûre de la lecture, sans plus. Je ne savais pas que les effets magiques de ce vaccin se manifesteraient plus tard...

Chose certaine, je n'avais pas hérité du goût de lire de mes parents. Comme dans beaucoup de familles québécoises, il n'y avait pas de livres à la maison; j'ai vu mon père lire le journal à son retour du travail, mais j'avais l'impression que cette lecture était réservée aux hommes. Il semblait que c'était ainsi depuis toujours et

¹ Madeleine Ferron, *Adrienne. Une saga familiale*, Montréal, Boréal, 1993, p. 84.

² Lucie Desrochers, *Œuvres de femmes 1860-1961*, Québec, Les publications du Québec, 2003, p. 13.

³ *Id.*

que rien ne changerait jamais. J'avais bien un grand-père qui avait été inspecteur d'écoles et médecin, une grand-mère qui avait été musicienne, mais je ne pensais jamais à leur formation académique et, enfant, je ne les voyais pas sous cet angle.

On dirait bien, en somme, que le goût des études m'est venu sans que quiconque ne m'y pousse... Quand je repense à cette période de ma vie, je retrouve pourtant la même sensation d'étouffement, liée au petit monde étroit dans lequel je vivais. J'étais convaincue, illusion de jeunesse sans aucun doute, de trouver mieux loin de chez moi. Fille de Hull, je désirais par-dessus tout vivre en français et uniquement en français, vivre au Québec sans avoir à toujours traverser la rivière pour fréquenter les commerces, les bibliothèques et les hôpitaux d'une capitale largement anglophone. La pauvreté des services offerts par ma ville natale nous obligeait à trop souvent traverser la « frontière » pour aller quérir les services dans la province voisine. Étudier à l'Université Laval, vivre à Québec : voilà qui me garantissait, à coup sûr, de vivre en français et de satisfaire pleinement mon goût des livres.

Mes parents, originaires de l'Ontario, se montraient peu intéressés par le Québec. Du moins, il n'en était pas question chez moi. Mon grand-père maternel, Franco-Ontarien, avait souvent critiqué vertement les politiques de Duplessis et il avait été très fier de l'arrivée au pouvoir, en 1960, des Libéraux de Jean Lesage. J'ai même pensé que c'était la fin du monde quand l'Union nationale a été réélue en 1966 : ma panique d'enfant était à la mesure des emportements de mon grand-père. Il n'a jamais su que ses propos m'avaient autant impressionnée, moi, sa petite-fille.

Ce grand-père imposant ne se privait pas de dénigrer le projet d'indépendance du Québec : il détestait les « séparatistes ». Comme j'avais l'habitude

de fureter près du téléviseur pour essayer d'écouter les nouvelles, j'étais au courant de l'existence du RIN. J'ai cru que c'était une véritable menace. Je devinais que je ne devais pas trop m'y intéresser de peur de subir une « mauvaise » influence. Il ne fallait pas parler du RIN; il ne fallait pas prononcer ces trois lettres dans la maison. Le PQ, disaient mes parents, était encore plus terrible que le RIN : il durerait. Moi, j'étais plutôt attirée par le mouvement indépendantiste. Je ne pouvais évidemment pas en parler. J'ai gardé le secret. Et voilà que la possibilité de fréquenter l'Université Laval représentait pour moi une porte de sortie.

Les obstacles ont été à la mesure de mon audace en ce mois de septembre 1968. Je ne savais pas que cet automne-là serait chaud partout, à l'Université Laval comme à la Sorbonne. Au cours du trimestre, je n'ai retenu qu'un seul commentaire d'un jeune professeur, coopérant français, qui était venu enseigner au Québec pour éviter son service militaire. Il nous reprochait notre contestation du système universitaire québécois. Il nous accusait de nous plaindre la bouche pleine, alors qu'en France, les conditions d'études étaient bien inférieures. Ma participation aux actions mises de l'avant par les étudiants de la faculté des Lettres et des Sciences sociales a été encore plus enthousiaste. J'aimais cette atmosphère bouillante et, en plus, j'y rencontrais des condisciples originaires de toutes les régions du pays.

Sans le savoir, je contestais moi-même à une échelle beaucoup plus petite : je vivais différemment de la majorité des jeunes femmes de mon époque pour qui les études universitaires étaient peu accessibles. Très peu de filles de ma région avaient pu fréquenter un collège, antichambre de l'université. Je côtoyais presque exclusivement des filles issues des collèges privés de la ville de Québec. Je n'étais pas

vraiment consciente de cette singularité. Je n'en subissais pas moins les contrecoups. Expliquer ces choses à des filles de vingt ans d'aujourd'hui suscite toujours des réactions de surprise. En ce début des années 2000, une jeune femme qui veut étudier ne sera pas empêchée de prendre les moyens pour le faire, même si les revenus de sa famille sont modestes. Son projet ne sera pas nécessairement rejeté du revers de la main.

Je raconte souvent cet épisode de ma jeunesse dans le cadre de mon enseignement, au collège, quand je présente l'histoire du système d'éducation québécois. L'étonnement suscite de nombreuses discussions. Ce qui retient le plus l'attention de mes étudiantes, c'est l'obligation où j'étais de briser le lien familial avec fracas. Le rejet de l'autorité surprend toujours ces jeunes filles à qui l'on a tout donné : elles n'ont pas, pour leur part, à créer de profonds bouleversements dans leurs familles quand elles révèlent leur projet de prolonger leurs études. J'ai pourtant reçu quelques confidences; une jeune fille, par exemple, m'a un jour informée qu'elle devait abandonner son programme d'études parce que sa mère la réclamait à la maison pour prendre soin des enfants plus jeunes de sa famille. Je m'étais sentie impuissante devant la détresse de cette étudiante. Ainsi donc, en plein vingt et unième siècle, il arrive encore que, dans le secret des familles, la même tragédie se reproduise. Depuis cette confidence, je n'ai jamais plus été indifférente face à une fille empêchée d'étudier. J'ai toujours été attristée, et même révoltée, face à cette situation. Mais à qui le dire? Est-il permis d'intervenir dans la sphère privée des familles? Qui cache de pareilles injustices? Qui agit pour changer cet état de fait?

Il faut déployer une énergie incroyable pour affronter un refus des parents. Moi, j'avais été jusque-là une enfant plutôt docile et réservée, une élève modèle. Tout à coup, j'ai adopté un comportement vindicatif et je n'ai reculé devant rien. C'est comme si j'avais transgressé un intolérable tabou. Je me souviens encore du moment terrible où j'ai dû demander à ma mère de signer le formulaire d'inscription à l'université. Il fallait retourner le document avant la fin de janvier (date limite) et je n'atteindrais l'âge de la maturité, vingt et un ans à cette époque, qu'en février. J'ai dû assiéger ma mère durant des semaines, argumenter, discuter, revenir à la charge, choisir des stratégies et finir par la convaincre. Les paroles prononcées au moment où, finalement, elle a tracé son nom me résonnent encore à l'oreille : « Si je signe, c'est que tu me tiens la main pour le faire ». Il faut dire qu'elle le faisait aussi à l'insu de mon père. J'ai réussi, mais j'en ai été malade d'insomnie jusqu'à souffrir d'une dermatite aiguë qui m'a enflé et rougi le visage. J'ai pu mettre à la poste le formulaire, le dernier jour de janvier. Mon anxiété avait été à la mesure de l'affront que ce geste représentait. Ma mère avait contourné l'autorité de son mari : il refusait que j'aie étudié au loin pendant plusieurs années. J'avais entraîné ma mère à désobéir. J'y vois aujourd'hui un geste de solidarité féminine malgré nos positions irréconciliables.

Cette complicité me rappelle celle du personnage de la Mère, dans la pièce de théâtre *Au cœur de la Rose* de Pierre Perrault : la Mère déjoue, elle aussi, l'autorité de son mari. Elle permet à sa fille de parler au Marin⁴ pour le convaincre de l'emmener vivre ailleurs et autrement, loin de sa famille et de son île. Dans cette

⁴ Pierre Perrault, *Au cœur de la Rose*, Montréal, Typo, 2002, p. 133.

pièce, la Fille ne quitte pas son île puisque la Mère cède à son mari à la dernière scène. Moi, je n'ai pas été vraiment retenue par ma mère puisqu'elle avait signé : je partirais. Malgré tous les risques que je lui faisais courir, je suis très fière d'avoir tenu bon et de l'avoir convaincue.

J'ai finalement été admise à Laval. J'en ai été très heureuse, mais je n'ai pas dit un mot. Alors, discrètement, je me suis préparée à partir. J'ai rempli une vieille valise habilement camouflée sous mon lit. Et le moment le plus difficile est arrivé. Je le raconte parce qu'il est symptomatique de l'effroyable malaise social qu'il créait chez moi.

Le premier jour de septembre, des amis de Québec sont venus me chercher, tôt le matin. Assis dans leur voiture, garée devant la porte, ils ont dû m'attendre jusqu'à midi. Moi, j'étais littéralement prisonnière de la maison parce que mon père m'empêchait physiquement de sortir. Cette réaction violente est à la mesure du tabou que je transgressais : je passais outre à l'autorité paternelle et j'agissais comme je l'entendais. Ce défi, lancé de surcroît par une fille, était inadmissible, insolent et même dangereux.

Mon père a crié très fort qu'il n'était pas d'accord (je ne le savais que trop). Il a répété ses sempiternels arguments : la seule fille de la famille ne peut quitter ses parents; elle a le devoir de travailler pour aider à payer les études de ses frères; elle ne peut vivre dans une autre région. Tout à coup, il m'a demandé : « Et tu t'en vas étudier en quoi? » Surprise, je lui ai répondu : « Mais en Lettres! » Il n'avait jamais posé la question avant cette minute. Alors, il s'est mis à critiquer ce choix d'études : « À quoi cela va-t-il te servir? Comment pourras-tu gagner ta vie avec un diplôme en

Lettres? » Sa colère était sans retenue et dépassait l'entendement : elle était à la mesure de mon intransigeance. La discussion fut vive mais surtout interminable. À midi, pendant un moment d'accalmie, j'ai réussi à sortir mon bagage et, malgré les hauts cris et les pleurs, je suis partie. Démolie, désolée, profondément triste et inquiète, je suis partie. J'ai lancé ma valise dans le coffre arrière et je me suis recroquevillée sur la banquette de l'automobile. Je n'ai émis aucun son pendant les six heures qu'a duré le trajet jusqu'à Québec.

Pourquoi avoir un tel besoin de raconter cet événement? J'ai surtout le désir d'en informer les jeunes d'aujourd'hui. Quand j'entends des filles m'annoncer qu'elles abandonnent leurs études pour se fiancer – oui, les fiançailles sont revenues à la mode! – je suis toujours renversée par leur naïveté, leur candeur, leur insouciance. Elles croient encore au Prince charmant, au pourvoyeur, au sauveur, à celui qui sera toujours là pour les soutenir inconditionnellement. Elles ne croient pas à la nécessité de tout prévoir. Elles ne me croient pas quand je leur dis que l'obtention d'un diplôme est le seul moyen de s'assurer un avenir autonome. Je n'hésite pas à leur dire que les études sont un atout essentiel, pour elles autant que pour les garçons. Rien n'est permanent, surtout pas l'amour. Souvent, elles rient et me trouvent pessimiste. J'insiste et je leur suggère de se prémunir : elles auraient peut-être, un jour, à se débrouiller seules.

Mes préoccupations ne sont pas les leurs : elles me laissent l'impression que je viens d'un monde inimaginable. Si peu d'années séparent mes vingt ans des leurs! Pourtant, je me sens souvent étrangère dans le monde contemporain. Le système d'éducation a ouvert les portes aux filles; les familles les

encouragent à étudier; les obstacles sont moins présents. Tout semble acquis; du moins, c'est ce que croient plusieurs étudiantes : tout leur est possible. Je ne cesserai pourtant pas de leur dire d'avoir des rêves pour elles-mêmes. Si des murs qui paraissent infranchissables se dressent, il faut les franchir, jusqu'à les démolir. Il existe une nécessité absolue de poursuivre ses rêves contre vents et marées, quitte à devoir déplaire à l'occasion. La société ne s'en portera que mieux.

Le Grand soir

Il peut arriver que, malgré la meilleure volonté du monde, la liberté de parole soit muselée au nom d'un « intérêt supérieur » et d'une hypothétique victoire à venir. Le mouvement marxiste-léniniste qui a sévi au Québec entre 1973 et 1983 a su imposer un véritable carcan à la parole de plusieurs militants de bonne volonté. Véritable totalitarisme intellectuel, qui frôlait le ridicule, ce mouvement a voulu s'assurer que la pensée et l'action militantes soient mobilisées par un seul objectif : la victoire du « Grand soir » grâce au renversement du système capitaliste. Il ne faut pas sourire à cette ambition si naïvement formulée : ces mots étaient utilisés avec toute la sincérité du monde.

Pour les adeptes du marxisme-léninisme mijoté à la sauce québécoise, l'existence entière devait tendre vers la « libération de toute exploitation et oppression¹ ». Or, quand on sait que la lutte elle-même carburait à l'exploitation et à l'oppression, il y a matière à maugréer. Aussi légitime que pouvait être la bataille des groupes marxistes-léninistes, elle était menée dans un contexte qui épousait celui des sectes religieuses : pensée unique, morale dépersonnalisante, vie sacrifiée à une croyance. Les groupuscules qui se réclamaient de cette idéologie étaient à tendance maoïste, à saveur trotskiste; je renonce à démêler les subtilités de leurs allégeances. Ils se nommaient « En lutte! » (il faut remarquer le point d'exclamation intégré au

¹ Tiré du texte d'une invitation à la Fête internationale des travailleurs; ce texte avait été glissé en encart dans le journal de quartier de l'Île-de-Hull, le *Journal populaire*, à la veille du 1^{er} mai 1975. Ce texte avait été rédigé à l'aide du vocabulaire et dans le style des marxistes-léninistes. Sa finale avait la forme habituelle de leurs mots d'ordre : « Organisons notre résistance. Ne payons pas la crise capitaliste ». J'ai toujours gardé ce texte, un prototype des écrits de cette extrême gauche.

nom pour inciter à l'action), PCO (Parti communiste ouvrier), PCCML (Parti communiste canadien marxiste-léniniste). J'oublie certainement quelques-unes des autres « dénominations » qui ont si bien su m'empoisonner l'esprit. Les pays modèles, on le devine, n'étaient autres que certains régimes totalitaires comme la Chine et l'Albanie, derniers bastions du marxisme pur et dur.

Une « langue de bois » est véritablement née au sein de ce monde militant et a coloré sa façon de s'exprimer pendant la décennie de 1970; il en traîne d'ailleurs encore quelques brins dans les couloirs d'une certaine gauche actuelle. Le dictionnaire définit la langue de bois comme un « langage figé de la propagande politique »; ces termes collent parfaitement bien au phénomène marxiste-léniniste québécois. Parfois, il s'avère même difficile de ne pas retomber dans ce langage « romantique », emporté, quasiment émouvant, quand on veut aborder cet épisode étonnant de notre histoire politique récente.

Il faut rompre avec la discrétion des militants de cette époque, qui n'ont pas été très volubiles quand est venu le temps de « faire leur autocritique² » après l'éclatement de ces partis. Il a fallu attendre près de dix ans avant qu'une analyse de cette période de l'histoire du Québec ne soit présentée. C'est seulement en 1992, en effet, que l'essayiste Pierre Milot a publié son étude intitulée *Le paradigme rouge*³. Selon le critique Louis Cornellier, Milot,

qui se penchait sur les travaux de la frange la plus intellectuelle de cette mouvance, dénonçait déjà, en 1992, la complaisance entretenue à

² Le dictionnaire indique que le terme « autocritique » est entré dans le vocabulaire marxiste en 1930 et que la locution « faire son autocritique » signifie « reconnaître ses erreurs par rapport à la ligne du parti ».

³ Pierre Milot, *Le paradigme rouge. L'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Candiak, Les Éditions Balzac, 1992.

l'égard de cette soi-disant avant-garde égarée dans un totalitarisme du pauvre et parfaitement déconnectée de la réalité québécoise.⁴

Dans une publication plus récente, *Histoire du mouvement marxiste-léniniste au Québec 1973-1983 – Un premier bilan*⁵, le même Pierre Milot cède la parole aux anciens adeptes du mouvement. Malheureusement, comme le déplore encore Louis Cornellier, cet essayiste a interviewé ceux qui cherchent à défendre les « bonnes intentions⁶ » de ces groupuscules auxquels ils ont appartenu, entre autres « En lutte! » et le PCO. Comment ne pas soupçonner que les ex-membres se permettent une certaine « complaisance » face à leur jeunesse consacrée à l'agitation politique? Milot justifierait d'ailleurs le long silence et la « discrétion » des anciens marxistes-léninistes par leur « volonté [...] d'oublier cet épisode douloureux, voire gênant⁷ ». Je briserai cette « discrétion ». En effet, en l'absence d'une critique de cet épisode québécois, je me permettrai de commenter certaines situations problématiques qu'il a engendrées. Je ne m'attarderai pas au contenu politique : loin de moi le désir de retomber dans ces débats futiles, où le dogmatisme rendait coupable toute personne qui osait refuser de donner sa vie pour la Cause.

Huit années de militantisme au sein d'un comité de citoyens m'ont mise en contact très étroit avec les marxistes-léninistes. J'ai occupé une première loge à leur « spectacle »; je les ai observés de près dans la planification de la mise en scène du « Grand soir ». Mon poste était vraiment privilégié : j'ai toujours refusé d'adhérer officiellement à l'un de leurs groupes et, malgré cette réserve, j'étais tolérée dans

⁴ Louis Cornellier, « La petite histoire du Québec rouge », *Le Devoir*, 8 et 9 janvier 2005, p. E 3.

⁵ Pierre Milot (dir.), « Histoire du mouvement marxiste-léniniste au Québec 1974-1983 – Un premier bilan », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 13, no 1, automne 2004, Montréal, Lux, 2004.

⁶ Louis Cornellier, *loc. cit.*, p. E 3.

⁷ *Ibid.*

leurs parages. Ces camarades ont-ils cru que je céderais un jour à leurs invitations pressantes et que je deviendrais l'une des leurs? J'ai tout lieu de le croire. J'observais donc leur action avec un jugement « non contaminé » par l'obéissance au parti.

Pour quiconque en douterait, il faut préciser que le phénomène marxiste-léniniste était répandu à la grandeur du Québec. Il a été très présent dans les principaux groupes militants des grandes villes, comme Montréal, et dans ma région, qui a d'ailleurs peut-être servi de terrain d'expérimentation pour les nouvelles recrues montréalaises. Le grand nombre de militants venus de la métropole pour infiltrer les groupes de l'Outaouais me permet de croire à cette stratégie.

Il m'a été donné de côtoyer des marxistes-léninistes surtout au moment où j'ai travaillé dans un Comité de logement social. L'objectif premier de ce groupe visait l'arrêt des expropriations dans le quartier du centre-ville. La tâche principale qui m'avait été confiée consistait à faire du porte-à-porte : je travaillais, au sein d'une équipe, à repérer les maisons visées par la démolition. L'occasion m'était offerte de tisser des liens très étroits avec les locataires et les petits propriétaires. J'adorais être en contact direct avec les gens des environs; j'avais d'ailleurs choisi d'habiter ce quartier plein de vie et de chaleur humaine. J'appréciais beaucoup de pouvoir côtoyer mes voisins pour discuter des enjeux liés aux expropriations. Je rencontrais chaque jour des ouvriers d'usines, des retraités, des femmes au foyer, des universitaires, des analphabètes, des familles pauvres, des mères monoparentales. J'étais heureuse dans ce milieu. Rien ne m'arrêtait. J'ai ainsi pu découvrir certains projets d'expropriation planifiés par la ville de Hull et d'autres, par le gouvernement du Québec. Je l'ai fait à force d'enquêtes, d'informations reçues par des lettres interceptées, de rencontres

informelles, de discussions. Les gens collaboraient volontiers à mon travail puisqu'ils voulaient protéger leur quartier et garder leurs loyers abordables.

Mais ce contact direct n'était pas facile pour tous mes collègues. Certains étaient jugés par les gens du quartier comme des « intellectuels » intéressés, avant tout, par l'agitation politique. Leur but avoué consistait ultimement à renverser le système capitaliste. Le travail à la petite journée qui leur était demandé ne cadrerait pas avec la grande mission qui leur avait été confiée par les hautes instances du Parti. Ces marxistes-léninistes étaient des envoyés d' « En lutte! », du PCO, du PCCML; leur travail d'infiltration ne leur permettait que de propager efficacement leurs idées.

Leur arrogance se manifestait dès le premier contact. Ils s'installaient dans le quartier, occupaient des emplois d'ouvriers à l'usine et participaient aux activités des groupes populaires : leur motivation première visait le recrutement de membres pour le parti. Je riaais de leur naïveté. Je leur reprochais leur indifférence devant les difficultés quotidiennes des gens. Je ne ratais pas une occasion de dénoncer leur manque absolu de contact avec la réalité. Leur « romantisme révolutionnaire » me révoltait : ils étaient venus sauver le monde et ils prétendaient y parvenir en libérant l'ouvrier des griffes du capitalisme. Les politiciens, les spéculateurs immobiliers, les propriétaires petits et gros, résidents ou non résidents, étaient tous des monstres à abattre. Pour eux, le peuple à mobiliser n'avait pas de visage : il n'était qu'un instrument pour renverser le capitalisme.

Dans cette optique, mon souci constant de tenir compte de la situation réelle des gens du quartier les agaçait prodigieusement. Je me faisais souvent rabrouer à cause de ma façon de travailler, opposée à la leur. Malgré tout, on a beaucoup

profité de moi, car j'avais les « contacts » et j'étais la personne-clé pour communiquer avec les expropriés, pour les mobiliser et organiser leur action. Je servais parfaitement les objectifs des camarades qui, eux, bâtissaient les analyses, fignolaient les textes des interventions musclées à faire devant la presse, organisaient à leur façon les rencontres politiques.

Le noyautage du Comité était tellement absolu que les médias en étaient arrivés à traiter tous les membres, sans exception, de communistes et de marxistes-léninistes. Or, comme je l'ai dit, j'ai toujours refusé d'adhérer officiellement au mouvement. Les journalistes n'ont jamais daigné faire la part des choses : les militants formaient pour eux une masse indifférenciée. Ma simple parole de militante, dans ce contexte, n'a jamais pu se faire entendre adéquatement. J'ai assisté à d'interminables discussions byzantines où les marxistes de diverses obédiences se querellaient entre eux. Chaque groupuscule devait faire passer son message, défendre le point de vue de sa chapelle et gagner. Les groupes populaires ne sont pas les seuls à avoir subi pareilles altercations. Qui ne s'est pas plaint des débats sans fin qui ont aussi eu lieu dans les assemblées syndicales et les assemblées étudiantes du temps, parce que les marxistes-léninistes de différentes allégeances se disputaient la Vérité?

Pour ma part, j'ai supporté ces palabres durant huit longues années. Comme les débats idéologiques n'en finissaient plus, il ne restait jamais assez de temps, à la fin des réunions, pour discuter de l'essentiel, pour s'opposer de façon efficace aux expropriations; les décisions importantes finissaient par être expédiées en quelques minutes. La mise en œuvre des actions à prendre me revenait souvent,

puisque les idéologues du parti ne s'impliquaient guère dans les tâches concrètes. Seules les besognes imposées par la direction de Montréal avaient pour eux de l'importance : distribuer le journal du parti à six heures du matin, à l'entrée des usines, pour instruire les ouvriers; rédiger eux-mêmes les articles du journal de quartier pour s'assurer qu'ils respectent la ligne du parti; rédiger les tracts à donner lors des manifestations.

Parmi ces activistes, très peu participaient au train-train quotidien d'une famille : ils étaient pour la plupart jeunes célibataires ou nouvellement mariés. La plupart des marxistes-léninistes de la région étaient des hommes; moi, avec mes jeunes enfants, il me fallait en plus assurer la logistique de la vie quotidienne. Je visitais des résidents du quartier, parfois tous les jours, quand la menace de démolition était imminente. Je distribuais le journal du quartier, un hebdomadaire, tout en organisant les actions décidées très rapidement par ces révolutionnaires de salon.

Mes points de vue étaient rarement pris en compte lors des longues empoignades où les marxistes-léninistes occupaient toute la place. J'ai bien essayé, à plusieurs reprises, d'intervenir au cours de certaines réunions : je ne réussissais pas à faire passer mes opinions trop accrochées à la réalité. C'était peine perdue. Moi, je croyais à la dignité de chacune des personnes de mon quartier, un peu à la manière d'Albert Camus qui, dans « Actuelles I (Chroniques 1944-1948) », reconnaissait la valeur de chaque être humain : « Ma conviction est que nous ne pouvons plus avoir raisonnablement l'espoir de tout sauver, mais que nous pouvons nous proposer au

moins de sauver les corps, pour que l'avenir demeure possible⁸ ». J'avais la conviction que, comme le proposait si justement ce philosophe, il valait mieux lutter pour que chaque être humain vive dignement. Je pensais d'abord à la survie des familles expropriées. J'ai gaspillé de longues nuits à ressasser mes propos, à les soupeser, à les évaluer, à les reformuler pour essayer de découvrir comment j'aurais pu faire accepter ces idées. Les militants marxistes me faisaient quand même bonne figure pour s'assurer de ma présence au sein du Comité : j'excellais dans la mobilisation et on n'aurait pas voulu se passer de mes services.

En somme, je me suis épuisée à travailler en pure perte. Au bout du compte, j'ai fini par interrompre mon travail de militante dans le quartier contre mon gré. Écartée du travail au comité et isolée, je me suis consacrée totalement à mes deux jeunes enfants. Leur père, marxiste-léniniste convaincu, donnait tout son temps et toute son énergie au Parti. Je ne pouvais accepter que sa présence auprès des enfants passe toujours en second lieu, après ses responsabilités politiques. Les revenus étant très minces, j'avais choisi de tout faire moi-même à la maison : je cousais les vêtements des enfants, je cuisinai tout en vrac, je cultivais un petit potager dans la cour, je préparais des conserves de légumes avec des femmes du quartier. Je n'avais plus vraiment le cœur à discuter des enjeux politiques, ni à écrire.

Vers cette époque, les féministes de ma région avaient commencé à célébrer le 8 mars, la Fête internationale des femmes. Je m'intéressais depuis peu à ce mouvement tout nouveau au Québec : défendre les droits des femmes me paraissait essentiel et je n'avais perçu aucune préoccupation de ce genre chez mes amis

⁸ Albert Camus, « Sauvons les corps », « Actuelles I (Chroniques 1944-1948) », *Essais*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1984, p. 335.

marxistes. Le 8 mars 1979, j'ai décidé de suivre discrètement, dans la rue, une connaissance, membre de la cellule du PCO, qui se rendait à une rencontre secrète. Je trouvais franchement ridicule ce goût de la clandestinité, n'y voyant qu'une naïveté excessive : n'était-ce pas le jeu de grands enfants? Ils se donnent des rendez-vous mystérieux; ils croient dur comme fer que personne ne trouvera leur cachette; ils échangent, le plus sérieusement du monde, des codes secrets. J'ai donc refusé de me prêter à ce manège et je suis entrée, sans me méfier, dans leur refuge, une belle maison de brique qui me paraissait cossue (je le précise parce que les marxistes ne devaient pas frayer avec les riches). Personne n'a eu le temps de me barrer la route : j'ai tout de suite entamé un petit laïus bien argumenté au cours duquel je déclarais haut et fort que les droits des femmes devaient être respectés. J'ai parlé pendant quelques minutes devant une dizaine de personnes ébahies et choquées de me voir pénétrer dans leur lieu occulte. J'ai pris le temps d'expliquer que les membres d'un parti de gauche devaient partager les tâches liées au quotidien et à l'éducation des enfants. J'ai avoué que je n'avais pu déceler une véritable solidarité envers les femmes, parmi ces hommes, surtout pas chez le père de mes enfants. J'ai pris la peine de préciser que je participais, par mon propos, à l'« autocritique » que devaient mener les marxistes-léninistes entre eux. Je les ai donc invités à « reconnaître leurs erreurs par rapport à la ligne du parti » qui, très ouvertement, prônait le partage des tâches entre hommes et femmes.

Ce qui va suivre pourra sembler à peine croyable, mais, si j'en parle, c'est pour montrer jusqu'où peut aller l'endoctrinement aveugle. J'ai été expulsée, *manu militari*, de la maison clandestine: on m'a traînée de force à

l'extérieur. Le père de mes enfants, responsable de la cellule, a été le plus actif dans cette éviction. Sa crédibilité avait été remise en question devant ses camarades et il ne pouvait le tolérer. Il m'a poussée jusqu'au trottoir et il m'a obligée à prendre place au volant de l'automobile. J'ai conduit, surprise qu'il insiste tant pour m'accompagner. Je croyais qu'il revenait auprès des enfants, avec moi. Quelques pâtés de maisons plus loin, dans une rue qui longeait un terrain vague, il a profité d'un feu rouge pour sauter hors de l'auto et disparaître dans l'obscurité. Je n'ai pas pu voir où il se dirigeait. Il n'est jamais revenu au logis.

Les enfants n'ont jamais revu leur père en ma présence. Il s'est même écoulé plusieurs semaines avant que je puisse retrouver sa trace. Il habitait chez des membres du parti et vivait dans la clandestinité. Il pouvait ainsi se donner entièrement à son idéal politique. J'ai appris, quelques années plus tard, qu'on lui avait interdit de vivre avec une conjointe qui refusait de devenir membre du Parti et qui, en plus, osait le critiquer ouvertement.

Je me croyais seule au monde à subir les conséquences d'un tel geste. J'ai appris que plusieurs femmes avaient vécu des situations tout aussi déchirantes à Montréal au temps des marxistes-léninistes. Tout au moins, je devine qu'il y a eu de sérieux débats au sujet de la condition des femmes. Louis Cornellier nous informe d'ailleurs que

les collaborateurs [au recueil de Pierre Milot] soulignent les difficultés des marxistes-léninistes à intégrer efficacement les problématiques nationale et féministe à leur vision du monde, difficultés qui auraient contribué à leur éclatement soudain dans le Québec post-référendaire des années 1980.⁹

⁹ Louis Cornellier, *loc. cit.*, p. E 3.

Je ne suis donc pas la seule à avoir dénoncé et critiqué les positions des marxistes-léninistes sur cette question : leur refus des revendications féministes serait un des facteurs de la disparition de leurs partis.

Je sais que d'autres femmes ont eu à vivre pareille aventure au cours des années 1970. On n'en a guère parlé publiquement, cela va de soi. Quel bonheur ce serait de prendre la parole avec ces femmes qui ont été isolées et censurées à cause de l'extrême gauche des années 1970. Tout au moins, souhaitons que le recueil de Pierre Milot, *Histoire du mouvement marxiste-léniniste au Québec 1973-1983 – Un premier bilan*, fasse résonner, comme le réclame le journaliste Cornellier, un autre son de cloche que cette malheureuse complaisance quasi unanime des anciens adeptes du marxisme-léninisme.

Vers un parti de la gauche?

Il arrive parfois que la prise de parole soit détournée à des fins différentes de celles qui devraient normalement être les siennes. Alors qu'elle devrait, en principe, servir au dévoilement d'une vérité, elle est parfois soumise à des impératifs et à des intérêts étrangers à sa raison d'être. Dans le contexte de l'action politique, même si les personnes visées par les revendications ne sont pas toujours à l'avant-scène, il demeure essentiel de ne jamais négliger leur point de vue. C'est d'autant plus important lorsqu'il s'agit du point de vue de la « base », qui doit être traitée avec tous les égards possibles.

La base est le terme qui désigne communément les populations pour qui et avec qui l'on se bat; elle décrit plus particulièrement les personnes qui s'engagent à lutter activement pour défendre une cause, qu'elles soient touchées directement ou non par les injustices à dénoncer. Un souci constant de ne jamais négliger le contact avec la base m'a toujours accompagnée dans les tâches que j'ai eu à accomplir dans les quartiers populaires, les syndicats ou les groupes de femmes. J'ai toujours voulu faire en sorte que la parole du « vrai monde » soit entendue; encore aujourd'hui, cette forme de solidarité humaine m'apparaît essentielle. Cependant, le risque est grand que cette parole essentielle soit interprétée et utilisée pour servir des idées formulées par les dirigeants des mouvements de revendication sociale. Ce danger est d'autant plus grand lorsqu'il s'agit d'un parti politique.

À la veille de la fondation d'un parti de la gauche au Québec, je m'interroge sur la façon de faire, non pas sur les idées, des chefs de file de ce projet

emballant. Ce que j'ai appris au fil des ans par le militantisme me permet de poser un regard critique sur le processus en cours. Selon moi, un parti de la gauche doit absolument incarner les volontés de sa base et ainsi s'assurer d'une mobilisation maximale.

En 2004, la militante féministe bien connue Françoise David a pris l'initiative de fonder un parti unifié de la gauche (qui, jusqu'à nouvel ordre, porte le nom d'« Option citoyenne »). Elle a heureusement décidé, après consultation, d'abandonner son premier choix qui avait été de créer un parti féministe. Cette idée avait été lancée, par elle, à brûle-pourpoint, lors d'un discours à titre de présidente de la Marche mondiale des femmes de l'an 2000. La proposition avait créé une véritable commotion dans la foule : personne n'avait été prévenu que Françoise David ferait une telle suggestion, dont on entendait parler pour la première fois. Le débat qui suivit a permis de souligner qu'un parti féministe finirait par diviser le mouvement féministe lui-même; ce qui n'empêcha pas cette *leader* de revenir habilement à la charge, un peu plus tard, auprès de différents groupes militants.

Connue à travers le monde grâce à la Marche mondiale de l'an 2000, Françoise David a connu un parcours politique pour le moins surprenant ces dernières années. Comment peut-elle aujourd'hui s'éloigner de l'œuvre gigantesque qu'elle a réalisée avec des femmes sur le plan international? On peut dire, sans exagération, qu'elle a contribué à soulever une mobilisation sans égale dans l'histoire de l'humanité. Les chiffres parlent d'eux-mêmes et ne peuvent que susciter l'admiration : plus de cent cinquante-sept pays ont répondu à une invitation faite par la délégation québécoise lors

de la Conférence internationale des femmes¹ de l'automne 1995, à Béijing. C'était au lendemain de la Marche québécoise du *Pain et des Roses*. Cet appel visait à organiser une Marche mondiale en l'an 2000.

Je trouve certaines explications à la trajectoire politique de cette militante hors du commun dans un recueil d'entretiens intitulé *Françoise David, solidaire, d'abord!* Dans cet ouvrage, elle déclare avoir été amèrement déçue par les réponses données aux revendications des femmes du Québec². Elle a choisi, explique-t-elle, de répliquer en se lançant en politique. Ce faisant, elle a tenté d'unifier la gauche et de fonder un parti progressiste, écologiste, féministe et altermondialiste. La décision est certes louable; toutefois, où sont passées ces femmes québécoises qui avaient tant travaillé à organiser la Marche et qui constituaient la base de cette organisation gigantesque? Ces militantes ont été nombreuses et venaient de partout au Québec, autant de la métropole que des régions ; cette précision s'impose parce que, souvent, les nouveaux mouvements viennent des villes, surtout de Montréal, et oublient les femmes qui vivent éloignées des grands centres. Françoise David n'aurait-elle pas abandonné, en route, les troupes bien organisées qui l'avaient secondée? Pourquoi s'est-elle permis de rompre avec cette base très vaillante qui n'avait pas ménagé ses efforts pour mettre en œuvre cette Marche extraordinaire?

J'ai moi-même eu l'occasion de participer, en octobre 2000, à cet événement historique. Le plus beau souvenir qui m'en reste est celui de la belle solidarité des femmes du monde. Ce fut un véritable raz-de-marée qui a transporté des femmes provenant d'un nombre impressionnant de pays jusqu'au siège de

¹ Une Conférence internationale des femmes se tient à tous les quatre ans sur un continent différent.

² Pierre Maisonneuve, *Françoise David, Solidaire, d'abord!*, Ottawa, Novalis, 2003, p. 104.

l'Organisation des Nations Unies à New York. Ces marcheuses, comme on les appelait, réclamaient, d'une seule voix, l'éradication de la pauvreté et de la violence. Ma fierté fut grande de marcher en plein New York, en compagnie de femmes de ma région et de tous les continents. Ce moment demeurera à jamais gravé dans ma mémoire.

Après avoir flotté sur les nuages de la gloire et du succès de cette manifestation unique, il a bien fallu revenir sur terre. Quelques mois plus tard, les participantes du Québec ont été conviées à un *post mortem* où devaient être évaluées les forces et les faiblesses de l'organisation et de la mobilisation. Les forces ont été facilement décelées. Malheureusement, quand certaines femmes des régions périphériques ont voulu présenter les faiblesses, qui avaient grandement perturbé leur travail, elles ont été invitées à passer outre. La réaction a été polie mais vive. Les assistantes de Françoise David, préposées à l'animation du groupe, se sont alors empressées de noyer tous les aspects négatifs sous une mer d'éloges. Pourtant, l'intention était louable : identifier les erreurs pour s'assurer de les éviter une prochaine fois.

Un problème, en particulier, avait été soulevé : la tolérance manifestée à l'égard de certaines femmes qui, dans leurs groupes, n'avaient pas respecté les décisions collectives. Comme aucun procès-verbal des rencontres plénières n'avait été fait, il avait été facile d'interpréter certains consensus et de les contester : le mot d'ordre général avait été qu'il fallait accepter les écarts. Ainsi était né un réseau de « copinage » dont l'existence eut pour effet d'affaiblir considérablement le *leadership* de Françoise David. Jusque-là, cette dernière avait su mener avec brio les échanges pour que des revendications communes soient adoptées; elle avait appliqué avec art la règle du

consensus. Mais voici que nous apprenions soudain que, lors de l'application des décisions, ces consensus avaient été brisés. Dans le feu de l'action, le silence avait certes été de mise; mais au moment où il aurait été approprié de souligner ces anomalies, il n'avait pas été possible de le faire.

La déception a été grande chez les femmes des régions, qui constituaient la base militante de la Marche. D'abord très solide, parce qu'elle était constituée de l'ensemble du mouvement des femmes, elle s'est par la suite affaiblie et dispersée. Qui constituera la base du nouveau parti si les premières intéressées n'en font plus partie? De toute façon, à la lumière de ces événements, il est pertinent de se demander comment sera traitée la base du nouveau parti. Subira-t-elle le même sort? Pourra-t-elle participer pleinement à la prise de décision?

Une autre inquiétude entoure les débats qui précèdent la fusion d'Option citoyenne avec les autres groupes de la gauche. Jusqu'ici, le Parti Vert a refusé de participer au mouvement, parce que sa « vision écologiste [...] risque d'être marginalisée dans la définition des priorités de ce nouveau parti de gauche³ ». Il reste encore à négocier une fusion avec un parti politique déjà actif, l'Union des forces progressistes (UFP). Comme ce parti a été formé au lendemain de la dissolution de plusieurs groupuscules de l'extrême gauche québécoise, ses rangs ont été gonflés, entre autres, par des marxistes-léninistes. Quand on a été, comme moi, témoin, dans les années 1970, des escarmouches entre les différentes factions marxistes-léninistes au sein des groupes populaires, on peut craindre que les débats entourant l'unité de la gauche soient ardues. Le dogmatisme et le sectarisme risquent d'engloutir les visées

³ Tommy Chouinard, « Les Verts refusent de rejoindre Françoise David », *Le Devoir*, 26 octobre 2004, p. ?

progressistes, écologistes, féministes et altermondialistes déjà annoncées par Option citoyenne.

Un autre piège guette Françoise David. Pourra-t-elle se défendre contre l'utilisation qu'on pourra faire de son image parce qu'elle est une vedette de la gauche? On peut craindre que l'UFP soit friande de la belle publicité gratuite qui lui sera offerte grâce à la réputation enviable de cette personnalité aimée du public. S'associer ainsi à l'étoile montante de la gauche québécoise ne pourra que servir à des fins partisans. L'astuce est d'autant plus inquiétante qu'il s'agit ici d'une grande féministe de réputation internationale. Cette affiliation au mouvement Option citoyenne plaira à la population et permettra de recruter de nouveaux membres; c'est ce qui compte pour les idéologues de l'UFP.

Dans ce contexte, que restera-t-il de la prise de parole des femmes à la base du parti? Françoise David a déjà affirmé que « certaines militantes d'En lutte! remettaient radicalement en question les positions et le fonctionnement du groupe à propos de la place et des revendications des femmes. Elles ont joué un rôle déterminant dans sa dissolution⁴ ». Certains anciens marxistes-léninistes, maintenant membres de l'UFP, iraient-ils jusqu'à prétendre qu'ils adhèrent aux valeurs féministes pour s'assurer que la fusion entre leur parti et le mouvement Option citoyenne se fasse?

Lors d'une rencontre convoquée par Option citoyenne au printemps 2004, alors qu'il avait été entendu qu'aucune allusion au futur parti de la gauche ne se ferait, les premières personnes à venir au micro étaient des membres de l'UFP qui s'identifiaient comme tels et exposaient les positions de leur parti. Je n'en croyais pas

⁴ Pierre Maisonneuve, *op. cit.*, p. 53.

mes oreilles : n'était-ce pas là un manque de respect envers les conventions établies pour le déroulement de la rencontre? Une règle tacite faisait en sorte que, en toute occasion, les militants de l'UFP parlaient explicitement de leur parti pour le mettre en évidence, au détriment d'Option citoyenne.

Cette façon de faire est loin de correspondre à l'exigence de bien connaître la base, d'en être solidaire et de travailler avec elle en toute solidarité. Je suis inquiète : la base militante, si solidement construite au sein du mouvement des femmes, s'est effritée et ne sera pas nécessairement proche d'Option citoyenne. La nécessité de grossir les rangs de son mouvement pour le renforcer obligerait-elle Françoise David à s'associer à ce parti, l'UFP, qui n'a jamais laissé voir que l'adhésion de la base lui importait? Les idées des deux factions passeraient-elles avant une véritable mobilisation?

Où mènera cette union souhaitée de la gauche? La culture politique des partis traditionnels y domine, particulièrement le culte du chef. Tout correspond jusqu'ici au modèle bien connu. À quand le vrai parti de la gauche, qui s'appuiera vraiment sur une base à qui le droit de parole sera accordé sans conditions? Il faut continuer à en rêver.

Je demeure convaincue qu'il ne faut pas perdre de vue la solidarité humaine : il ne faut pas oublier de se ressourcer à même le contact étroit avec les militants et les populations pour qui l'on se bat.

De la compassion
à la solidarité

Popayán

Au début de la vingtaine, j'ai voulu partager la misère quotidienne des pauvres de l'Amérique du Sud. J'étais alors persuadée qu'elle dépassait tout ce que je pouvais imaginer. Comme je rêvais de faire de la coopération internationale, celle qui permet de vivre avec les gens du pays adopté, j'ai fait un court séjour en Amérique du Sud, en Colombie. C'était en 1970. Ce choix surprenait mes amis de l'université qui, pour la plupart, ne faisaient que perpétuer la coutume de la génération qui les précédait : l'Europe était leur destination privilégiée. Moi, je voulais briser avec cette voie déjà tracée. J'ai tourné le dos à l'Europe et à la France : je me suis « instruite » autrement et ailleurs.

J'étais convaincue que la véritable découverte du monde exigeait le contact avec les plus démunis. Il ne faut pas croire que je faisais campagne pour faire adopter mes idées par les autres. Au contraire, je restais discrète; je parlais peu de mes projets qui auraient paru marginaux.

Pourquoi ne pas avoir choisi l'Afrique ou l'Asie? La raison est fort simple et très prosaïque : je ne pouvais envisager, d'un point de vue financier, une traversée vers ces continents si lointains. En plus, à force de fréquenter des Sud-Américains par l'intermédiaire d'amis qui avaient travaillé au Pérou, au Brésil ou en Colombie, j'avais cultivé une belle affinité avec la culture latino-américaine. J'avais aussi appris l'espagnol que je parlais avec un grand plaisir.

Aujourd'hui, quand je repense à ce que j'ai ramené de la Colombie, je ne peux que me féliciter de cette initiative de jeunesse. Les personnes rencontrées là-bas

m'ont fait découvrir que la plus belle chaleur humaine se manifeste dans le plus grand dénuement. Je suis aussi revenue avec la conviction qu'il fallait changer une certaine vision de la coopération internationale : les gens du Sud ont tellement à apporter aux Américains du Nord...

Pour partir vers l'Amérique du Sud sans l'aide financière ni l'encadrement d'un organisme, il fallait avoir un brin d'inconscience. Je n'avais pas songé aux difficultés qui guettaient un projet aussi téméraire. Vivre ailleurs et autrement me satisfaisait pleinement : je m'identifiais à cette génération nouvelle, à l'aube des années 1970, qui rejetait le monde matérialiste. Je participais à ma façon à la contestation. Le confort matériel ne m'apportait aucune satisfaction; au contraire, il me répugnait.

Je n'exigeais rien pour ma propre personne et, en plus, j'étais vraiment prête à affronter tous les périls. Était-ce l'impétuosité de la jeunesse qui me poussait ainsi aveuglément à entreprendre pareille odyssée?

Un tel parti pris pour les indigents ne relève pas du hasard : il a surgi à cause d'un contact brutal et inattendu avec la vraie misère. Pour le comprendre, il faut revenir quelques années en arrière. Vers la fin de mes études collégiales, j'ai eu à visiter une famille pauvre dans le cadre d'une distribution de paniers de Noël. Cette activité de soutien était très populaire dans les institutions d'enseignement de ma jeunesse; elle l'est restée aujourd'hui. Cette brève incursion dans le monde de la pauvreté n'a pas été banale. Je ne pouvais y croire : une si grande misère tout près de chez moi, dans ma propre ville?

Je m'étais présentée à la porte arrière d'une maison joliment peinte qui n'annonçait rien de particulier. J'ai frappé et j'ai dû descendre quelques marches, tellement usées que je craignis de tomber. Dans le sous-sol, j'ai découvert une dizaine d'enfants mal vêtus et pieds nus; ils jouaient autour d'une vieille fournaise rouillée, à même un plancher de terre battue, en plein hiver. Le frisson et la nausée qui m'assaillirent me font encore trembler aujourd'hui. C'est dans la littérature que j'ai retrouvé, depuis, des exemples de cette expérience. La cabane de la famille Demetrioïff, visitée par Gabrielle Roy dans *Ces enfants de ma vie*, était aussi imbibée d'une odeur « abominable » à cause « des émanations de cuir trempé » de la tannerie du père. « C'était à soulever le cœur¹ », écrit l'auteure. Plus encore, Jacques Ferron, dans « Les têtes de morue », a évoqué, toute vive, une expérience similaire à la mienne : « Et quelle odeur! Un mélange de sueur, de tabac, de bois brûlé et de hareng fumé. Une odeur trop ancienne pour moi, trop humaine peut-être² », pense le médecin en entrant dans cette mesure gaspésienne qui « donne [...] l'impression [...] d'être à moitié enfoncée dans la terre, et qu'on doive descendre pour y entrer³ ». Ces deux scènes m'ont ramenée à ce logis de la Pointe-à-Gatineau qui semblait une véritable caverne à la jeune collégienne que j'étais.

La mère, debout au milieu de ce que je croyais être la cuisine, tenait un poupon emmaillotté dans une vieille couverture en lambeaux. Le père, lui, assis devant une table jonchée de vaisselle sale, gueulait de toutes ses forces. S'adressait-il à un fantôme? Personne ne lui prêtait attention. Ma présence fut à peine remarquée dans ce

¹ Gabrielle Roy, « Demetrioïff », *Ces enfants de ma vie*, Ottawa, Éditions internationales Alain Stanké Ltée, 1981, p. 74.

² Jacques Ferron, « Les têtes de morue », *La conférence inachevée*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1998, p. 116.

³ *Ibid.*, p. 115.

brouhaha. La visite fut brève, faute de place pour m'asseoir. Mais j'avais pris le temps de m'approcher des enfants : si les plus grands fuyaient, les plus petits m'enlaçaient maladroitement les genoux. Tous étaient morveux et toussaient.

Me reviennent comme un serrement au cœur les paroles de la mère qui, au moment où je me retournai pour sortir, me supplia de conduire « sa plus vieille » – elle devait avoir quinze ans – au Standish Hall, précisa-t-elle. Je reconnus le nom de ce bar mal famé du centre-ville. Cette adolescente, légèrement vêtue et lourdement maquillée, m'avait observée avec une grande nervosité depuis mon arrivée. Elle me confirma, dans une formule plutôt affectée et avec un accent emprunté, qu'elle devait en effet s'y rendre pour rencontrer quelqu'un. Ce rendez-vous nocturne me paraissait bizarre, mais, pour rendre service, j'aurais tout fait. J'ai compris, quelques années plus tard, que la fille aînée apportait un revenu « d'appoint » à la famille grâce à la prostitution. Dans ma candeur, j'avais eu la préoccupation sincère de ne décevoir personne et j'avais contribué au malheur de cette enfant. Cette scène de misère m'a longtemps hantée. Elle fut le déclenchement d'une réflexion sur la pauvreté : la combattre devint pour moi, dès ce moment, un impératif.

Mon séjour en Colombie s'inscrivait donc, pour ainsi dire, dans ce contexte « moral ». J'y ai piétiné la terre humide des *casitas* de la banlieue de Popayán, une riche ville historique au cœur des Andes, au sud de la Colombie, tout près de l'Équateur. Mon intuition première avait été de rendre plus concret ce combat contre la souffrance en partageant la plus grande misère, vingt-quatre heures par jour, dans sa réalité la plus crue. J'avais véritablement défié tous ceux qui avaient des doutes face à ma volonté. Mon projet avait été jugé présomptueux par les professionnels de l'aide

internationale : j'avais renoncé à chercher leur appui. Des gens bien installés et réalistes y avaient vu une ambition démesurée, une folie : je ne leur avais accordé aucune attention. Des fonctionnaires du développement international avaient condamné ma naïveté : je ne les avais plus consultés. Pourquoi se plonger dans une telle misère, m'avait-on demandé? On m'a même avertie qu'aucun être humain n'accepterait de se dévoiler dans sa difficulté non pas à vivre mais à survivre. De toute façon, jamais un Colombien n'accepterait, me disait-on, d'étaler son dénuement devant une Américaine du Nord.

J'ai d'abord voulu évoquer ces souvenirs en me référant aux diapositives que j'avais prises tout au long de ce voyage et qui m'ont longtemps servi à faire des présentations dans les écoles secondaires. J'y ai renoncé. De toute façon, les personnes qui m'ont profondément marquée n'y apparaissent pas. Je vivais très près des gens et il était hors de question que j'exhibe un appareil photo, symbole de richesse. D'ailleurs, dans la plupart des tâches qui me permettaient de rencontrer des personnes, je n'aurais pu traîner ce faux instrument de saisie du réel.

Je garde un très beau souvenir des préparatifs de cet été colombien. Dans mon euphorie, je n'avais quand même pas perdu pied : il était important pour moi de connaître à l'avance le pays de ma destination, sa géographie, son histoire, sa vie politique, son économie, sa population. Pendant un an, avant le départ, des sessions d'étude m'ont permis de me préparer au contact avec la réalité du Sud. Cette préparation minutieuse était, à mon avis, un premier signe du sérieux du projet. La démarche pouvait paraître naïve, mais j'étais d'une grande sincérité.

Qui n'a pas demandé : « Avec quel organisme pars-tu? » À cette question je répondais fièrement : « Aucun! » C'était pour plusieurs l'annonce d'une catastrophe! Pour moi, c'était plutôt un gage de liberté : qui aurait accepté de financer un tel projet sans objet plus précis que de partager la misère quotidienne dans les *barriadas* de la Colombie? Pour éviter les problèmes financiers, tout avait été organisé au moindre coût et j'ai assumé toutes les dépenses.

Pour le lieu de résidence à l'arrivée, un ami, membre d'une communauté religieuse oeuvrant à Bogotá et ailleurs au pays, avait fourni l'adresse d'une famille heureuse d'accueillir une jeune Québécoise. Un court séjour dans la capitale, avant de me rendre plus au sud, à Popayán, m'a permis de vivre le quotidien avec les quatre enfants : la conversation en espagnol avec eux a été une belle occasion d'apprendre l'accent et le vocabulaire du pays.

Un fait inusité a coloré ce bref séjour à Bogotá. La maison était dans un quartier situé à quelques rues du palais présidentiel. J'y étais justement au moment précis où un coup d'État a été perpétré : une attaque aux chars blindés a fait tomber le gouvernement en place. Mes hôtes ne manifestèrent aucune surprise : les « révolutions » étaient chose courante dans ce pays en proie à une instabilité politique légendaire. Deux partis se disputaient âprement le pouvoir et finissaient toujours par en venir aux armes. Les conséquences de ce renversement furent particulièrement impressionnantes pour la jeune Québécoise que j'étais. Il fallut même respecter un couvre-feu et me réfugier tous les soirs dans la maison pour éviter l'arrestation qui aurait obligé à passer la nuit à la belle étoile : les policiers, ne disposant d'aucun autre lieu que l'arène du centre-ville, y rassemblaient en effet les trop nombreux contrevenants.

Au milieu de ce tumulte, les Colombiens manifestaient un calme olympien. Il a bien fallu adopter leur attitude. Panique, pourtant, chez mes parents et chez mes amis du Québec, que j'ai rassurés par une lettre (malheureusement parvenue à destination quinze jours après la parution de la nouvelle dans les journaux). Comment leur expliquer que le quartier voisin du palais présidentiel avait été à peine dérangé?

Les plans du voyage n'ont pas été perturbés pour autant. Le départ vers Popayán, plus au sud, n'a pas tardé. L'objectif du séjour était de vivre dans un coin extrêmement pauvre; or, le quartier de la capitale où je logeais ne correspondait pas à la misère du Sud que j'avais imaginée : elle n'était pas assez lourde. Popayán a été suggéré; des Québécois, que connaissait l'ami de Bogotá, y travaillaient depuis quelques années. Je m'y suis rendue; la vraie misère n'a pas tardé à me rejoindre.

Le périple Bogotá-Popayán a duré dix-huit heures dans un autocar bondé où les gens priaient, le chapelet au bout des doigts, et ne cessaient d'implorer Dieu par une lamentation en trois mots: « *Si Dios quiere!* », ce qui veut dire : « Si Dieu le veut! » Je suis arrivée rompue aux mœurs de la Colombie mais pas au bout de mes surprises. Il a fallu me rendre dans un quartier isolé de la banlieue, dans une *barriada*, quartier mal famé aux égouts à ciel ouvert et aux rues encombrées d'animaux. Poules, porcs, vaches, chats, chiens y circulaient en toute liberté. Quatre Québécois vivaient dans ce coin reculé de la ville : l'un exerçait le métier d'infirmier dans une toute petite case qui lui servait de dispensaire et de gîte; les autres, dont un prêtre, logeaient dans un presbytère. J'ai dû m'installer au presbytère, seul lieu sécuritaire, avaient insisté mes hôtes.

La minuscule chambre de béton donnait sur la rue par une seule ouverture sans vitre et quadrillée de barreaux de fer. Cette protection, semblable à celle

de toutes les fenêtres des alentours, n'était pas très efficace. Un soir, un poignard rouillé a atterri sur mon lit; quelles mains avaient lancé ce projectile? Personne ne l'a jamais su. Une belle peur de quelques minutes m'a secouée et je n'en ai plus reparlé.

Dans ce presbytère (quelques pièces entourant une cour intérieure à ciel ouvert), les Québécois s'étaient entourés des gens de la communauté. Si ces derniers ne dormaient pas sur place, c'était tout juste; ils y passaient la plus grande partie de leurs journées. Il n'y avait pas meilleur endroit pour rencontrer les Colombiens. Il y avait surtout les jeunes de l'équipe de soccer, de *fútbol*, comme on dit là-bas. Or, l'été 1970 était l'été du *mundial* et du champion Pele, joueur d'origine colombienne dont les parents habitaient une *barriada*. Toutes les parties disputées par l'équipe favorite étaient religieusement écoutées dans une petite pièce démesurément bondée, la salle à manger, où trônait le seul téléviseur des environs. Contradiction majeure et aberration totale : cet appareil transportait jusque dans les Andes les plus pauvres non seulement le *fútbol* mais, en plus, les émissions des États-Unis qui présentaient les images arrogantes de l'*American Way of Life*.

Jose, le responsable de la *barriada*, jouait le rôle d'un maire. Il agrémentait chacune des journées par sa visite : il avait tissé des liens intéressés et très courtois avec le curé de sa communauté. *El alcalde* était assez obèse et sa stature imposante convenait à son rôle. Son vaste *poncho* blanc – costume traditionnel – ajoutait à son air solennel. Parmi les autres habitués de la maison, Maria était la personne qui venait tous les jours aider aux travaux domestiques. Elle cherchait surtout à passer beaucoup de temps hors de sa *casita*, maison si petite qu'elle aurait à peine pu servir de remise au Québec.

Ces deux personnes servaient d'intermédiaires avec les gens du quartier. À les côtoyer, j'ai tout appris des gestes les plus simples des Colombiens les plus pauvres. Après avoir vécu près d'eux, je ne verrai plus jamais la vie de la même manière, ni la pauvreté. Et ma vision de la coopération internationale sera plus claire et plus facile à défendre. Je vanterai la richesse culturelle et humaine du Sud et j'insisterai pour qu'elle soit exportée vers le Nord. Je refuserai dorénavant la « colonisation » du Sud par le Nord. J'aurai surtout appris que le Nord n'a pas la clé de tout : il doit cesser de croire qu'il sait tout et qu'il doit tout apporter au Sud.

Maria m'a beaucoup impressionnée. Cette personne très attachante favorisait mes contacts avec les femmes des alentours. Elle a agi avec beaucoup de doigté pour me permettre de rencontrer ses voisines. Elle arborait toujours un grand sourire, parfois moqueur, devant ma candeur de jeune femme du Nord qui ne connaissait pas beaucoup la vie. Un exemple suffira à illustrer la suffisance des coopérants venus du Nord. Un jour, Maria m'a longuement expliqué que les gens de mon pays ne savaient pas organiser une cuisine : selon elle, il n'aurait pas fallu construire des armoires fermées à l'intérieur de la maison. La cuisine devait être installée dehors ! C'était pour elle une illustration parfaite de gens qui imposent leur façon de faire, convaincus qu'ils connaissent tout, et qui refusent de s'adapter aux conditions différentes d'ailleurs. Maria riait, mais elle se soumettait avec condescendance à ces idées bizarres. Elle avait tant insisté pour faire comprendre que ces armoires ne conviendraient pas au climat de son pays : elles deviendraient un nid d'insectes friands de l'humidité des espaces clos. J'ai vite compris l'utilité des porte-

vaisselle rudimentaires faits de lattes de bois et installés à l'extérieur, dans les petites cours emmurées qui servaient de cuisines aux autres logis du quartier.

Maria m'a amenée à la prison des femmes où j'ai rencontré la maman d'un bébé de six mois, la petite Marisol. J'ai dû prendre en charge cette enfant pendant quelques semaines en attendant la libération de sa mère qui purgeait une peine en compagnie de ses deux autres enfants. La maman âgée de dix-huit ans avait l'apparence d'une femme de trente-cinq ans. Elle m'avait demandé de lui rendre ce service jusqu'au jour où elle quitterait Popayán pour aller vivre chez son père avec ses enfants. Ce grand-père vivait dans une grange à quelque trente kilomètres de la ville. Je me revois baignant la petite Marisol au beau soleil du midi pour profiter de la plus belle chaleur. Il y a eu un émoi discret chez Maria qui était convaincue que je rendrais ce bébé malade : il prendrait froid. Le tremper dans l'eau et l'exposer à l'air du dehors, quelle imprudence!

J'ai aussi pu côtoyer, grâce à Maria qui les connaissait, quelques jeunes prostituées. Elles avaient moins de vingt ans, mais elles paraissaient beaucoup plus vieilles. La maman de Marisol avait vécu parmi elles. Je compris que la vente de son corps pour quelques *pesos* avait valu à cette jeune mère trois grossesses et plusieurs séjours en prison.

D'autres voisines passaient régulièrement à la maison : elles rendaient visite à Maria et l'enviaient parce qu'elle pouvait discuter avec moi. Elles ont voulu me rencontrer plus souvent et m'ont invitée à passer les voir. Je n'ai pas tardé à trouver un prétexte pour frapper à toutes les portes. Des coopérants étaient venus solliciter mon aide, pour convaincre les femmes d'acheter le pain et le lait à bas prix à un kiosque de

distribution installé dans le quartier par l'organisme Care. J'étais réticente à l'idée de travailler avec les Américains. Je ne voulais pas collaborer avec les *gringos*, considérés par la population comme des exploiters et très détestés. J'ai finalement décidé de passer outre à ma réserve et de saisir l'occasion qui m'était offerte. J'encouragerais une bonne alimentation tout en rencontrant les femmes du quartier. Mon porte-à-porte a été très fructueux.

Un jour, une Américaine blonde aux yeux bleus a voulu travailler avec moi. Mes rencontres avec les femmes du quartier ont aussitôt perdu de leur cordialité. Très vite, celles-ci m'ont avoué qu'elles refusaient absolument de voir cette *gringa*. J'ai alors compris la force de la haine de ces Sud-Américaines pour les États-Unis. Heureusement, je n'ai pour ma part jamais senti un tel rejet à mon égard ; au contraire, les femmes de la *barriada* m'acceptaient : j'étais du Nord des États-Unis, *al Norte*, là où il fait si froid. Je n'avais aucunement la physionomie d'une « Américaine ». Mes cheveux très foncés retenus en deux tresses, mes yeux bruns, mon teint devenu foncé sous le soleil équatorial, ma façon de parler l'espagnol sans accent : tout me faisait ressembler aux Colombiennes et me rapprochait d'elles. Certaines croyaient même que j'étais native du pays.

Les femmes m'accueillaient dans leur modeste logis. Elles m'invitaient à m'asseoir sur une vieille caisse d'oranges qu'elles renversaient près de la porte : c'était le seul meuble dont elles disposaient. Elles appréciaient ma visite et elles l'exprimaient avec exubérance : ma présence dans leur petite *casita* leur faisait honneur, me confiaient-elles. Quelques-unes m'amenaient au fond de la seule pièce de la maison et me montraient la cuisine. J'y découvrais un tas de charbon de bois près d'un mur noirci,

la fameuse étagère à vaisselle que vantait tant Maria, une vieille table bancale et j'apercevais un mince filet d'eau qui coulait d'un tuyau sur une pierre au fond de la petite cour. Il n'y avait de toute évidence aucun appareil pour réfrigérer les aliments. Je me servais de cet argument pour les convaincre de l'importance d'acheter le lait, à chaque jour, pour les enfants. Je les revoyais le lendemain matin, deux ou trois jeunes enfants par la main, heureuses de venir chercher le pain et le lait de la journée.

Les Colombiennes préparaient leur propre savon de lessive avec de la graisse ou même de vieilles huiles et de l'acide caustique. Très fières, elles me donnaient parfois des morceaux de ce produit très efficace. J'ai souvent utilisé ces carrés de savon, en leur compagnie, au bord de la rivière, à la limite du quartier. Je devenais alors *lavandora* – ou lavandière – métier de plusieurs femmes du quartier : elles lavaient les vêtements des riches du centre-ville. Je m'installais, avec Maria, sur les roches plates qui s'étiraient jusqu'au milieu de la rivière. Nous pouvions apercevoir au loin l'immense champ d'herbe verte percé des draps blancs qui séchaient au soleil.

Un jour, au retour d'une lessive, j'ai accompagné une mère et ses quatre enfants. Elle m'a invitée chez elle. Sa cabane d'une seule pièce était faite de morceaux de carton et de tôle qu'elle avait ramassés çà et là. Elle l'avait construite au milieu d'un terrain vague où poussaient quelques œilletons rouges. Je m'étais assise au milieu de sa cabane humide; elle m'avait offert le café. Ses enfants avaient les yeux ronds et la mine timide. Elle m'avait avoué que ses maris l'avaient abandonnée, toujours à l'annonce d'une grossesse : c'était le sort de plusieurs femmes. Elles n'avaient plus aucune nouvelle des pères et devaient se débrouiller sans ressources : ni travail, ni revenus, ni aide d'aucune sorte pour éduquer les enfants. La plupart devenaient *lavandoras*. La

jeune mère me racontait tout cela d'un air doux ; elle était heureuse de me parler de son existence et de partager quelques minutes avec une nouvelle amie qui avait accepté d'entrer dans son logis de carton. Moi, l'œil rivé à la terre humide du plancher, je m'étais soudain retrouvée à mille lieues de là, dans ma région du Québec, chez cette famille qui pourrissait au fond d'un sous-sol. Même si j'ai par la suite voyagé à cheval par les majestueuses montagnes des environs, même si j'ai été accueillie dans des *ranchos* pour y déguster la soupe aux pommes de terre et le poulet frit dans l'huile, je n'ai plus jamais retrouvé la chaleur du café servi par cette femme nichée avec ses petits au milieu d'un champ d'œILLETS. J'ai toujours été hantée par cette femme seule, responsable de quatre enfants qui, pour survivre, lavait à la rivière les draps blancs de ceux qui avaient un toit solide et un plancher de marbre au centre-ville.

Je suis revenue de Popayán mieux instruite. Je n'avais plus guère le goût des études universitaires ; j'ai pourtant continué à suivre mes cours. J'ai ajouté, à ma vie d'étudiante, une vie de militante dès mon retour au Québec en octobre 1970.

Un autre apprentissage m'y attendait... Au Québec aussi, on pouvait rencontrer, dans la rue, des militaires en habits de combats et armés de mitraillettes. Le Sud m'avait malheureusement préparée à cette mise en scène.

Maria et les femmes de Popayán sont restées mes amies fidèles et solidaires ; elles ont inspiré mon militantisme et toute mon existence. D'ailleurs, aussitôt revenue, j'ai déménagé Sous-le-Cap, dans la basse-ville, près du port, pour travailler avec les enfants du quartier qui vivaient tous dans des familles très nombreuses et très pauvres. Parallèlement, j'ai adhéré au premier comité de citoyens formé au Québec, dans le quartier Saint-Roch de la Vieille Capitale. J'avais décidé de

vivre la misère vingt-quatre heures par jour dans le Tiers-Monde du Québec, cette fois pour contribuer à sa transformation.

Le 143 ½

J'ai toujours été préoccupée par la situation des jeunes qui sont dans l'impossibilité de lire et d'étudier ou tout simplement de faire leurs devoirs et leurs leçons. Dans certains cas où des enfants étaient empêchés d'apprendre, j'ai voulu intervenir. N'est-ce pas une responsabilité sociale que de faire respecter le droit à l'instruction?

Au retour de la Colombie, ayant choisi de vivre dans la Basse-Ville de Québec, j'ai pu mêler la vie universitaire et la vie en quartier populaire, chez les gens pauvres de mon pays. Cela n'avait rien à voir avec la misère découverte dans la *barriada* de Popayán. Une « autre » misère, mieux camouflée, plus secrète, régnait dans un tiers-monde nord-américain.

Étudiante, je devais survivre avec très peu d'argent. Les prêts et bourses me permettaient de payer les frais de scolarité et d'assurer le minimum vital : habiter dans un logis à très bas prix s'imposait. L'appartement déniché coûtait très peu, environ soixante-dix dollars par mois. Pas cher pour un « flat », comme on disait à Québec. Un véritable taudis! Le propriétaire, commerçant fortuné de la Haute-Ville, l'avait retapé avec des matériaux de mauvaise qualité; les murs, grisâtres et ternes, contribuaient à rendre encore plus triste cet espace déjà assombri par le rocher noir du cap Diamant, qui donnait son nom à cette rue : « Sous-le-Cap ». La paroi de granit, seul paysage visible des fenêtres de la cuisine, était lugubre : elle portait, quelle ironie, le nom d'une pierre précieuse et brillante et s'étirait jusque sous le Château Frontenac. Face à la lumière du fleuve, sous le château, la

falaise étincelait pour porter fièrement ses allures de diamant; pourtant, le long de la petite rue Sous-le-Cap, en plein été, le même rocher dégageait peu de lumière, peu de chaleur. À la fin du mois de juin, des glaçons laissés par les neiges de l'hiver pendaient encore à la paroi, signes de l'absence totale du soleil. La blancheur fade des élévateurs à grain du port, visible par les fenêtres du salon, n'enjolivait pas du tout les alentours. Une grisaille pesait à longueur de journée : la belle lumière du midi n'existait pas dans ce coin de la ville.

Le propriétaire de cette maison avait habilement bricolé pour faire disparaître de vieux murs délabrés qui, eux-mêmes, recouvraient les vieilles pierres très larges qui dataient du début de la colonie. De plus, pour transformer la seule pièce de l'étage en un logis plus vaste, il avait « agrandi » par l'intérieur : des cloisons multipliaient le nombre de pièces. Belle stratégie pour augmenter le prix des loyers! À mon plus grand étonnement, j'avais repéré deux cheminées bloquées par les revêtements successifs : elles avaient la profondeur et la largeur de celles de l'époque de la Nouvelle-France, où l'on cuisait à la crémaillère. Très mal dissimulé, un faux panneau bloquait un large espace entre deux murs où avaient été oubliées quelques bouteilles vides : des restes du temps de la prohibition, me suis-je dit. Si proches du port, ces murs avaient sans doute servi de caches. J'ai pensé aux « bootleggers » du roman *Mariaagélas*¹ d'Antonine Maillet : je me suis amusée à inventer des conversations de contrebandiers venus dissimuler leur cargaison, en d'autres temps.

Le quartier attirait les touristes par sa valeur historique. Sous-le-Cap était la toute première rue de Québec : les premiers bâtiments avaient été dressés au bas de la

¹ Antonine Maillet, *Mariaagélas*, Verviers, Les Nouvelles Éditions Marabout, 1980.

célèbre falaise qui faisait front au fleuve. Les murs d'origine étaient donc, vraisemblablement, ceux d'une maison datant du Régime français : leur épaisseur atteignait près d'un mètre. La forme des fenêtres, hautes et larges, trahissait l'époque de la construction. Le rez-de-chaussée avait conservé certaines traces de sa dignité d'antan. Il avait été loué à un antiquaire; pour les besoins du commerce, on l'avait meublé à l'ancienne et on avait restauré les cheminées.

Pour accéder à l'étage, il fallait emprunter un escalier intérieur très étroit aux marches arrondies et profondément creusées. Ces degrés sculptés avaient attiré les pas dans les mêmes ornières depuis si longtemps... Cet accès, qui menait en tire-bouchon vers les entrées de trois logis, était séparé de la rue par une porte vieillotte et dentelée par les restes d'un cadre de fenêtre sculpté de rosaces. Il portait le numéro 143 $\frac{1}{2}$.

La porte voisine affichait 143 $\frac{3}{4}$. L'étroitesse des ouvertures menant aux appartements était à mon avis bien traduite par ces adresses à fractions. Ce calcul réducteur m'avait d'abord insultée : je le trouvais humiliant. J'en avais finalement ri à cause de sa précision exagérée. Ce 143 $\frac{3}{4}$ menait à une « maison de chambres »; les allées et venues des locataires créaient un trafic important qui n'a pas tardé à éveiller ma curiosité. Il m'a fallu quelques jours pour me rendre compte qu'au 143 $\frac{3}{4}$ vivaient des clochards, des hommes qui consommaient de la « robine » – cet alcool frelaté aux odeurs de cire à chaussures – et en faisaient le commerce. Je voisinerais donc des revenants, même des fantômes de la prohibition! Leur lieu de commerce illégal était bien choisi : la cache du logis voisin avait peut-être sa raison d'être. Des « clients » se sont souvent trompés de porte

et ont abouti sans gêne au 143 1/2. Ce voisinage particulier, c'est peu dire, était tout à fait « normal » et accepté dans le quartier.

Un habitué de cet appartement voisin est vite devenu un ami : il portait le surnom humiliant de Crapaud. Dans ses envolées oratoires des grands jours, il prétendait avoir bien connu le Premier ministre Duplessis durant les années 1950. Ce Crapaud, toujours vêtu de son complet noir, a rempli de nombreuses soirées à raconter son passé politique si prestigieux. Son auditoire de fin d'après-midi, installé devant le 143 1/2, était surtout constitué des enfants moqueurs du quartier : flâneurs et touristes finissaient toujours par grossir la foule.

Les autres portes de la rue Sous-le-Cap donnaient accès à des logis habités par des familles très nombreuses. Il faut imaginer les maisons, serrées les unes contre les autres, et n'offrant que de minces ouvertures donnant directement sur le trottoir. Des enfants en pleine course en surgissaient à tout moment et bouscullaient les passants hébétés.

Il a suffi de quelques heures après mon déménagement dans cette rue pour que les enfants des alentours frappent sans façon à la porte du 143 1/2 : ils venaient faire connaissance avec leurs nouveaux voisins. Je n'exagère pas : une meute d'enfants a littéralement assailli l'appartement. Ils avaient décidé de mener une enquête serrée auprès de ces inconnus qui arrivaient dans « leur » quartier. Comme une volée d'oiseaux entrée par une fenêtre ouverte, les petits ont envahi le logis. Sans gêne aucune, ils visitaient chaque pièce; ils allaient dans tous les recoins; ils touchaient à tout; ils examinaient les meubles. Ils posaient mille questions : ils voulaient tout savoir. Ils se demandaient d'où pouvaient venir ces drôles de personnes, ces gens d'ailleurs qui avaient débarqué dans leur rue. La curiosité

de ces enfants – dont j'ignorais encore l'immense pauvreté – m'avait agréablement surprise : « Quel bel accueil! » ai-je pensé. C'était tout le contraire de l'anonymat et de la froideur du quartier cossu dont j'arrivais. Ce premier contact me plaisait : il n'avait rien d'ordinaire et, surtout, il était profondément chaleureux.

Je ne pouvais me douter que cet accueil était le préambule d'une expérience hors du commun. Dans un siècle où l'individualisme est roi, la chaleur humaine que dégagent des enfants débarqués chez vous pour vous connaître vous enlève le goût de l'isolement. J'ai rapidement découvert que toutes les familles de ce quartier se connaissaient bien : bonne entente ou chicane, amour ou haine, jalousie ou entraide, tout était prétexte à leurs échanges. Dans une communauté si unie, les nouveaux venus étaient d'abord perçus comme des intrus qui menaçaient de déranger les habitudes.

L'alerte a été déclenchée par les enfants. Les parents, eux, n'ont pas osé se déplacer pour voir qui arrivait dans leur patelin : leurs petits enquêteurs ont eu vite fait de les renseigner. Les salutations empressées des gens rencontrés, les jours suivants, dans la rue et à l'épicerie, m'apprirent que j'étais acceptée d'emblée. Les voisins m'appelaient déjà par mon prénom alors que je n'avais pas encore fait leur connaissance. Les échanges étaient déjà cordiaux avec ces adultes de mon nouveau milieu de vie.

Les Madore, les Mecteau, les Cyr, les Chicoine (c'est ainsi qu'on nommait les familles des alentours) étaient représentés par leurs enfants, qui assuraient la garde de la forteresse Sous-le-Cap. Ces « gendarmes » étaient grands, petits, blonds, châains, maigrichons, le plus souvent barbouillés et surtout très peu vêtus par ces journées fraîches d'octobre. Le fleuve Saint-Laurent poussait jusqu'à nous un vent déjà frisquet. J'ai souvent

vu les enfants grelotter. Venue du fond des terres, d'une région protégée des grands vents, je me suis demandé comment ces petits pouvaient résister à de pareilles bourrasques. Et nous n'en étions qu'à l'automne : je n'avais encore rien vu des tempêtes de l'hiver qui nous garderaient prisonniers dans nos logis pendant des jours. Mais je ne m'étais pas vraiment arrêtée aux petits corps frissonnants. J'avais surtout remarqué combien ces enfants étaient vivants, volubiles et curieux.

Quelques semaines m'ont suffi pour mieux les connaître. J'ai vite compris qu'ils étaient, malgré leur excitation, mal nourris; leur empressement à vider sans retenue les plats de fruits ou de biscuits laissés sur la table trahissait leur appétit vorace : ils étaient toujours affamés. J'ai aussi senti que leur exubérance cachait une grande tristesse. J'avais été surprise de la question si souvent posée : « Avez-vous de l'argent? » En peu de temps, ils se sont montrés intéressés à parler de leurs soucis. Ils insistaient, entre autres, sur les problèmes rencontrés à l'école; le manque d'argent était sans cesse au premier plan. Ils se plaignaient d'être trop mal vêtus pour aller en classe; ils avouaient qu'ils n'aimaient pas l'école et qu'ils s'en absentaient souvent. Je comprenais mieux pourquoi je les avais souvent croisés, dans la rue, en plein après-midi. En somme, l'école était un monde très peu adapté à leur situation et leur était peu accessible. Ils la fuyaient.

J'ai pu entrer dans leurs logis. Ils m'ont invitée à rencontrer leurs parents. Ils étaient souvent huit, douze, quinze, jusqu'à dix-huit enfants par famille. Dans les quelques pièces, peu de meubles, pas de jouets, peu de lumière; ils vivaient dans l'ombre du cap Diamant. Je les avais vus mendier, croyant d'abord qu'il s'agissait d'un jeu. Mais j'ai vite découvert que la rue Sous-le-Cap, leur « ruelle », était un véritable territoire de « quête »

dont ils avaient l'exclusivité. Je les avais entendus crier, certains samedis, du matin au soir : « *Money please!* » à la poursuite des touristes américains. Au risque de se blesser, ils s'accrochaient aux portières des camionnettes en marche. Leur stratégie consistait à chanter, en chœur et à tue-tête, les chansons traditionnelles chères aux oreilles des étrangers : « Alouette, Gentille alouette... », « À la claire fontaine, m'en allant promener... », « Frère Jacques, Frère Jacques » et surtout : « Au clair de la lune, mon ami Pierrot ». Ils ne lâchaient prise qu'après avoir récolté une poignée de sous. Le soir venu, ils se regroupaient par familles et se partageaient les recettes de la journée.

Il faut dire que cette très ancienne rue de Québec constituait une attraction touristique majeure pour les visiteurs des États-Unis. Les guides se faisaient un devoir de la faire visiter à leurs clients : les présentations faites en anglais seulement m'ont souvent empêchée de croire que j'étais dans une ville entièrement francophone. J'avais quitté une région frontalière pour pouvoir vivre en français, et voilà que j'entendais parler anglais à longueur de journée sous mes fenêtres. Les enfants, eux, ne se laissaient pas importuner par l'usage d'une langue qui n'était pas la leur. Ils maîtrisaient bien leur formule magique : « *Money, please!* » Pour le reste, la conversation était remplacée par les chansons folkloriques, qui résonnaient dans cette gorge étroite formée entre la falaise et les maisons. Les enfants n'avaient qu'un but : recueillir de l'argent, et leurs rires sonnaient atrocement faux. Spectacle inouï dans une ville nord-américaine : les touristes donnaient quelques pièces et faisaient mine de ne pas réellement voir ces petits Québécois. Ils se laissaient bercer par les chansons.

La chose peut sembler incroyable, mais les enfants de ces familles d'un quartier de Québec ont mendié jusqu'en 1971, année où les autorités municipales ont cru bon de voter un règlement interdisant la sollicitation par des enfants dans les rues de la Capitale. Les enfants des villes de la Colombie mendiaient, je l'avais bien constaté et j'en avais été troublée; quand j'ai découvert que des enfants québécois devaient aussi se livrer à cette activité pour survivre, j'ai été bouleversée. Je ne pouvais l'admettre.

Les petits mendiants Sous-le-Cap justifiaient cette activité en disant qu'il leur fallait collecter des sous pour l'école. C'était leur façon d'arrondir le budget de leurs parents : une famille nombreuse, dans ce quartier défavorisé, ne pouvait en effet compter que sur le salaire du père de famille qui occupait le plus souvent un emploi sous-payé. L'argent était donc rare. Les enfants s'étaient même organisés dans leur tâche : ils partageaient les heures de tous les samedis de l'été en véritables quarts de travail. Ainsi, chaque famille avait droit à une part équitable et amassait une somme suffisante pour permettre à chaque enfant de retourner à l'école la tête haute, en septembre.

Malheureusement, ils étaient souvent obligés de s'absenter des classes. Malades, fiévreux, insuffisamment habillés par les jours froids de l'hiver, ils étaient très fragiles et attrapaient tous les virus. Ils ne pouvaient évidemment pas suivre le rythme de l'école. Ils venaient me montrer leurs cahiers, un trésor pour eux. Ratures, gribouillis, feuilles chiffonnées, commentaires négatifs de l'enseignante, le résultat était décourageant. J'ai abordé avec eux le sujet de leurs devoirs et de leurs leçons. Ils ne pouvaient pas toujours en venir à bout, m'ont avoué certains, l'air penaud. Ils avaient mille bonnes raisons : ils ne comprenaient pas, ils n'avaient pas le temps, il y avait trop de bruit, il n'y

avait pas d'espace à la maison pour travailler correctement... Ils étaient convaincus qu'ils étaient des « pas bons ».

J'avais pu constater, effectivement, que les familles étaient littéralement entassées dans leurs logis. Les enfants ne pouvaient pas vraiment faire leurs devoirs. Serait-il possible, me disais-je, de créer une certaine paix pour ces écoliers? J'ai fait le pari de trouver un moyen très concret pour améliorer le sort de ces enfants; ce serait ma modeste façon de changer le monde, du moins un petit morceau du monde. Je mesurais, mieux que je n'avais pu le faire en Colombie, ce que pouvait vraiment signifier « changer le monde ». Ce projet n'était plus une abstraction, un rêve inaccessible, une impossibilité totale. Cet univers à transformer était là, tout près de moi, mieux connu. J'ai décidé de mettre la main à la pâte.

Le mot « taudis » n'est pas assez fort pour décrire les logis des petits mendians : froid, moisissure, manque d'espace, humidité, eau qui perçait les plafonds et remplissait de nombreux seaux installés sous des trous béants,... Ces maisons, bien sûr, n'avaient rien à voir avec les cabanes de carton et de tôle érigées au milieu des champs de Popayán. Pourtant, à y regarder de plus près, on se rend compte que les murs solides des maisons du Québec ne créent parfois qu'une apparence de confort : ils ne protègent pas toujours complètement des intempéries, ils ne gardent pas toujours la chaleur. Sous-le-Cap, les murs enfermaient le froid, l'humidité et les courants d'air.

Quelques jours de réflexion m'ont suffi pour parer au plus urgent et pour tenter d'améliorer un peu le sort de ces écoliers. La solution devait être simple et applicable dans les plus brefs délais. Les grandes analyses et les belles théories n'auraient servi à rien.

J'ai donc proposé aux enfants de leur fournir un lieu adéquat pour y faire leurs travaux scolaires. C'était répondre à un besoin essentiel; c'était surtout une façon de favoriser tant bien que mal l'accès de ces enfants à une instruction de base. Il fallait leur offrir des moyens qui leur permettraient de suivre le rythme de l'apprentissage scolaire.

Il n'était pas question de chercher à régler, dans l'immédiat, les problèmes financiers de ces familles nombreuses. Il aurait été possible de contester l'approche de la Commission scolaire ou de dénoncer publiquement les propriétaires des taudis, mais ces actions n'étaient pas rapidement réalisables. Il y avait une certaine urgence puisque l'année scolaire était entamée : les résultats devaient se mesurer dans des délais très brefs. Consciente que la solution ne serait pas permanente, j'étais surtout soucieuse de la mettre en vigueur le plus tôt possible. C'est ainsi que le 143 ½ a été désigné comme salle d'étude : l'appartement se trouvant dans le voisinage immédiat des écoliers, chacun, en effet, pourrait y accéder sans difficulté.

Aurait-il mieux valu chercher à transformer complètement le milieu de vie de chaque famille? Une telle ambition n'était pas à ma portée. De plus, à la seule idée de devoir quitter le quartier, c'était la panique dans les familles de Sous-le-Cap. Elles étaient conscientes qu'elles ne pourraient habiter ailleurs en ville : elles étaient connues, stigmatisées, marginalisées, rejetées. La plupart avaient même peur de s'aventurer dans d'autres coins de la Vieille Capitale. Il n'est pas toujours nécessaire de construire des murs de pierre autour des cités : les préjugés érigent des frontières souvent plus étanches que les palissades les plus solides.

Les gens des autres quartiers, natifs de Québec, ne se seraient jamais installés Sous-le-Cap : c'était un ghetto qu'il fallait fuir. J'avais bien remarqué que mon adresse, le 143 ½ rue Saint-Paul, suscitait des regards désapprobateurs, mais je ne m'étais pas arrêtée à cela. J'avais même appris des bonnes âmes de la Haute-Ville que quiconque s'aventurait dans cette « ruelle » s'associait à un mode de vie peu recommandé. Ce quartier était mal famé et violent : il ne fallait pas s'y promener, encore moins y habiter. La pauvreté de Sous-le-Cap était déjà difficile à subir : prendre conscience de la misère morale créée par les préjugés me fut encore plus pénible. De toute façon, il suffisait de vivre dans ce quartier, avec les gens, pour se rendre compte que personne n'était violent ou méchant. Je n'ai jamais perçu le moindre danger dans ces rues qui m'ont accueillie. Je pouvais y marcher à toute heure, même si on m'avait avertie du danger! J'aurais été protégée par mes amis si quelqu'un m'avait importunée. Les enfants me reconnaissaient comme une des leurs.

En quelques semaines, le soutien aux enfants du quartier fut mis en place. À la fin du mois d'octobre, les portes du 143 ½ étaient ouvertes après les heures de classe et les enfants étaient invités à venir faire leurs devoirs et leurs leçons. Le bouche à oreille avait été efficace : l'affluence fut impressionnante. Dès les premiers jours, quinze enfants venaient s'attabler à la cuisine et au salon : ils étalaient devant eux leurs petits cahiers, leurs règles, leurs gommes à effacer, leurs livres de lecture et d'arithmétique. Quel plaisir ce fut de travailler avec eux! Les yeux pétillants, les grands sourires et les bouches volubiles confirmaient que cette aide modeste en valait la peine. Cette solution, la plus simple, procurait l'essentiel aux écoliers : la fierté de remplir leurs tâches.

Malgré les propos décourageants de certains prophètes de malheur, le projet prit de l'ampleur. Les écoliers se ruèrent dans l'escalier dès la fin de l'après-midi : ils voulaient occuper les meilleures places. Étaient-ils heureux de fuir l'école? Peut-être. Ils étaient surtout très excités à la seule idée de se retrouver en compagnie de personnes qui s'occuperaient spécialement d'eux. La nouvelle de notre entreprise avait vite franchi les frontières du quartier. La petite alvéole du 143 ½ n'a pas tardé à accueillir des stagiaires en travail social qui ont aussi participé à ces moments de si hautes études.

Une mère de famille, dans un logis trop étroit, ne peut accorder toute l'attention nécessaire à chacun de ses enfants. Au 143 ½, chacun avait droit à une quinzaine de minutes d'attention, à un espace pour écrire, à un certain calme pour lire et pour apprendre ses leçons. Quel luxe! Le jacassement était paisible; parfois, même les enfants s'entraidaient. Les adultes présents n'avaient pas à s'occuper de tout ce petit monde ; les plus vieux et les plus vieilles s'occupaient des plus jeunes. On se disputait pour faire répéter les tables d'arithmétique, pour faire épeler les mots de vocabulaire, pour expliquer un problème de calcul, pour donner une dictée, pour consulter une grammaire.

Très vite, il y eut trop de monde. Il a fallu instaurer deux quarts de travail pour les enfants: un premier groupe à 16h et un deuxième à 17h. Dès le mois de janvier, nous avons dû louer une école désaffectée dans le quartier voisin, et « nos » élèves occupèrent bientôt plusieurs classes.

Les devoirs et les leçons sont devenus l'embryon d'un travail de quartier : au bout du compte, cette action finit par s'insérer dans un ensemble de projets destinés à améliorer le sort des familles de la Basse-Ville. Il avait suffi de si peu : du temps, quelques

heures en fin de journée, et de la patience, pour établir un contact sincère et assidu avec les enfants.

Au début de 1970, le ministère de l'Éducation du Québec mit sur pied des classes pour les enfants de quatre ans des quartiers défavorisés de certaines villes québécoises. La pauvreté sévissait de plus en plus dans les écoles et les enseignantes réclamaient de l'aide. L'école des enfants de Sous-le-Cap, Notre-Dame-des-Victoires, et l'école du Petit-Champlain, le quartier voisin, ont été parmi les premières visées par ces mesures. Les plus jeunes enfants des familles de mon voisinage ont profité de ces nouveaux services : ils ont pu sortir de leurs logis sombres et trop étroits pour mieux se préparer à l'école. Des difficultés d'apprentissage et des problèmes psychologiques ou physiques ont pu être diagnostiqués.

Depuis les années 1980, plusieurs *Clubs de devoirs et leçons* ont vu le jour dans les villes du Québec, surtout dans les quartiers défavorisés. Un besoin criant a été comblé. En effet, chaque enfant a eu accès à un espace physique adéquat et à une atmosphère de tranquillité pour pouvoir consacrer du temps à ses travaux d'écolier. Les circonstances avaient rendu ce besoin évident Sous-le-Cap, dès l'automne de 1970. Nul besoin de faire une recherche très longue pour détecter cette nécessité!

Malheureusement, d'autres problèmes ont continué d'accabler les enfants pauvres. En plus, leur nombre continue d'augmenter : au Québec, 18,7 % des enfants sont pauvres² et leur avenir ne s'annonce guère prometteur. Les conditions d'études de ces petits

² Statistique Canada, cité par Éric Clément, « Il est plus facile d'enseigner à un enfant qui n'a rien », *La Presse*, 20 novembre 2004, p. A 11.

ne s'améliorent certainement pas. Quand on sait qu'il faut même offrir les *Petits déjeuners* à l'école parce que des enfants ne mangent pas suffisamment le matin, on est en droit de conclure que ces écoliers au ventre vide ne jouissent pas dans leurs foyers de conditions idéales pour faire leurs devoirs et leurs leçons...

Il faut louer ces initiatives : elles sont même devenues des modèles pour d'autres pays; le Brésil, par exemple, a envoyé une délégation au Québec, en Outaouais, pour qu'elle étudie la solution des *Petits déjeuners* et puisse éventuellement l'appliquer en Amérique du Sud. Les *Petits déjeuners* gagnent donc en popularité : leur multiplication est un signe désolant que la misère sévit de plus en plus, mais aussi une manifestation éloquente du soutien assuré aux écoliers les plus pauvres.

Tous les enfants doivent être reconnus à leur juste valeur et doivent être encouragés à bien suivre à l'école. Le travail auprès des enfants de Sous-le-Cap m'en a convaincue. Ces enfants qui s'en sortent malgré un départ difficile dans la vie ont droit à toute notre admiration.

L'école sans école

La présence d'analphabètes au Québec, au début du vingt et unième siècle, me préoccupe grandement. Comment des adultes qui ne peuvent ni lire, ni écrire, ni même compter peuvent-ils se débrouiller dans notre ère de l'écrit? Comment peuvent-ils prendre leur place et s'exprimer? Comment peuvent-ils s'informer? Comment peuvent-ils tout simplement vivre? Ne doivent-ils pas surtout manifester une habileté hors de l'ordinaire? En plus de toujours être à l'affût de stratégies pour camoufler leur handicap, ils doivent inventer des moyens pour affronter la vie quotidienne avec une certaine dignité. Je leur reconnais une débrouillardise surhumaine.

La persistance de l'analphabétisme, phénomène malheureusement répandu dans les pays en voie de développement, n'est-elle pas surprenante dans un pays industrialisé au nord de l'Amérique? Mon étonnement est d'autant plus grand qu'il s'agit là d'un manque de respect flagrant du droit fondamental à l'instruction de base, dans une société où la communication, sous toutes ses formes, prend de plus en plus de place. Les obligations les plus banales de la vie de tous les jours deviennent une source d'humiliation constante pour les adultes analphabètes. Ces non-diplômés de l'abécédaire sont encore plus marginalisés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient naguère : ils sont complètement coupés de la société hautement médiatisée où l'ordinateur et Internet, concurrents du livre et du journal, sont les instruments de base de la communication.

Les analphabètes ne sont pas faciles à repérer. Ils n'avouent pas d'emblée au premier venu qu'ils ne savent ni lire ni écrire, cela va de soi. Par conséquent, les aider n'est pas une tâche facile. Ils vivent à l'écart, dans le secret. Malgré les difficultés majeures qu'on éprouve à repérer cette détresse cachée, des groupes d'alphabétisation sont à l'œuvre et font un travail admirable de compétence et de discrétion. L'organisme « Le vent dans les lettres », par exemple, a actuellement pignon sur rue dans un quartier de Gatineau, et assure un enseignement de qualité depuis quelques années déjà. « Le vent dans les lettres », titre évocateur de l'énergie nouvelle transmise par la possibilité de lire et d'écrire, est une preuve que l'analphabétisme existe, malheureusement, mais surtout que des intervenants tentent de l'éradiquer.

Pour ma part, j'ai eu l'occasion de rencontrer, dans les années 1970, un nombre impressionnant d'analphabètes, hommes et femmes, dans le quartier populaire de l'Île-de-Hull. À cette époque, ils étaient l'incarnation vivante d'une statistique effarante : dix pour cent de la population de ce quartier ne pouvait ni lire ni écrire. Ces adultes habitaient les logements les plus pauvres du centre-ville, pourtant voué à la prospérité : ils voisinaient avec un progrès marqué par la construction d'autoroutes, d'édifices à bureaux et de logements luxueux. Leurs modestes maisonnettes, coincées dans un environnement de plus en plus réservé aux riches, étaient menacées de disparition.

Ces adultes, étrangers à la culture de l'écrit, pour la plupart pères et mères d'écoliers, m'avaient accueillie alors que je faisais du porte-à-porte dans leur quartier. J'avais la tâche de renseigner les résidents visés par les expropriations déjà annoncées et de les inviter à se regrouper pour faire respecter leurs droits. Le gouvernement et les

promoteurs immobiliers avaient décidé de transformer la ville et ils ne se gênaient pas pour faire disparaître tout ce qui était sur le chemin de leur « progrès » de béton et d'autoroute. Il fallait tout faire pour les arrêter.

Je ne réussissais qu'à créer la panique chez ces gens qui m'en voulaient de leur apporter pareilles nouvelles. Ils me disaient leur découragement à l'idée de devoir déménager. J'avais surtout perçu chez eux une certaine gêne au moment où je leur remettais des documents qui les informaient de la situation ou qui les conviaient à une rencontre.

J'avais rapidement reconnu, à Hull, la même terrible pauvreté, le même manque d'instruction que celui de mes chers amis de Québec, les parents de la rue Sous-le-Cap. Les pères et mères de Hull étaient encore plus démunis que ceux de la Vieille Capitale. J'ai pensé à leurs enfants : les difficultés à soutenir leur apprentissage devaient être insurmontables. Les écoliers de l'Île-de-Hull devaient subir le même sort que ceux de Sous-le-Cap : ils recevaient peu de soutien pour bien suivre le rythme scolaire. Cette fois, pourtant, je m'intéresserais d'abord à leurs parents.

Ces adultes avaient dû connaître des difficultés énormes à l'école primaire. Mes questions sur leur enfance m'ont permis d'entendre les récits les plus déroutants. Leur vie d'écoliers avait été lamentable; la majorité d'entre eux n'avaient pas poursuivi leurs études au-delà des deux premières années du cours primaire. Pire, plusieurs n'avaient tout simplement pas fréquenté l'école. Je n'en croyais pas mes oreilles.

Que s'était-il donc passé? En peu de temps, j'avais retracé presque tous les analphabètes du quartier : ils habitaient tous dans le même quadrilatère et ils appartenaient

à une dizaine de familles, tout au plus. Ils étaient donc tous apparentés. Ces liens serrés avaient fait circuler la nouvelle de ma présence comme une traînée de poudre. Quand je frappais aux portes, tous m'accueillaient chaleureusement : ils étaient contents de ne pas avoir à m'expliquer leur situation embarrassante. Même si j'étais au courant de leur handicap, ils manifestaient une certaine timidité qui imposait une réserve dans leurs gestes et leur élocution. Ils me parlaient la tête basse, le regard cloué au plancher; ils ne prononçaient que quelques mots; ils bafouillaient; ils inventaient des termes ou peut-être les utilisaient-ils à leur façon. Quelques minutes de conversation sur des banalités suffisaient pourtant à créer un climat de confiance : ils se libéraient tout à coup d'un poids et se livraient presque sans retenue. Tout en parlant avec fierté de leurs enfants, ils me racontaient leur propre enfance qui, insistaient-ils, était la source de tous leurs problèmes. Je compris vite qu'ils étaient tous originaires des deux mêmes villages situés à quelque trente kilomètres de Hull. Même si la chose peut paraître à peine croyable, il leur avait été impossible de compléter, dans ces deux hameaux oubliés, les années du cours primaire; certains n'étaient même jamais allés à l'école.

Ils m'ont expliqué que, jusque dans les années 1960, les écoles de rang de ces villages n'ouvraient pas toujours leurs portes au début de l'année scolaire, faute d'enseignantes : les jeunes femmes assignées à ces coins reculés ne résistaient pas longtemps aux conditions difficiles que leur imposait la Commission scolaire. Le logement inapproprié, l'isolement et le peu de soutien moral étaient le lot de ces milieux ruraux trop éloignés et mal desservis. Personne, ou presque, ne voulait ou ne pouvait y enseigner une

année complète; l'école fermait par conséquent dès le début de l'hiver : le froid avait raison des enseignantes les plus endurcies.

Il faut avoir visité ces écoles de campagne pour comprendre la difficulté d'y vivre. Comme certaines ont été restaurées pour permettre à la population de remonter le temps, j'ai pu entrer dans quelques-unes d'entre elles, transformées en musées. Dans la plupart des écoles de rang, le confort était totalement inexistant : il fallait une volonté surhumaine pour survivre dans ces petites maisons composées de deux pièces, la salle de classe et le logis de l'enseignante, qui n'était chauffées que par un petit poêle à bois rallumé tous les matins. Les températures atteignaient parfois -30 degrés et l'eau gelait dans le seau sur la table de chevet : qui aurait résisté? Cette vie pénible et austère ne convenait pas aux jeunes institutrices venues des villes ou des villages environnants. Parfois, on décidait d'engager une fille de la campagne avoisinante, même si elle avait à peine complété son cours primaire. Même une jeune fille du coin ne pouvait se résigner à pareille vie d'ermite.

Cette incroyable situation me rappelait le beau récit de Gabrielle Roy, *La petite poule d'eau*, dans lequel les enfants de la famille Tousignant, isolés dans une région perdue du Manitoba, avaient été privés d'école. Leur mère, Luzina, réussit à convaincre le gouvernement de sa province d'envoyer une institutrice pour éviter que de « futurs citoyens [soient] privés d'école¹ ». Luzina dut remplir deux conditions avant de voir sa requête satisfaite : « Premièrement, qu'il y eût une petite bâtisse ou tout au moins une pièce de la maison qui servirait d'école. Deuxièmement, que le nombre des écoliers fût au moins six

¹ Gabrielle Roy, *La petite poule d'eau*, Montréal, Beauchemin, 1960, p. 49.

ayant tous atteint l'âge de l'inscription scolaire² ». Luzina remplit la classe avec sa nombreuse progéniture; son mari, Hippolyte, construisit l'école. Si le salaire de l'enseignante a été payé par le *Department of Education*, les Tousignant ont dû lui « fournir [...] l'abri, la nourriture, l'hospitalité³ ». Jamais, je n'aurais pensé que la désolation de l'île de *La petite poule d'eau* aurait trouvé écho dans la campagne du Québec, si proche de moi.

Dans les années 1950, les parents sans argent de ces coins isolés de l'Outaouais ne pouvaient vêtir leurs enfants de façon adéquate pour aller à l'école. Leurs terres de roches ne pouvaient leur assurer un gagne-pain suffisant. Ni les habits chauds pour affronter les froids de l'hiver, ni même les chaussures, n'étaient accessibles aux maigres bourses. Quand on sait aussi qu'une marche de quelques kilomètres était souvent nécessaire pour se rendre à l'école, on peut comprendre que l'éducation était un véritable luxe. Ainsi, pour toutes sortes de raisons, un grand nombre d'enfants n'ont pu fréquenter l'école, inaccessible, dans cette région du Québec. La commission scolaire était-elle au courant de cet irrespect du droit à une instruction de base? Pourquoi n'était-elle pas intervenue? Les inspecteurs d'école avaient-ils pris le temps de se rendre jusque-là pour enquêter sur la fréquentation scolaire? On peut en douter.

Le risque que l'injustice se perpétue dans un contexte différent était grand. Si les enfants de ces analphabètes des années 1970 pouvaient se rendre à l'école parce que le cadre géographique de la ville réduisait les distances et facilitait leur transport, étaient-ils

² *Ibid.*, p. 49.

³ *Ibid.*, p. 50.

en mesure de suivre le rythme des activités de la classe? Ils avaient certainement besoin d'un soutien parental.

J'ai pensé mettre sur pied un projet d'alphabétisation en créant une école « hors de l'école » où des adultes apprendraient les rudiments de la lecture et de l'écriture pour mieux aider leurs enfants. J'avais été mise au courant que Mao Tsê-Tung, pendant la Longue Marche, avait enseigné à ses camarades à lire et à écrire à l'aide de petites ardoises que chacun installait dans le dos du marcheur devant lui. J'avais vu une affiche présentant cette situation pour le moins surprenante; l'image m'avait fascinée. J'ai retenu une leçon toute simple de cette scène : personne ne doit être privé de l'apprentissage de l'écriture qui peut se faire en dehors de la salle de classe et même, parfois, dans les conditions matérielles les plus difficiles.

J'avais aussi entendu parler de la méthode d'alphabétisation de Paulo Freire qui avait été élaborée et utilisée en Amérique du Sud, surtout au Brésil et au Chili. J'ai lu *L'éducation : pratique de la liberté* où j'ai découvert la « conscientisation⁴ ». J'ai consulté le *Dossier Freire* qui contient une description détaillée de la « démarche méthodologique⁵ ». J'ai adopté cette approche pédagogique originale : elle fait de l'apprentissage une conscientisation (« une manière de prendre conscience du réel⁶ ») et elle suggère d'utiliser les mots du quotidien.

⁴ Paulo Freire, *L'éducation : pratique de la liberté*, Bar le Duc, Les Éditions du Cerf, 1971, p. 105 à 128.

⁵ *Id.*, « Dossier Freire II. Alphabétisation et Conscientisation », dans *Dossier Freire*, Paris, INODEP, 1973, p. 14 à 25.

⁶ *Ibid.*, p. 22.

Voici comment l'école hors de l'école est née. J'ai d'abord accompagné mes nouveaux élèves adultes dans leurs démarches de parents auprès des autorités scolaires et j'ai rempli avec eux les formulaires du bien-être social ou de l'assurance-chômage que leur situation imposait. J'étais devenue leur personne de confiance et leurs difficultés étaient partagées sans hésitation. Il ne leur était plus nécessaire de chercher des prétextes pour fuir les moments où il fallait signer leur nom, écrire une lettre ou un message. Leur attitude n'était plus la même. L'humiliation ne les effrayait plus : l'aide s'acceptait plus facilement.

Par la suite, je me suis à nouveau plongée dans les textes de Paulo Freire. J'ai voulu mieux comprendre la méthode pour l'adapter correctement au contexte de l'Île-de-Hull. J'ai pu saisir les préoccupations des gens du quartier et découvrir les mots de leur vocabulaire assez rapidement : je vivais près d'eux et je prêtais une oreille très attentive à leurs propos. Mon enseignement ne serait pas coupé de leur vie de tous les jours.

L'un des étudiants était livreur au dépanneur du coin, mais il ne pouvait pas lire le nom des rues. Un autre était préposé dans un lave-auto, mais il ne savait pas compter; il devait pourtant s'occuper de la caisse et remettre la monnaie. Une mère m'avait avoué qu'elle ne pouvait pas lire le nom des produits sur les tablettes de l'épicerie. Ces gens avaient jusque-là fait preuve d'une très grande débrouillardise pour survivre. Le livreur pouvait, sans se tromper, décrire toutes les maisons des environs jusqu'à dire leur couleur et leur situation dans la rue. Le caissier avait inventé un système de calcul à l'aide de bâtonnets. La mère se fiait aux illustrations des produits, mais ne pouvait rien dire des prix. En nous appuyant sur ces ressources personnelles précieuses, ensemble, nous avons trouvé les moyens de mettre à profit les connaissances déjà acquises.

Les mots de tous les jours et de l'environnement des résidents de l'Île-de-Hull ont vite noirci les cahiers du livreur, du caissier, de la responsable des achats à l'épicerie : nous avons puisé dans les gestes quotidiens. Quel plaisir ce fut pour eux de prononcer et de tracer les premiers mots! Il a fallu enseigner ces graphies en respectant une progression dans les formes des lettres. Pour cette raison, les premières voyelles apprises ont été « i » et « e », alors que la première consonne a été « l ». Transcrire ces lettres à la main permet de voir la continuité dans leur forme. Et le premier mot que les élèves enthousiastes ont tracé a été « île ». Curieux, ils ont voulu tracer le nom de leur rue : « laval », sans majuscule, la première fois. La voyelle « a » étant bien maîtrisée, il a été possible de passer à « o ». Et toutes les lettres de l'alphabet ont été apprises : elles étaient lues et écrites. J'avais formé de grands scribes qui faisaient une entrée solennelle dans le monde des lettres.

Il fallait aussi apprendre à compter. Une visite à l'épicerie a permis de faire des achats, à l'aide d'une liste préparée en classe. L'occasion était belle de lire les prix, de faire des opérations arithmétiques. Additions et soustractions ont rempli les pages des cahiers. Si la motivation est un problème souvent rencontré dans l'enseignement, je dois avouer qu'elle n'a jamais été une préoccupation dans les classes d'analphabètes.

Cet apprentissage s'est fait en dehors de l'école, en dehors du système scolaire officiel. De toute façon, il aurait été impensable d'inviter des adultes à fréquenter une vraie école alors qu'ils en avaient été absents et même exclus dans leur enfance. Il n'en fut pas question : la Commission scolaire de ma ville, organisme public responsable de

l'enseignement primaire, n'offrait aucun enseignement aux adultes analphabètes dans les années 1970. Je transportais donc, à chaque leçon, jusqu'à la cuisine d'un des élèves, un tableau noir pliant et des boîtes de craie. Ce tableau, véritable symbole de la classe traditionnelle, faisait le bonheur de mes élèves qui adoraient y tracer des lettres, geste qui leur avait été interdit dans leur jeunesse. Dans le quartier, on me taquinait; quand je passais, tableau sous le bras, on s'amusait à m'appeler « la pédagogue ambulante ».

Ma satisfaction d'enseignante a été très grande. Au bout de quatre mois, certains élèves pouvaient lire le journal; d'autres avaient acquis l'autonomie nécessaire pour établir et respecter un budget. L'épicerie n'avait plus de secrets pour ces responsables de familles et, surtout, les missives en provenance de l'école ne les embêtaient plus. Le livreur s'amusait à repérer les rues en lisant leurs noms; le préposé au lave-auto avait rangé ses bâtonnets et s'était équipé d'un crayon et d'un carnet. L'épicerie et ses feuillets publicitaires n'avaient plus de secrets pour personne. Plusieurs parents appréciaient surtout de pouvoir aider leurs enfants au moment des devoirs et des leçons. Ils avaient même accepté de les accompagner sans gêne lors des activités parascolaires.

La communication nouvelle des parents avec leurs petits écoliers suscitait une grande fierté. La flamme dans les yeux des petits accrochait des sourires complices au coin des lèvres des adultes. À ma grande surprise, un espace commun était désormais réservé aux travaux scolaires des enfants et des parents : la table de cuisine. Une atmosphère de silence et de travail régnait désormais, après le souper, dans ces maisons de l'Île-de-Hull.

Ces adultes de l'Île ne sont plus pour moi, après tant d'années, des êtres matériels : je ne me rappelle plus leur prénom, je ne revois pas les traits de leur visage de façon précise. Je garde pourtant l'impression d'avoir connu une grande complicité avec des amis qui ne demandaient pas mieux que de se prêter à une formation qui changerait le cours de leur vie. Je n'ai jamais pu le leur exprimer, mais je dois avouer que j'ai plus appris d'eux qu'ils n'ont appris de moi. J'ai surtout retenu qu'il vaut mieux travailler avec les gens, dans leur environnement, à partir de leurs préoccupations et de leurs besoins.

Une expérience aussi profondément humaine reste rare : il est plutôt difficile de créer une grande complicité dans un contexte d'enseignement. Je peux affirmer que les leçons dans l'Île m'ont transmis une connaissance très précieuse : l'être humain a une grande soif d'apprendre et il est très motivé quand il se sent respecté dans ce qu'il est.

Une passion apprivoisée

Mes rapports avec la lecture ont toujours été problématiques. Étais-je déçue d'avoir à contenir une énergie physique débordante, ou habitée par une certaine crainte de m'isoler des autres? Je n'en étais pas moins attirée par cette activité intellectuelle, peu présente dans mon univers immédiat. Malheureusement, je n'ai pas toujours pu lire en toute liberté.

La lecture me sert souvent de refuge; c'est vrai pour le lieu comme pour l'état dans lequel je m'enferme quand j'ouvre un livre. La lecture m'oblige à me retrancher de mes activités quotidiennes; comme aucune « production » tangible n'en découle, ce luxe est encore plus grand que celui d'écrire. Il interrompt l'activité fébrile imposée par notre monde toujours en mouvement. Qui ose lire quand il y a tant à faire? Dans une société où tout geste doit créer un effet immédiat, cette pratique suspecte peut prendre des airs de paresse et de perte de temps. Ne s'agit-il pas plutôt d'une délicieuse évasion qui prend des airs de délinquance? Si oui, j'ai toujours aimé faire la « vie » buissonnière.

Il n'en reste pas moins que je ressens un malaise qui ressemble à de la culpabilité quand je me laisse absorber par un bon roman. Ce plaisir, qui m'oblige à me retirer du monde, se mêle au regret de me priver de tout ce qui m'entoure. M'isoler et entrer dans un autre univers, voilà une façon de nourrir une grande passion. Pourtant, comment expliquer que mon plaisir ne soit jamais sans mélange?

Lire a déjà été une façon de me protéger. Enfant, je m'étais créé un refuge qui n'avait rien d'une cachette faite de murs. Je disparaissais dans l'imaginaire pour fuir l'agitation de mon entourage. Mes toutes premières lectures, je les ai faites chez moi, sur le divan du salon, au milieu d'une toute petite maison dont l'espace restreint ne permettait pas de s'isoler. Cette image de ma petite enfance me revient souvent : je me revois assise, toute droite, bien sage, immobile, au soleil s'infiltrant par la grande fenêtre trop haute, un livre sur les genoux. Je volais un peu de calme et de silence à cette vie familiale bruyante et agitée.

Je devais avoir huit ans quand j'ai lu mon premier vrai roman, sans illustrations; il avait pour titre *La petite fille d'en face*. J'étais heureuse, autant qu'une enfant peut l'être quand elle fait ce qui lui plaît. Je m'enfermais dans une bulle, dans un petit monde qui n'était plus le mien. J'étais transportée très loin : j'oubliais cette maison qui m'étouffait.

Mon premier péché d'évasion, je l'ai donc commis en lisant les aventures de cette « petite fille d'en face » qui portait le surnom de Véra, diminutif de Véronique. Comme elle avait de la chance, cette enfant de mon âge! Elle avait sa chambre à l'étage, avec fenêtre sur la rue : elle s'y installait pour observer les alentours. Je ne m'inquiétais pas du fait que la petite Véra soit malheureuse : j'observais longuement sa figure triste reproduite sur la page couverture. Sa compagnie me plaisait. J'avais alors trois frères; un quatrième naîtrait au cours de l'année.

Je n'ai jamais pu retrouver ce livre fascinant, qui m'avait été offert à l'école en récompense de mes bonnes notes. Ce trésor a été le premier objet de culture à

m'appartenir en propre : grâce à lui, je pouvais m'adonner à une activité absolument différente de ce qui était accessible dans ma famille. Je me forgeais une identité originale : j'étais une lectrice. J'en ressentais une grande fierté. Fille unique dans un milieu turbulent de garçons, je m'étais inventé des petites oasis de paix et ce premier livre était mon prétexte.

Soudainement, le souvenir de ce petit cloître sans clôture se brouille et se défait. Un cri me faisait sursauter : c'était un appel de ma mère qui m'ordonnait de me livrer à un quelconque époussetage. L'inactivité, dans une maisonnée où il y avait tant à faire, était vue comme une grave infraction : pour tout dire, c'était un vrai péché. Organisation des tâches ménagères oblige, j'étais celle qui devait tout faire parce que j'étais la seule fille de la maison. Le modèle traditionnel, qui prévalait dans ces années 1950, attribuait à la mère et aux filles l'entière responsabilité des travaux ménagers. Un homme, père de famille ou frère, ne lavait pas la vaisselle, ne balayait pas, ne ramassait pas ses affaires, ne préparait pas les repas, ne mettait pas la table, ne s'occupait pas des plus petits, ne faisait surtout pas la lessive ni le repassage. J'étais l'unique appui de ma mère qui, sans moi, aurait tout fait toute seule.

Les travaux ménagers n'ont pas été seuls à interrompre mes moments de lecture. Ma mère me répétait souvent cette menace terrible : « Si tu lis trop, tu vas devenir folle ». Cette folie singulière ne se référait pas à la maladie qui conduit à l'asile, mais plutôt à un comportement non conformiste, non admissible, que je risquais d'adopter à la suite de mes lectures excessives. Ma mère en avait des preuves : elle me parlait de tantes qui avaient fait de longues études, même à l'université, et qui avaient beaucoup trop lu, insistait-elle.

Elle condamnait leur choix de vie et craignait que je suive leurs traces. Lire m'entraînerait sur une mauvaise pente; il y avait donc risque de perte? Dans ma petite tête d'enfant, je trouvais pourtant bien chanceuses ces tantes qui exerçaient des professions et qui pouvaient discuter de tant de sujets. Je me demandais bien comment je pourrais moi-même devenir une personne aussi cultivée. J'enviais aussi ces femmes parce qu'elles profitaient d'une certaine autonomie. Elles avaient donc échappé au carcan traditionnel de la mère au foyer et étaient devenues, pour moi, des modèles de liberté.

Une autre raison m'aide à mieux comprendre, aujourd'hui, cette intransigeance face à la lecture. Catholique dévote et obéissante, ma mère avait dû entendre parler des « mauvais livres » et des ouvrages dangereux pour la jeunesse qu'on mettait à l'Index. Avait-elle étendu démesurément la portée de cette loi, faisant de tout volume un danger potentiel? Craignait-elle qu'un enfant qui prend goût à la lecture risque d'entrer en contact avec les œuvres défendues? Je ne pouvais deviner l'ampleur de ces peurs, mais sa haine pour les livres avait réussi à éveiller chez moi une certaine inquiétude. J'obéissais donc sans rechigner quand ma mère me demandait de l'aider : j'abandonnais mon livre. Même si je détestais le travail ménager, je me soumettais aux ordres.

Bientôt, les jugements négatifs sur la lecture se firent encore plus pressants. Sur un ton qui ne permettait pas la réplique, ma mère me déclara un jour : « Tu vas avoir mal aux yeux! » La lumière trop faible, la mauvaise heure du jour, les caractères d'imprimerie minuscules, tout devenait prétexte à m'enlever le livre des mains. Je risquais même de devenir aveugle! J'ai longtemps cru être la seule à avoir subi de telles menaces. En lisant le récit des souvenirs d'enfance de Michel Tremblay, *Un ange cornu avec des*

ails de tôle, j'ai découvert que la mère de l'écrivain avait prédit que son fils, grand dévoreur de livres, allait « finir par s'arracher les yeux¹ ». Était-ce là une inquiétude commune à toutes les mères de familles? Une mère qui prétend craindre les séquelles physiques de la lecture ne cache-t-elle pas une certaine angoisse? N'appréhende-t-elle pas plutôt de voir son enfant compromettre son avenir en développant des goûts trop extravagants pour la lecture, la culture et l'art? Cette croyance était apparemment répandue chez les parents qui avaient eux-mêmes de la difficulté à joindre les deux bouts. Michel Tremblay ne devait pas, selon sa mère, envisager une carrière artistique. Il devait plutôt choisir un métier rémunérateur : il se fera donc linotypiste pour lui « faire plaisir² » et pour la rassurer.

Ma mère, elle, ne se souciait pas nécessairement de mon avenir : elle était persuadée que mon destin serait le même que le sien. Elle avait la préoccupation de toutes les mères du temps : bien élever sa fille en lui apprenant son futur métier d'épouse. En quoi la lecture contribuerait-elle à former une vraie maîtresse de maison?

Comme dans beaucoup de familles québécoises, il n'y avait pas de bibliothèque chez moi. Je n'ai jamais vu mon père ouvrir un livre : il parcourait simplement le journal – tous les pères ne le faisaient-ils pas? – à son retour du travail pendant que ma mère et moi préparions le repas du soir. Nous ne fréquentions pas la bibliothèque municipale : le coût de l'abonnement était trop élevé. Il n'y avait pas non plus de bibliothèque à l'école. Les enseignantes offraient en récompense, aux écolières méritantes,

¹ Michel Tremblay, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1994, p. 21.

² *Ibid.*, p. 221.

des romans de la Comtesse de Ségur. En troisième année, j'ai ainsi reçu *Jean qui grogne et Jean qui rit*, *L'auberge de l'ange gardien*, *Un bon petit diable* et *Les malheurs de Sophie*.

Si les livres n'avaient pas leur place, dans le Québec des années 1950, le téléviseur, lui, avait toute la popularité. Les enfants étaient tous de fidèles spectateurs des émissions qui leur étaient destinées, comme *La boîte à Surprise* présentée à Radio-Canada. Ce premier réseau a été le principal dispensateur de culture de mon enfance. Nous nous retrouvions tous chez une famille de nos amis qui était la seule du quartier à posséder un téléviseur. À la sortie de l'école, tous les enfants de la rue avaient rendez-vous avec Monsieur Surprise, Fanfreluche, Sol, Gobelet, le Pirate Maboule. Ces personnages, qui ont marqué mon enfance, m'ont raconté mes premières histoires. J'éprouvais une grande fascination à voir des images vivantes. La lecture me procurait également un profond plaisir, mais cette activité m'obligeait, en quelque sorte, à désobéir, à m'isoler. Là, devant le téléviseur avec les enfants du voisinage, sans risquer de punition, sans décevoir ma mère, je pouvais m'évader, rêver, me perdre dans l'imaginaire.

Je devais avoir dix ans quand un téléviseur est enfin entré dans ma maison : j'ai pu commencer à suivre plus régulièrement les péripéties des principaux téléromans de l'heure. J'ai pu regarder *Les belles histoires des pays d'en haut* et *Le Survenant*, le plus souvent à l'insu de mes parents, cachée derrière le canapé du salon. J'ai été témoin des drames de Donalda qui pleurait dans les bras de son bel Alexis ou qui se cachait de son mari Séraphin. J'ai admiré le grand Survenant : je le revois sur le Chenal du Moine, dans son canot, ou chez les Beauchemin discutant avec Didace, ou près de la belle Angéline dans la balançoire. J'ai découvert sur le tard que l'émission *Les belles histoires des pays d'en*

haut était l'adaptation d'un roman québécois que j'aurais pu lire; le titre de cette œuvre, *Un homme et son péché*, ne m'avait jamais été divulgué. Jamais, non plus, on ne m'avait dit que *Le Survenant* était tiré d'une œuvre littéraire. J'avais aussi suivi avec beaucoup d'attention, un dimanche soir, la pièce de Marcel Dubé, *Un simple soldat* : j'avais sincèrement souhaité qu'aucun de mes frères n'ait à vivre les déboires du jeune Joseph Latour.

Qui lisait ces romans ou ce théâtre dans les années 1950, au moment où ils étaient devenus des téléromans ou du téléthéâtre? Personne de mon entourage ne les lisait. Les émissions de télévision avaient une existence propre en dehors du monde de la littérature alors qu'elles en étaient issues. Ces courts moments consacrés à la culture sont les seuls qui ont nourri ma jeune vie intellectuelle.

Le phénomène télévision, même s'il est arrivé tard dans ma vie d'enfant, a su prendre toute la place dans ma famille, comme ce fut le cas dans un très grand nombre de maisons québécoises des années 1950. Le téléviseur était installé à la place d'honneur du salon et emplissait tout l'espace par le son. Ce fut une fenêtre sur le monde mais surtout la principale porte d'entrée d'une certaine culture qui ne m'aurait pas rejointe autrement.

Si mon enfance ne m'a permis qu'un accès très restreint aux livres, mon goût pour la lecture ne s'est pas pour autant dissipé. Adolescente, j'ai continué à lire, mais je l'ai surtout fait en dehors du contexte familial. J'avais commencé le cours secondaire à

l'école publique comme tous les enfants de mon quartier; au bout d'une année, la Commission scolaire a décidé de payer les droits de scolarité d'une dizaine d'étudiantes recrutées pour leurs bons résultats. J'ai été choisie et mes parents ont été invités à m'inscrire au collège classique. Jamais je n'aurais même rêvé de fréquenter l'une de ces institutions alors réservées à une élite – surtout masculine, bien entendu.

J'ai été étonnée que mes parents acceptent cette offre inespérée; une certaine fierté les a certainement influencés. J'ai quitté l'école du quartier plus surprise que consciente du sort privilégié qui m'était réservé. Je me suis inscrite en classe de Syntaxe dans le seul collège « de filles » de ma région, aux frais de la Commission scolaire. Je profitais probablement, j'étais loin de m'en douter, d'une des premières interventions qui viseraient à faciliter l'accès aux études post-secondaires à une jeune fille de milieu modeste. N'était-ce pas un signe avant-coureur de la démocratisation de l'éducation qui marquera le Québec des années 1960? En 1968, les collèges classiques céderont la place aux collèges d'enseignement général et professionnel, les cégeps, qui ouvriront les portes du niveau collégial à un grand nombre de jeunes, filles et garçons, sans frais de scolarité. L'accès à l'université s'en trouvera facilité et les campus accueilleront une population étudiante beaucoup plus nombreuse.

Dans mon cas, étudier au collège classique fut l'occasion, on s'en doute bien, d'une transformation majeure de mon existence : je pourrais désormais donner libre cours à mes ambitions intellectuelles. J'avais surtout remarqué la bibliothèque bien garnie de cette institution; par ailleurs, les cours accordaient une grande place à l'étude des langues et de la littérature. Les religieuses enseignantes deviendraient mes complices et je

pourrais enfin satisfaire ma soif de lecture. J'entrais, en somme, dans un monde où la culture me serait accessible.

Le saut ne fut pas facile. D'abord, il y a eu l'obstacle des cours de latin : je n'en avais pas reçu à l'école publique. Or, première condition d'admission au collège, mes parents devaient me payer des leçons privées pour rattraper les autres élèves qui avaient déjà fait un an d'étude de cette langue. Pas d'argent, pas de latin. La direction du collège n'a rien vérifié et personne n'a découvert mon ignorance absolue de cette matière. Je me suis donc retrouvée en classe à faire des thèmes et des versions. Je ne devais rien laisser paraître de ma totale incompréhension du vocabulaire et des règles de la grammaire. En plus, je devais côtoyer des filles de bonne famille qui ne péchaient ni par humilité ni par discrétion. J'étais plutôt intimidée, mais la joie de commencer une nouvelle vie d'étudiante comptait plus que tout. J'ai travaillé très fort et j'ai réussi malgré tout.

Durant ce séjour estudiantin, je me suis régalée de livres à la bibliothèque du collège. J'ai même réussi à y occuper un emploi rémunéré entre deux années scolaires : quel plaisir j'ai éprouvé à replacer les livres sur les rayons, à les réparer, à les toucher, à les sentir! Ce fut la première occasion où j'ai vraiment été en présence de rayons chargés de livres. Mes études accaparaient tout mon temps, bien évidemment : devoirs et leçons remplissaient mes soirées déjà écourtées par l'heure consacrée au transport en autobus et par certaines tâches qui m'étaient réservées à la maison. Il me restait peu de temps pour lire. Deux amies me parlaient sans cesse des livres qu'elles lisaient en dehors des cours, pour le simple plaisir de la chose. J'étais déçue de ne pouvoir lire autant qu'elles. Une fois

de plus, la vie m'apprenait que le monde des livres m'était interdit, et que la lecture demeurait un privilège.

Je ne négligeais pourtant pas les lectures imposées par les études. Je me rappelle particulièrement avoir apprécié la lecture de certaines œuvres classiques, les pièces de Racine et Corneille, par exemple. Le texte en alexandrins me fascinait et j'appréciais qu'on me demande de mémoriser des scènes entières : je m'amusais à les répéter à voix haute en mimant les jeux scéniques. Je ne dévoilais pas mon plaisir à mes compagnes; elles se seraient moquées de moi. Il valait mieux faire comme elles et me plaindre d'avoir à m'intéresser à des textes aussi lointains et détachés de la réalité. J'ai aussi apprécié les chefs-d'œuvre de la littérature canadienne française, comme on disait à l'époque. J'ai des souvenirs très précis de ces moments de lecture. *Menaud, maître-draveur, Le Survenant, Le libraire*, sont les premiers titres qui m'ont fait découvrir les auteurs d'ici.

J'avais adopté une stratégie à la maison : j'étudiais la nuit, profitant ainsi des moments les plus calmes. Je me souviens de la lecture de la pièce *Le Cid* : je devais être en Versification. Je m'étais installée à ma table de travail, à la lueur d'une petite lampe. Malgré mon plaisir de lire, il m'était très difficile de me transporter, en imagination, au XVIIe siècle pour y retrouver Rodrigue; cela me demanda un effort peu commun. Pourtant, je restai accrochée à mon texte et, le lendemain, je réussis à me débrouiller et à bien répondre aux questions posées par l'enseignante. Quelques années plus tard (j'étais en première année de Philosophie), on me fit étudier un texte de Socrate. J'avais à subir un examen sur le sujet. La veille de cette épreuve, alors que j'étudiais comme une forcenée, mon père a descendu l'escalier avec fracas. Il était furieux parce que j'étudiais encore à

minuit : c'était mauvais pour ma santé et je gaspillais de l'électricité! Sans avertir, il a éteint la lampe. Découragée de ne plus pouvoir étudier, mais surtout apeurée, je ne dis rien. Je me suis retrouvée dans la noirceur la plus totale, muette. J'ai repris ma lecture à l'aube, aux premières lueurs.

D'autres lectures m'ont apporté beaucoup de satisfaction. Je pense à celles qui étaient liées à des travaux qui s'échelonnaient sur un an, à chacune des quatre dernières années du cours classique. J'ai lu tous les romans d'Yves Thériault, à la suggestion d'une religieuse, docteure ès lettres. J'ai été surtout intéressée par *Aaron*, *Agaguk* et *Ashini*. L'image de l'Inu, Ashini, est restée très vivante en moi: je le revois debout, sur la rive Nord, qui réclamait solennellement le respect de ses droits ancestraux par le Grand chef blanc du Québec. Ce fut mon tout premier contact avec la réalité autochtone et je demeurai par la suite sensible aux revendications des Premières Nations.

J'ai lu toutes les œuvres de Simone de Beauvoir; j'étais alors guidée dans mes lectures par un professeur de philosophie, auteur d'une thèse sur l'existentialisme. *Le deuxième sexe* a été une révélation : j'ai alors pris conscience que l'exploitation de la femme avait des sources historiques et économiques. Mes premiers questionnements sur la condition des femmes datent de cette lecture. Simone de Beauvoir est longtemps restée ma référence. Elle m'a certainement incitée à me joindre au mouvement féministe dès ses premières manifestations, au début des années 1970.

Après avoir complété le baccalauréat ès arts, diplôme accordé à la fin des huit ans du cours classique, j'ai choisi comme on le sait d'étudier en Lettres à Laval. Je me proposais de lire tous les grands auteurs, sans restriction. Rien de moins! Je me réjouissais

d'être une des très nombreux jeunes qui entraient à l'université en septembre 1968. L'euphorie était belle et je ne voyais aucune restriction à mes projets d'études en littérature : je me laisserais porter par l'enthousiasme et rien ne réussirait à tiédir mes ambitions.

J'ai été plutôt surprise par le petit nombre de filles qui avaient pu profiter des nouvelles conditions d'admission en Lettres. Ce sont les aléas de la vie quotidienne qui m'ont fourni des explications. Issue d'un milieu modeste et seule responsable des coûts générés par une installation dans une ville nouvelle, j'ai vite compris combien les obligations financières d'une vie d'étudiante pouvaient être lourdes. J'avais cru me libérer des difficultés en décidant de m'installer loin de mon patelin. Moi qui rêvais d'étudier et de lire autant que je le voudrais, j'ai vite déchanté. J'ai dû faire des acrobaties financières pour me procurer toutes les œuvres imposées au programme d'études.

Je voulais être propriétaire des livres que je lisais parce que j'aimais souligner et inscrire des commentaires dans la marge. Je devais dénicher tous les titres aux meilleurs prix en ville. Je m'étais même rendue à une librairie où les livres, endommagés par la fumée et l'eau lors d'un incendie, avaient été mis en solde. J'en avais profité pour remplir ma bibliothèque personnelle, ma première bibliothèque. Mes étagères ne présentaient pas les tranches dorées de la Pléiade, mais j'étais fière de mes bouquins bosselés et tachés.

J'avais pris l'habitude de m'installer à la table d'un petit café de la vieille ville, près d'une fenêtre, et je me laissais transporter. Je me plaisais à être si proche des passants de la rue, sans les entendre. J'avais l'impression qu'ils m'accompagnaient dans

mes lectures. J'étais à la fois en pleine foule et isolée. Jamais les conversations des clients du café ne m'ont fait revenir des mondes imaginaires dans lesquels je disparaissais. Dans ce décor unique, j'ai fréquenté les grands auteurs français et québécois. J'aimais tout ce que je lisais. Quels beaux souvenirs que ces années d'études à la Licence ès lettres!

Il m'arrivait aussi de me rendre à la bibliothèque de l'Institut canadien dans la vieille ville : ce refuge, véritable oasis, est devenu mon lieu de prédilection pour faire des recherches et consulter les critiques. Je m'installais à une table immense et je la recouvrais de feuilles noircies de notes. Je sens les vieux livres, j'entends les craquements du plancher de bois, je revois les boiseries magnifiques qui ornaient les plafonds, je revois les « intellectuels » de tous les âges qui passaient de longues heures, immobiles, à lire. Je suis retournée il y a peu de temps dans cette bibliothèque : j'ai retrouvé les mêmes odeurs et la même fascination. J'y serais restée plusieurs heures pour renouer avec ce plaisir si grand de mes vingt ans. J'ai appris par le journal que ce lieu deviendra sous peu un lieu d'écriture : « En plein cœur du Vieux-Québec, [l']immeuble [de l'Institut] construit en 1848 abrite une nouvelle résidence d'écriture³ ». À l'étage de la bibliothèque, on aménagera en effet un logis pour accueillir des écrivains étrangers : les premiers invités viendront de Paris, de Namur et de Munich. Quelle belle nouvelle! Lire et écrire habiteront sous un même toit.

³ Isabelle Fortier, « Québec a maintenant sa résidence d'écriture », *Le Devoir*, 24 mars 2005, p. B 7.

Adulte, je n'ai pas délaissé la littérature. Malgré les nombreuses obligations du quotidien qui cherchent à me distraire de ma passion, je préserve ces moments uniques consacrés à la lecture. J'en suis même venue à penser que lire doit se confondre à la vie active. J'ai choisi un métier qui me permet de le faire : j'enseigne la littérature au Collège. Lire est donc essentiel dans mon emploi. J'ai stratégiquement réussi à mêler l'utile à l'agréable... Au plaisir de lire s'ajoute maintenant une dimension professionnelle. Je me préoccupe de la valeur pédagogique du texte : est-il digne d'être proposé aux élèves qui me sont confiés? Pourra-t-il contribuer au bonheur de partager ma passion de la littérature? Ma lecture est, pour cette raison, tout autre : elle s'enrichit du regard que je prête à autrui. Est-il possible de choisir pour d'autres qui n'ont ni mon âge ni mes goûts? Est-il possible de lire avec des yeux qui ne sont pas les miens?

Je conviendrai avec Jean Larose, professeur et essayiste, que l'enseignement doit tirer les jeunes de leur vécu et leur proposer les textes des grands maîtres⁴. Pourtant, il faut savoir viser juste : il ne faut pas non plus décourager à jamais ces nouveaux lecteurs qui, après une première expérience décevante, n'ouvriraient plus jamais un livre. L'exercice du choix des œuvres littéraires pour l'enseignement demande du doigté.

Au fil des ans, j'ai acquis la conviction qu'enseigner la littérature veut dire transmettre une passion, non pas seulement transmettre un savoir. Le texte doit susciter l'intérêt et donner le goût de lire. Le défi est grand. Le choix des œuvres littéraires à l'étude n'est donc jamais fortuit. J'ai développé une stratégie. Surprise du peu d'expérience en

⁴ Jean Larose, « La littérature à distance. Sur la "culture pédagogique" québécoise », *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, 1998, p. 27 à 48.

lecture que manifestent les jeunes que je rencontre au niveau collégial, j'ai choisi de m'intéresser à l'acte même de lire. Qui a lu à travers les âges? Quelle importance avait la lecture en d'autres époques, en d'autres mœurs? Quelles étaient les conditions de lecture ailleurs et autrefois? J'ai parcouru l'essai d'Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*⁵. Manguel présente la lecture et le lecteur autant par des images de grands penseurs, un livre à la main, que par des sculptures et des peintures représentant des lecteurs en position de lecture. Cet auteur fait découvrir les raisons qui ont fait aimer le livre, ne négligeant aucun aspect pour montrer combien le livre a été apprécié à travers les siècles. N'est-ce pas un moyen efficace pour perpétuer cet engouement? Les élèves s'intéressent à la place de la lecture à travers l'histoire des peuples. La perte de vitesse du livre dans leur siècle envahi par l'informatique les incite à se préoccuper de ce médium écrit.

Daniel Pennac, professeur dans un lycée, est devenu un complice par son propos plein d'humour sur la lecture. Il aborde, pour les transgresser, les tabous rattachés à la lecture dans *Comme un roman*. Dans cet essai sur la lecture, l'auteur affirme dès la première phrase : « Le verbe lire ne supporte pas l'impératif⁶ ». Moi, j'aurais plutôt affirmé que le verbe lire ne supporte pas l'interdit! Pennac entre dans « l'intimité » de l'acte de lire et se permet d'expliquer, sous la rubrique du « Qu'en lira-t-on », les dix « droits imprescriptibles du lecteur⁷ ». Leur énumération amuse les élèves : « le droit de ne pas lire; [...] de sauter des pages; [...] de ne pas finir un livre; [...] de relire; [...] de lire n'importe quoi; [...] au bovarysme (maladie textuellement transmissible); [...] de lire n'importe où;

⁵ Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, Arles, Actes Sud, 2000.

⁶ Daniel Pennac, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1995, p. 13.

⁷ *Ibid.*, p. 165 à 198.

[...] de grappiller; [...] de lire à haute voix; [...] de nous taire ». Ce « texte de loi » sur la lecture est introduit par cette phrase percutante présentée en exergue : « On est prié (je vous supplie) de ne pas utiliser ces pages comme instrument de torture pédagogique ». Coup de semonce pour une enseignante qui impose à ses élèves un programme obligatoire de lecture et des travaux de dissertation. La lecture ne devrait pas être imposée? C'est l'envers de la médaille! Pennac est un vrai provocateur de discussion. Qu'un professeur de lycée tienne de tels propos a surpris les élèves. Jamais, ils n'avaient pu exprimer avec autant de franchise leur perception de la lecture. Barrières et préjugés se sont dissipés et il est devenu beaucoup plus facile de proposer lectures et échanges.

J'ai voulu, par mon métier, rendre la lecture attirante. Je me propose toujours de rendre contagieuse ma fièvre de lectrice. Qui en serait atteint? Je ne le sais vraiment jamais. Je me rends compte que cette ambition de transmettre le goût de la lecture dépasse le sens restrictif de l'expression « enseigner la littérature ». Il ne s'agit pas uniquement d'instruire, d'apprendre à l'autre, de distribuer des connaissances. Il s'agit plutôt de partager et de communiquer une passion pour qu'elle devienne celle de l'autre, du moins pour que l'autre goûte au même plaisir. Il s'agit de multiplier les cas jusqu'à déclencher une épidémie.

J'exerce peut-être ce métier d'enseignante comme une « artisane ». Je trouve très juste cette affirmation de Fernand Dumont : « L'enseignement est l'un des rares métiers d'artisan qui survivent dans l'actuelle division du travail. Beaucoup plus modeste

que celui de l'artiste⁸ ». Dumont explique aussi que l'enseignement pourrait « contribue[r] au salut de la parole dans un monde où elle est menacée de tant de façons [...] »⁹. Si l'enseignement est un des derniers bastions de la parole, j'ajouterai volontiers que l'enseignement plus particulier de la littérature pourrait, à sa façon, sauver le livre de la disparition. N'est-ce pas une mission honorable?

Je ne suis jamais indifférente face à un élève qui me confie ses hésitations ou ses difficultés face à la lecture. Je fais enquête, je déterre les racines du malaise. Les aveux sont spontanés. Je rencontre rarement des jeunes qui ont été empêchés de lire par des contraintes financières. Si la plupart des jeunes admettent que les livres étaient habituellement accessibles à la maison ou à l'école, ils concèdent qu'ils lisent peu, trop occupés à d'autres activités. Le temps est le principal accusé.

Je suggère une autre stratégie pour inciter à la lecture. Je choisis de faire lire quelques œuvres qui mettent en scène la lecture elle-même. André Gide, à mes yeux, a démystifié l'écriture par *Les Faux-monnayeurs*. J'ai lu ce roman alors que j'étais collégienne et j'avais apprécié la métaphore de la fausse monnaie qui assure le commerce entre l'écrivain et le lecteur. Ce premier « roman d'un roman¹⁰ » m'avait informée de façon efficace sur le phénomène de l'écriture et, depuis, je lui ai accordé une attention particulière. Si une œuvre mettant en scène l'écriture invite à écrire, une œuvre sur la lecture ne risquerait-elle pas de faire lire? Je propose donc la lecture du roman

⁸ Fernand Dumont, *Récit d'une émigration*, dans Jean-François Chassay (dir.), *Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, p.124.

⁹ *Ibid.*, p. 125.

¹⁰ André Lagarde et Laurent Michard, *XXe siècle*, Paris, Bordas, 1965, p. 285.

autobiographique de Michel Tremblay, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, où les livres qu'il a lus servent de points de repères pour raconter les événements de son enfance. Léger et drôle, ce texte pique la curiosité des élèves et ils le lisent avec empressement. Certains m'ont même avoué qu'ils avaient lu *Vol de nuit* de Saint-Exupéry parce que l'auteur Tremblay en parle¹¹. Plusieurs manifestent un nouvel intérêt pour le théâtre grâce à la découverte, par le futur dramaturge, de la tragédie grecque et de ses chœurs dans les textes d'Eschyle¹².

D'autres élèves préfèrent voyager et traverser l'Amérique en compagnie du personnage Jack Waterman dans le roman *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin. Écriture et lecture y sont des thèmes majeurs. En effet, le personnage principal y est écrivain¹³ et l'aventure racontée deviendra le sujet d'un roman¹⁴. Il est aussi un lecteur : « Il avait ses auteurs favoris, [...] : Hemingway, Réjean Ducharme, Gabrielle Roy, Salinger, Boris Vian, Brautigan et quelques autres¹⁵ ». Faire lire des œuvres sur la lecture peut être une méthode pédagogique efficace pour amener les élèves à lire. Il en existe d'autres, mais celle-ci a des effets immédiats.

Trêve de stratégie! Une fois les élèves absorbés dans une lecture, une nouvelle mission s'impose : leur faire goûter le plaisir de parcourir un texte. Je propose, en classe, d'analyser le mot à mot dans le but de faire apprécier l'écriture, ou le style, de l'auteur. Ces exercices qui permettent de décortiquer le texte dans ses moindres détails

¹¹ Michel Tremblay, *op. cit.*, p. 207 à 214.

¹² *Ibid.*, p. 176.

¹³ Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, p. 41 à 51.

¹⁴ *Ibid.*, p. 289.

¹⁵ *Ibid.*, p. 42.

exigent une grande concentration de la part des élèves : leur participation est alors leur plus belle réponse. Nous traitons alors de tout : la structure, le contenu, les figures de style, le vocabulaire, le temps des verbes, la personne grammaticale, le point de vue narratif, le rythme, les règles de versification, et tout autre aspect pertinent. Les élèves admettent que leur attention au texte même est quintuplée quand ils s'adonnent ensuite à une lecture individuelle. Ils avouent que leur façon de lire change : ils sont plus observateurs et apprécient mieux. N'est-ce pas satisfaisant que des élèves se réconcilient ainsi avec la littérature?

La nouvelle génération, heureusement, n'a pas eu le même rapport problématique et tourmenté que moi face à la lecture et à la vie intellectuelle. Si je convaincs les jeunes de lire pour le plaisir, je leur porte aussi le message que lire, c'est une véritable libération, c'est la possibilité de s'élever au-dessus de sa condition. Lire, c'est la liberté.

Épilogue

Je ne pourrais clore ce recueil sans mettre en scène deux femmes qui m'ont beaucoup appris. Elle m'habitent et m'inspirent plus que ne le feraient des idées. Ce sont deux êtres humains remarquables qui incarnent des forces et des valeurs auxquelles je crois. Je me réjouis de pouvoir évoquer, par l'écrit, la figure de ces deux personnages. Aucun socle ne supportera leur statue, aucun livre d'histoire n'évoquera leur passage sur terre. Leur humilité et leur effacement les gardent dans le secret. L'existence de tant de petites gens restera ainsi dans l'oubli et, pourtant, leur façon d'être a bien souvent changé le cours des événements. Il faut les avoir côtoyés pour mesurer leur grandeur.

J'analyserai peu l'apport des deux femmes dont je veux préserver le souvenir. Je les ressusciterai plutôt en pleine action. Madame Lévesque animera le premier tableau : je l'ai rencontrée en plein cœur d'un quartier exproprié du centre-ville de Hull au moment même où l'on a voulu démolir sa maison. Les plus grands penseurs de la Révolution rougiront devant sa résistance et sa fougue. Au deuxième tableau, Raymonde, ainsi se prénomme « la femme de l'île », entrera en scène pour témoigner de sa douce ténacité. Cette personne a été ma plus grande complice pendant plus d'une décennie : je lui rends un hommage qu'elle aurait refusé de son vivant.

Madame Lévesque

Madame Lévesque réapparaît devant sa petite maison bien humble à l'architecture typique du quartier : pignon pointu sur une façade haute et étroite. Cette belle chaumière, perchée sur une petite colline, surplombe, seule, des champs où percent çà et là quelques pierres ou pièces de bois, vestiges de murs démolis la veille. Tout paraît si calme dans ce paysage de désolation. Pourtant...

« Non! Vous ne démolirez pas ma maison! » Je sursautai en entendant ce cri. Je venais tout juste d'atteindre le bout de ma rue : je me rendais, comme à tous les matins, depuis un mois, rendre visite à Madame Lévesque. J'agissais au nom du Comité de défense des expropriés. Madame Lévesque m'avait bien avertie, la veille, qu'elle refuserait de céder devant le pic du démolisseur : elle comptait sur mon appui. Je compris que le moment de la vraie résistance était arrivé.

Du haut des trois marches de son perron, Madame Lévesque, tablier fleuri à la taille, invectivait et vociférait devant un immense tracteur à chenilles. L'opérateur demeurait invisible. Je me suis dit que, si quelqu'un était assis au volant, il devait être très embêté. Le *bulldozer* n'osait réagir : de son côté, rien ne bougeait, rien n'avancait. Le dernier bâtiment à démolir était trop bien protégé par son occupante. La silhouette du mastodonte se découpait sur l'horizon : un véritable monstre, bouche bée, interrompu dans ses manœuvres, le pic accroché dans le vide. Les seuls mouvements étaient dessinés par Madame Lévesque. Sa position était devenue plus que dangereuse. Elle se tenait à quelques pas de son assaillant, bien décidée à lui faire baisser les bras.

Elle m'aperçut : « Il est là depuis le lever du jour, me lança-t-elle. Il ne me fera pas sortir d'ici! Jamais, tu m'entends, jamais, je ne quitterai ma maison! » J'atteignis les lieux du drame en quelques secondes. J'étais décidée à appuyer cette femme : je la trouvais tellement audacieuse. Mais que faire? J'étais prise au dépourvu. Qui aurait été préparé à intervenir dans un pareil duel?

L'heure fatale était donc arrivée. La dernière maison de la rue allait disparaître : les autorités avaient choisi ce jour-là. C'était ne pas connaître Madame Lévesque! Les maisons des alentours avaient toutes disparu, une à une, à un rythme effréné, dans la semaine précédente. La dernière combattante se terrait dans le dernier retranchement. Elle n'avait aucune intention de baisser pavillon. Rien, absolument rien, ne pourrait la convaincre de partir. Elle répétait à tue-tête que personne ne toucherait à sa maison.

Je réussis à contourner le monstre, intimidée. Le conducteur, que je pus enfin apercevoir, n'osait bouger : se sentait-il mal protégé dans sa cabine vitrée? La fougue de son ennemie le figeait : il était blanc comme un drap dans son uniforme gris pâle. S'était-il momifié?

Madame Lévesque, à bout de souffle, m'expliqua que son mari avait été transporté à l'hôpital, en ambulance, la nuit précédente : il avait été terrassé par une crise cardiaque. Elle fondit en larmes et me pressa de passer à l'intérieur, laissant l'attaquant interdit devant ce silence subit.

Son bref discours m'apprit qu'elle refusait de perdre sa maison et son mari le même jour. Elle avait décidé de tenir bon : aucune considération ne la ferait changer d'avis. De toute façon, me déclara-t-elle, elle en avait fait la promesse à son

mari. Abandonner la lutte, sans avoir obtenu ce qu'elle exigeait, sonnerait le glas de celui qui avait passé sa vie dans cette maison. Elle résisterait jusqu'au bout, le démolisseur n'avait qu'à rebrousser chemin. Sa reddition n'aurait lieu qu'en échange d'un logement équivalent : aussi spacieux, sans coût supplémentaire et situé dans les environs. Elle attendrait que le gouvernement la relogé dans des conditions similaires à celles qui avaient été les siennes depuis plus de trente ans. Ses enfants n'avaient pas à subir les conséquences néfastes de l'incurie gouvernementale.

J'étais bien embêtée. Personne ne viendrait sur place négocier une entente. Je lui demandai si elle avait parlé aux responsables. Elle se contenta de me montrer une liasse de documents qui étaient tous aussi éloquents les uns que les autres : ils répétaient l'ordre d'évacuer les lieux. Aucune offre de dédommagement n'avait été faite pour satisfaire la contestataire.

Cette brève explication n'avait eu pour effet que d'augmenter la colère de Madame Lévesque. Elle se précipita à l'extérieur et se remit à protester : « Non! Vous ne démolirez pas! Je n'ai rien obtenu! Vous n'avez pas le droit de me mettre dehors! Je veux être relogée correctement! Ne démolissez pas! Ne me jetez pas à la rue avec ma famille! Ne touchez pas à ma maison! » Et le monstre n'a pas démoli, ce matin-là. Désespéré, incapable de détruire un refuge aussi précieux, l'ouvrier a finalement abandonné sa machine : il n'a pas respecté les ordres.

De nombreux matins aussi orageux que celui-là se sont succédé. L'attitude intransigeante et vindicative de Madame Lévesque a été plus efficace que toutes les discussions qui auraient mené à établir un plan d'action susceptible de briser

le mouvement d'expropriation. Ce « non » sans concession a été la manifestation la plus vive et la plus vraie contre l'injustice.

Madame Lévesque a résisté ainsi pendant plusieurs semaines. Le monstre jaune n'a pas quitté son poste : il est resté immobile face à sa proie, petite maison blanche, bien installée au milieu d'une pelouse verte entourée d'impatientes rouges bien soignées. Le geste interrompu en plein élan était celui d'un guerrier prêt à attaquer, subitement transformé en statue. Le pic était resté suspendu juste au-dessus de la porte d'entrée. Les Lévesque le bravaient comme si la menace n'avait pas été réelle.

Finalement, on a sorti Madame Lévesque de force. On l'a relogée, avec ses enfants, dans une très petite maison jumelée, au milieu d'un ghetto d'habitations à loyer modique, loin de son quartier, de l'autre côté des autoroutes, bien à l'écart.

La porte de son nouveau gîte donne directement sur un grand champ, un cimetière.

La femme de l'île

Cette femme m'a parlé secrètement, je l'entends encore. Elle m'a laissé, au creux de l'oreille, le son d'une voix qui m'émeut profondément. Elle avait tant à me dire. Pourtant, elle n'a jamais échafaudé de grandes théories, elle n'a jamais construit de grandes argumentations. Elle s'est racontée sans prétention avec une éloquence sans pareille. Elle n'avait que la parole pour survivre à cette vie qui l'a tant déçue.

Raymonde est son prénom. Elle est originaire de Port-Menier, village de l'Île d'Anticosti, dans le Golfe Saint-Laurent. Cette île légendaire avait été habitée par des pêcheurs avant que le riche chocolatier belge, Menier, ne l'achète pour y pratiquer la chasse et la pêche¹. Il y a construit un château et s'est fait seigneur pour mieux soumettre les insulaires. Raymonde a bien connu le seigneur et le château. Elle me parlait surtout du château, ce bâtiment fastueux qui hébergeait le chocolatier et sa famille dans un décor très chic et extravagant. Raymonde ne se lassait pas de me le décrire et d'évoquer l'incendie qui avait été allumé pour le détruire alors qu'il avait été laissé à l'abandon.

Raymonde a vécu cinquante ans dans l'île, plus de la moitié de sa vie. Un jour, elle a dû partir. Elle ne faisait pas partie des déportés qui avaient dû quitter l'île en raison de sa nouvelle vocation touristique. Elle affirmait plutôt que c'est la misère qui l'avait obligée à partir.

Fuir son île n'est pas une mince affaire quand on y a passé tant d'années; mais Raymonde l'avait-elle vraiment quittée? J'ai toujours cru que, d'une certaine

¹ Jean-Claude Labrecque, *L'Île Anticosti, au temps de Menier*, Office National du Film, 1999, 50 min.

manière, elle n'en était jamais partie. Son esprit est encore là-bas. Je le crois sincèrement à cause du plaisir qu'elle éprouvait à raconter ses aventures d'insulaire. Je dois admettre qu'elle était une très bonne conteuse.

Elle a rempli plusieurs soirées de mes années 1970 : ses histoires me fascinaient. Je m'installais au bout de sa table de cuisine pendant que mes jeunes enfants jouaient et exploraient le petit logis encombré de meubles trop gros qui avaient appartenu à une autre époque, à d'autres lieux. Moi, je restais près de Raymonde, littéralement suspendue à ses lèvres. Ce souvenir me révèle que cette femme a été, pour moi, un livre ouvert sur la vie.

Le récit de ses accouchements me revient d'abord à l'esprit. Huit enfants. Elle en avait des choses à dire sur les naissances! Elle n'avait jamais accouché dans son île. Moi, qui avais toujours vécu à la ville, je ne pouvais la croire. Qui n'a pas toujours espéré vivre ces beaux moments près des siens? Deux ou trois mois avant la date prévue, Raymonde devait quitter son île, par avion, seule. Ses enfants étaient confiés à des voisines. Elle devait attendre la délivrance sur la « grande terre² », loin au nord, en pension chez des gens qu'elle ne connaissait pas. Il n'avait jamais été possible, pour elle comme pour toutes les mères d'Anticosti, de célébrer l'arrivée d'un nouveau-né dans l'île. Il fallait se rendre à Sept-Îles. À Anticosti, il n'y avait aucun médecin, aucun service hospitalier, aucune sage-femme. Huit enfants : elle est donc partie huit fois. Huit drames, précisa-t-elle. Son mari, arpenteur, passait la plus grande partie de son temps au Labrador, très loin : il était donc très rarement à la maison et jamais mis au courant des déplacements de la future mère.

² Les insulaires d'Anticosti et des Îles-de-la-Madeleine désignent ainsi la côte et la terre ferme.

Je savais bien que des femmes avaient dû s'exiler pour accoucher. J'avais lu l'histoire de Luzina, racontée par Gabrielle Roy dans *La petite poule d'eau*³ ; la situation de cette mère de famille, perdue dans une contrée lointaine du Manitoba, ne m'avait pas paru aussi terrible que celle de Raymonde. Une fois par année, Luzina annonçait à ses enfants : « Mon congé approche⁴. » Elle en était venue à considérer son voyage annuel comme des vacances! Elle en revenait toujours avec un cadeau, un poupon tout emmaillotté, pour les marmots qu'elle avait laissés aux bons soins de son mari. De sa petite île, au fond du Manitoba, Luzina ne partait pas en avion comme le faisait Raymonde. Luzina traversait la rivière en canot pour rejoindre le postier qui, dans sa vieille automobile, la conduisait au train qui l'amenait au village francophone le plus près, Sainte-Rose-du-Lac.

Les voyages de Luzina n'étaient pas des plus confortables, mais ils ne semblaient pas si terribles. L'isolement de la future mère était même une source de plaisir. Ne s'agissait-il pas de vacances? Les séparations vécues par Raymonde, au contraire, n'avaient rien d'une partie de plaisir : comment prétendre qu'une grossesse et un accouchement soient une source de bonheur quand il faut quitter sa famille pendant si longtemps? Raymonde n'aurait jamais osé se réjouir de ses absences quasi annuelles. Bien au contraire! Je prêtais plus de crédibilité à la réalité de Raymonde qu'aux voyages de Luzina embellis par la plume de Gabrielle Roy. Les récits des accouchements de la vraie Raymonde me déchiraient l'âme.

En d'autres occasions, Raymonde choisissait de dénoncer, à mots couverts, les méfaits terribles de l'alcoolisme. Elle était très renseignée sur le sujet. Elle

³ Gabrielle Roy, *La petite poule d'eau*, Montréal, Beauchemin, 1960, p. 9 à 39.

⁴ *Ibid.*, p. 15.

ne m'a jamais confié ouvertement que son mari buvait. Elle souffrait en silence de ce « fléau » – c'est le terme qu'elle utilisait. Les retours des missions d'arpentage au Labrador étaient toujours bien arrosés. Si la vie était plus facile sans mari, les revenus étaient de plus en plus maigres et la misère s'était installée à demeure dans la grande maison de l'île.

Raymonde précisait toujours qu'il avait fallu se résigner à partir. L'inquiétude avait été grande. Où donc aller? À Hull, dans l'ouest, loin de la mer, loin de son île d'attache, dans une région étrangère, sans connaissances, sans parenté, mais où il y avait un emploi pour le mari. La misère ne s'est pas dissipée pour autant : elle a même augmenté.

La vie en terre si lointaine, pour cette femme habituée au grand air salin, a été remplie de tristesse. Raymonde en parlait avec des sanglots dans la voix. Il ne lui restait que la parole pour survivre au souvenir de ces années. Elle était arrivée dans la nouvelle ville avec mari, enfants, armes et bagages. La famille de dix personnes avait dû emménager dans un logis trop étroit, situé près de la rivière des Outaouais, à l'étage d'une maison de brique rouge. Elle n'avait jamais rien vu de pareil à Anticosti. Pour Raymonde, rien ne pouvait remplacer la mer ; cependant, la rivière coulait près de chez elle. Son quartier portait même le nom d'une île, l'Île-de-Hull : il était entouré de la rivière et d'un ruisseau, le ruisseau de la Brasserie. Un certain bonheur flottait dans l'air.

Les enfants, l'école, la besogne quotidienne, le mari presque toujours au travail, Raymonde m'a parlé de cette époque avec une petite étincelle dans les yeux. Cette femme avait presque appris à se passer de son île, sans jamais cesser d'en parler,

sans jamais cesser de la chanter à toutes les occasions. Combien de fois l'ai-je entendue fredonner cet air évocateur :

Partons la mer est belle
Embarquons-nous pêcheurs
Guidons notre nacelle
Ramons avec ardeur
Aux mâts hissons les voiles
Le ciel est pur et beau
Je vois briller l'étoile
Qui guide les matelots.

Mais une autre mauvaise surprise attendait Raymonde. Vers 1968, l'idéologie du béton et du gigantisme architectural prédominait au Canada. Le gouvernement fédéral décida de démolir le quartier où vivait mon amie de l'île. L'expropriation fut annoncée. Il fallut quitter le bord de la rivière. Un autre déménagement !

Le gouvernement avait choisi de construire des édifices à bureaux, en béton gris, pour remplacer les petites maisons pauvres qui, selon certains hauts placés, défaisaient le paysage de la capitale, juste en face du Parlement. Plusieurs y ont plutôt vu un prétexte pour consolider la présence fédérale du côté québécois : personne n'admettait que des bâtisses grises enjolivent la rive outaouaise. Et toutes ces maisons où habitaient de nombreuses familles ? Elles ont toutes disparu.

Raymonde a dû quitter sa rue, sa belle rue du bord de l'eau. Elle n'était pas tendre dans ses propos quand elle décrivait le nouveau logis, encore plus petit, au troisième étage, au bas d'une côte, dans un trou, disait-elle, près d'une voie passante et si bruyante. Et Raymonde avouait, la gorge serrée, qu'elle avait connu l'enfer... Les vents de son île avaient été remplacés par les sifflements du trafic.

Raymonde racontait toujours. Elle évoquait cette époque où ses enfants avaient commencé à quitter la maison, l'un après l'autre. Sa fille, la plus vieille, avait

suivi un cours d'infirmière et était installée à la campagne, à cinquante kilomètres de la ville. C'est le bout du monde quand on n'a pas d'automobile! La deuxième – c'était ainsi que Raymonde l'identifiait – n'aimait pas l'école : elle était partie cultiver le lin dans le Bas-du-Fleuve. La troisième avait fait une fugue : Raymonde apprendra, des mois plus tard, qu'elle avait décidé de s'installer dans l'Ouest canadien. Les fils, les plus vieux, s'étaient trouvé des emplois et vivaient avec elle, à la maison. Le plus jeune, encore à l'école, avait beaucoup de difficultés dans ses études et causait beaucoup de soucis à sa mère. Le mari ne quittait plus la maison : il avait perdu son emploi. Il buvait de plus en plus. Raymonde restait plutôt silencieuse sur ce sujet. Elle savait que je devinais ce qui se passait, mais elle évitait d'alourdir l'atmosphère de nos belles rencontres.

Consciente de ses talents de conteuse, Raymonde choisit un jour d'élargir son auditoire. Je ne serais dorénavant plus seule à l'écouter et j'en étais fort aise. Elle s'était liée d'amitié avec quelques voisines qui étaient aussi mes amies puisque nous habitions toutes le même quartier. Elle s'était aussi fait des alliées dans le cadre d'un groupe d'entraide composé d'un grand nombre de femmes. Raymonde eut l'occasion d'y prendre la parole plus souvent qu'à son tour. Même si je connaissais déjà toutes ses histoires, j'appréciais ces moments où elle racontait sa vie à toutes celles qui voulaient l'entendre.

Elle restait pourtant discrète sur ses difficultés matrimoniales : son mari, inconnu de toutes les autres femmes, n'a jamais fait l'objet d'un quelconque commentaire. Raymonde ne disait rien de son alcoolisme, qui noircissait de plus en plus leur existence déjà pénible. Une pauvreté extrême s'installait lentement chez elle. Il lui

fallut recourir à l'assistance sociale. Elle joindra peu après sa parole à celle des plus démunis qui se regrouperont en association pour défendre leurs droits.

J'ai continué à fréquenter Raymonde, du moins tout le temps où elle a résidé dans ce quartier de l'Île. Dans sa maison, elle s'était entourée d'un décor qui en disait long sur sa mélancolie. Il n'y manquait que la brise d'Anticosti... Tout visait à conserver l'atmosphère de son île : filets de pêche, cages à homards, bateaux miniatures, photographies des maisons de son village et du célèbre château. J'ai encore en mémoire le tapis tissé reproduisant une scène du quai de Port-Menier, ou cette tapisserie accrochée au mur, sur laquelle des chevreuils, si nombreux à l'île, occupaient le centre d'une scène de chasse.

Anticosti était recréée, mais le cœur n'y était plus. Pour s'évader vraiment, pour égayer ses soirées, Raymonde reprenait ses activités du temps de Port-Menier : la broderie, le tricot, le crochet, le petit-point, les couvre-pieds piqués, le macramé. L'artisane avait toujours des travaux en chantier et elle en était très fière. Elle avait trouvé le moyen de retourner le plus souvent possible dans son île par la pensée, par ses contes toujours aussi merveilleux, et par ses ouvrages de tisserande. Elle me confiait qu'elle ne survivrait pas à son ennui si elle ne l'emplissait pas de ses images et de ses gestes d'Anticosti.

Raymonde, grande conteuse, était aussi une grande militante. Elle aimait faire étalage de sa vie d'activiste. Elle racontait dans les moindres détails les événements auxquels elle avait participé. Elle avait bloqué, avec les gens de son voisinage, une rue pour dénoncer la démolition de tout un pâté de maisons. Elle avait manifesté devant le Conseil de ville. Elle n'avait pas eu à résister pour sauver son

propre logis, comme Madame Lévesque, mais elle avait aidé des concitoyens à retarder la sale besogne des démolisseurs. Elle avait fait du porte-à-porte pour informer la population de ses droits : elle avait adoré ce travail où elle avait pu discuter politique et inciter les gens à se défendre. Elle était intervenue avec brio, à certaines assemblées, lors de débats menant à des votes sur les actions à mener : bonne oratrice, elle avait su convaincre. J'ai toujours été impressionnée par la justesse des propos de cette femme, par sa verve, par sa ferveur, par sa ténacité. Elle ne se laissait pas intimider, elle ne se taisait pas. L'adversité ne l'a jamais fait reculer.

Avec le temps, Raymonde est pourtant devenue plutôt morose. Un soir, lors d'une réunion, elle annonça que son mari était malade et qu'elle s'absenterait. Raymonde qui parle de son mari! Elle a disparu pour quelques semaines. Un mot dans la poste m'a annoncé le décès de ce dernier.

Finalement, Raymonde s'est tue, totalement. Elle est allée vivre dans un tout petit appartement d'une coopérative d'habitation du quartier. Elle s'est rapprochée de la partie ouest de l'Île-de-Hull, là où coule le ruisseau de la Brasserie. La nostalgie de son Anticosti y était encore plus vive. Cette fois, lorsqu'elle s'installait à sa fenêtre – elle n'avait même pas de balcon – pour y respirer l'air du dehors, seul un petit ruisseau l'accompagnait dans ses songes. La rivière de ses premiers jours dans cette île avait disparu. La mélodie de sa mer était si lointaine : elle ne parvenait même plus à l'imaginer.

Je l'ai revue quelques fois à des fêtes de quartier. Elle était toujours la même personne, mais elle était sans paroles. Je la reconnaissais si bien cette Raymonde que j'avais connue si pleine d'énergie. Elle avait atteint l'âge de quatre-vingts ans. Elle

était encore vêtue à la bohémienne, avec ses grands foulards aux couleurs chaudes et vives, avec ses longues boucles d'oreille, de grands anneaux d'argent. Ses cheveux étaient très longs et blancs : elle les retenait, tressés serrés, sur sa nuque. Son sourire s'était assombri. Elle ne m'invitait plus. Elle aurait voulu, mais elle n'osait pas. Son logis était si petit, trop petit, me disait-elle.

Les dernières fois où je l'ai croisée, elle était ailleurs. Je ne réussissais pas à la rejoindre dans son monde. Je me suis alors promis de lui redonner la parole par un texte. J'écrirais l'histoire de « la femme de l'île ». Malheureusement, elle a préféré ne pas me rencontrer. Je ne pouvais comprendre. Elle m'a finalement confié qu'elle était malade, très malade. Sa voix trahissait sa fatigue et sa souffrance.

Je n'entendis plus parler d'elle. De fil en aiguille, j'ai laissé tomber. J'ai appris son décès, un matin, en lisant le journal.

Raymonde n'est plus. Raymonde ne parlera plus. Raymonde ne racontera plus. Je ne pourrai lui laisser prendre la parole par l'écriture. Elle ne pourra me permettre de raconter son Anticosti. Elle est morte dans son petit deux-pièces en plein cœur d'une île, au bord d'un petit ruisseau. Elle a choisi de quitter sa vie, sur une autre île, si loin de sa mer.

Elle aura parlé de son Anticosti sans jamais la revoir. Elle aura parlé de ses vents sans les réentendre. Elle aura parlé de l'air salin de sa mer sans le sentir une dernière fois sur ses joues.

Il n'y a plus de Raymonde et il n'y en aura plus jamais. Comment faire en sorte que Raymonde me reparle de son île? Sur son Anticosti, j'irai un jour. J'y sentirai sa présence. Je l'écouterai me raconter, en secret, ses plus belles années.

Partie II

Réflexion sur la pratique de l'essai

Introduction

L'essai offre des possibilités de liberté vertigineuse. Ce genre littéraire est, pour cette raison, difficile à cerner. Nous sommes encore loin d'une « essayistique » qui, à la manière d'une poétique, élaborerait une théorie définitive. Les penseurs de l'essai ont plutôt tendance à déduire de la pratique de cette écriture des caractéristiques implicites, mais, encore là, ils ne s'entendent guère entre eux – heureusement, serait-on tenté de dire! – et proposent souvent des définitions contradictoires (ou même opposées) de ce genre littéraire. Le débat autour de l'essai est ouvert et il l'est depuis les origines de ce genre.

Michel de Montaigne, on le sait, a été le premier à utiliser le vocable « essai » dans le titre d'un ouvrage en 1580: il lui conférait alors une acception littéraire et créait, par le fait même, un genre à part entière. Montaigne, lui-même « matière de [son] livre¹ », avait indiqué qu'il « faisait une mise en registre d'événements divers et mouvants et de pensées indécises² ». Il avait aussi précisé qu'il présentait les « essais [de son] jugement³ ». D'où lui vient le choix de cette appellation? Il aurait été influencé, semble-t-il, par la présence du mot dans les lettres patentes de l'Académie française de musique et de poésie de 1570 où était déclaré le devoir de « mettre en lumière l'usage des Essays heureusement réussis⁴ ». L'emploi de ce mot est justifié d'une autre manière par La Croix du Maine qui, en 1584, avait donné son « avis » :

¹ Michel de Montaigne, *Essais (Extraits)*, Paris, Hachette, 1994, « Au lecteur », p. 13.

² *Ibid.*, « III, 2, Du repentir », p. 121.

³ *Ibid.*, « II, 17, De la présomption », p. 51.

⁴ Bruno Roger-Vasselín, « Bilan », Michel de Montaigne, *Essais (Extraits)*, p. 69.

En premier lieu ce titre ou inscription est fort modeste, car si on veut prendre ce mot d'*Essais* pour *coup d'Essai*, ou *apprentissage*, cela est fort humble et rabaissé, et ne ressent rien de superbe ou arrogant; et si on le prend pour *essais* ou *expériences*, c'est-à-dire *discours pour se façonner sur autrui*, il sera encore bien pris en cette façon [...].⁵

Ce dernier commentaire est particulièrement éclairant sur la portée que doivent avoir les *Essais* : ils sont d'abord *apprentissage* et *expériences*. La difficulté que les critiques éprouvent à définir le genre a des raisons profondes. Ce détour au XVI^e siècle s'impose avant « toute tentative de théorisation de la forme de l'essai⁶ », affirmait Jean Marcel en 1986; force est d'admettre qu'il n'existe pas de véritable tradition théorique pour les essayistes.

Il se dégage malgré tout, chez les penseurs de l'essai, un certain nombre de constantes, un « plus petit dénominateur commun » dont le caractère, à certaines conditions, peut s'avérer opératoire pour le praticien du genre. Dans son important ouvrage intitulé *L'écriture de l'essai*, Robert Vigneault, par exemple, s'appuie d'abord et avant tout sur la pratique, comme son titre en témoigne d'ailleurs fort éloquemment. Il présente l'essai comme le « discours argumenté d'un SUJET énonciateur qui interroge et s'approprie le vécu par et dans le langage⁷. » Jean Marcel, pour sa part, dans *Pensées, passions et proses*, écrit que

l'essai est la forme caractérisée de l'introduction dans le discours littéraire du JE comme *générateur* d'une réflexion de type *lyrique* sur un *corpus* culturel agissant comme *médiateur* entre les tensions fragmentées de l'individualité dans sa relation à elle-même et au monde.⁸

⁵ La Croix du Maine, cité par Bruno Roger-Vasselín, « Bilan », Michel de Montaigne, *Essais (Extraits)*, p. 69. C'est l'éditeur qui souligne.

⁶ Jean Marcel, « Prolégomènes à une théorie de l'essai », *Pensées, passions et proses*, Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 316.

⁷ Robert Vigneault, *L'écriture de l'essai*, Montréal, l'Hexagone, 1994, p. 21. C'est l'auteur qui souligne et qui a recours aux majuscules. Dorénavant, les renvois à ce titre seront indiqués, dans le texte, par le sigle RV suivi du numéro de la page.

⁸ Jean Marcel, « Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Pensées, passions et proses*, Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 330-331. C'est l'auteur qui souligne et qui a recours aux majuscules.

Par ailleurs, le critique André Belleau retient surtout de l'essai son aspect fictif; il le conçoit comme un « essaim d'idées-mots⁹ » qui met en scène des idées et des événements, véritables « personnages¹⁰ », qui « hantent¹¹ » le créateur.

Discours, forme, essaim d'idées-mots : ces trois éléments serviront de guides pour mener une réflexion sur la pratique de l'essai et mettre en lumière les notions qui ont présidé à la rédaction de mon recueil d'essais, *Le fil de soi*. Dans une première partie, je discuterai de la suggestion selon laquelle l'essayiste se laisse hanter par des idées (selon la formule d'André Belleau). Ensuite, je verrai comment la plupart des critiques s'accordent pour dire que l'essai doit être conçu à partir de l'expérience de vie de l'auteur. Enfin, j'aborderai l'essai comme une écriture qui permet au « je » d'entendre sa propre voix. À chaque fois, j'exposerai brièvement ma compréhension de ces éléments à partir de ma pratique de l'essai dans *Le fil de soi*.

⁹ André Belleau, « Petite essayistique », *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, p. 88.

¹⁰ *Ibid.*, p. 86.

¹¹ *Ibid.*, p. 87.

Chapitre I

Se laisser hanter par des idées

« Mes idées ont des visages [...] »

Pierre Vadeboncoeur, *L'autorité du peuple*

« Je ne peins pas l'être, je peins le passage [...] »

Montaigne, *Essais*, « II, 12, Du repentir »

L'essayiste se laisse hanter par des idées pour les mettre en scène et les suivre dans leur cheminement. Cette présence d'idées qui agissent au même titre que des personnages permet de dire que l'essai est une « fiction idéale », selon l'expression d'André Belleau. Ces idées entraînent l'essayiste dans le mouvement d'un parcours.

Les idées de l'essayiste appartiennent à la fiction; elles sont de l'ordre de l'imaginaire. Cette affirmation peut paraître paradoxale : idées et imaginaire ne sont habituellement pas associés. Cette apparente contradiction se résout si on admet que les idées de l'essayiste agissent comme des fantasmes. Ils incitent à écrire à travers leur emprise qui ressemble à l'ensorcellement. C'est André Belleau qui, dans une « petite essayistique », propose avec justesse cette métaphore des fantasmes, qu'il file en leur prêtant les effets d'« idées érotisées¹² » qui provoquent des « désirs du clair¹³ ». Les idées-fantasmes « suscit[ent] le goût d'écrire [...] et [font] en sorte que le vouloir-écrire [...] devient plus fort que le non-écrire¹⁴ ». Elles agissent comme de véritables

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p. 89.

¹⁴ *Ibid.*, p. 86-87.

obsessions. Un fantasme convient particulièrement à l'inspiration qui mène à l'écriture de l'essai puisque « [c]e qui est de l'ordre du fantasme est *ancré* dans les réalités les plus matérielles et les plus *profondes* de nos vies¹⁵. » La fiction de l'essai se construit donc à partir d'idées qui surgissent de l'intériorité la plus secrète.

Comme des fantasmes, ces idées hantent l'imagination. Elles peuvent s'étirer longuement et éviter d'avoir des contours précis, comme des fantômes. Elles peuvent surgir sous une apparence nette, à la manière de personnages bien identifiés et bien vivants. Elles peuvent aussi suggérer le décor de scènes où se déroulent des événements très précis. Pour André Belleau, les idées fantasmes, vues comme des obsessions, sont des « déclencheurs et des moteurs de l'écriture¹⁶ ». L'essayiste transforme « les événements culturels [...] [et] [...] les idées émergeant dans le champ de la culture¹⁷ » en personnages qui interagissent jusqu'à créer une intrigue : « Il se produit une réelle dramatisation du monde culturel¹⁸ ». Les idées fantasmes et les idées personnages, notions mises de l'avant par André Belleau, provoquent le goût irrésistible d'écrire. Belleau les a reconnues chez Pierre Vadeboncoeur, dans *Un génocide en douce*, parlant alors, à son propos, d'une « fictionnalisation » : il se produit en effet chez Vadeboncoeur une véritable mise en scène où « les idées, les objets intellectuels, comme des sortes d'actants, s'affrontent en des combats dont les épisodes constituent une curieuse (et abstraite) trame idéologique¹⁹ ». L'essayiste lui-même semble d'ailleurs approuver cette lecture de son œuvre : « Mes idées ont des visages [...], écrit-il. [...] Je

¹⁵ *Ibid.*, p. 89. C'est moi qui souligne.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 86.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ André Belleau, « Approches et situation de l'essai québécois », *Voix et images*, vol. 5, no 3, Printemps 1980, p. 539.

crois bien que mes idées sont au fond des expressions d'attitudes²⁰. » Belleau, qui reconnaît cette trame où les idées s'affrontent, évoque avec force la narrativité de l'essai. Il oblige à s'arrêter à ce premier aspect, fondamental, qui confirme que l'essai appartient à la fiction et qu'il est, par conséquent, un art.

Jean Marcel, pour sa part, utilise d'autres éléments que les idées de Belleau pour montrer que la fiction est présente dans l'essai. Pour lui, c'est l'univers culturel, qu'il soit fait de l'art ou de la vie, qui constitue l'imaginaire de l'essayiste. Les « personnages²¹ » qui en surgissent sont la « citation²² » pour l'art, et l'« anecdote²³ » pour la vie; ils servent d'intermédiaires pour rejoindre le réel. Cette perception particulière de la citation et de l'anecdote, éléments constitutifs du texte, permet à Jean Marcel de souligner l'appartenance de l'essai à la fiction.

Déjà, chez Montaigne, l'essai était considéré comme une fiction. Le « père » de l'essai français avait en effet consacré l'un de ses écrits à la question de la narration. Jean Marcel a vu dans les *Essais* l'« histoire de la relation sujet-objet », entre le sujet « je » et un « univers culturel [la culture littéraire antique]²⁴ ». Montaigne lui-même avait souligné qu'une histoire est racontée dans son texte. Dans la même phrase où il refusait d'admettre qu'il faisait œuvre d'enseignement, il se présentait comme un narrateur : « Les autres forment l'homme; moi je le raconte²⁵ ». Le verbe « raconter » mérite ici une précision : il signifie, pour l'écrivain, « sonder, essayer de voir ce qu'il

²⁰ Pierre Vadeboncoeur, *L'autorité du peuple*, Québec, Éditions de l'Arc, 1965, p. 13.

²¹ Jean Marcel, « Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Pensées, passions et proses*, p. 329.

²² *Id.*, « Prolégomènes à une théorie de l'essai », *Pensées, passions et proses*, p. 318.

²³ *Ibid.*

²⁴ Jean Marcel, « Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Pensées, passions et proses*, p. 328.

²⁵ Michel de Montaigne, *Essais (Extraits)*, « III, 2, Du repentir », p. 119.

est, comme un conteur raconte une histoire²⁶ ». Montaigne se raconte, il raconte ses réactions et ses expériences, et il raconte l'homme. Il participe ainsi, à sa façon, à la fiction.

Cette association directe entre l'essai et la fiction peut surprendre. Le débat fait toujours rage, entre les critiques, sur le statut fictionnel (ou non) de l'essai. Dans une mise en garde à ce sujet, (c'était peut-être la première du genre au Québec), François Ricard refuse que l'essai soit considéré comme de la *nonfiction*²⁷ parce que c'est une façon réductrice de le concevoir. Il lui semble donc « essentiel de considérer l'essai comme une *forme* littéraire caractérisée²⁸ » et de le ranger dans les « catégories traditionnelles du récit, de la poésie et du théâtre ». Jean Terrasse ajoute sa voix à ceux qui reconnaissent la valeur littéraire de l'essai. Ce « discours [...], explique Terrasse, substitue les mots à la réalité [et il] ne récuse pas la fonction poétique du langage, il cherche plutôt à l'affirmer²⁹ ». L'essai transforme le réel en un langage, il est fiction; en plus, son langage exerce une fonction poétique. Voilà une double contribution à la littérature, à l'art.

Ces affirmations se vérifient aisément dans la pratique. À ce propos, Pierre Vadeboncoeur, qui réagissait à des commentaires³⁰ émis lors de la parution de son essai *Les deux royaumes*, fait comprendre que son écriture est un « acte » entier, impossible à diviser en idées; il appartient donc à l'art :

²⁶ *Ibid.*, p. 118, note 2.

²⁷ François Ricard, « La littérature québécoise contemporaine 1960-1977. IV L'essai », *Études françaises*, vol. 13, no 3-4, octobre, 1977, p. 365. *Nonfiction*, emprunté aux Américains, s'orthographe en un mot.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Jean Terrasse, *Rhétorique de l'essai littéraire*, Montréal, Les presses de l'Université du Québec, 1977, p. 124.

³⁰ « *Les deux royaumes* de Pierre Vadeboncoeur », *Liberté*, vol. 21, no 6, novembre-décembre 1979, p. 23 à 66.

Je ressens une certaine réticence à fractionner en idées un livre qui est, me semble-t-il, un acte d'amour et de désir et un acte de désolation et de refus. [...] j'aime beaucoup moins la discussion que l'art, grâce auquel ce qui est sans lui indicible non seulement peut être *exprimé* mais surgit d'entre les voiles du discours – différent, présent, actif, premier, spirituel, intégral, paru. L'essai ainsi conçu semble faire une chose et il en fait une autre. Il fait exactement ce que fait l'art. C'est la même intervention.³¹

Pour cet essayiste, l'essai agit comme l'art; qui plus est, « ce qui surgit d'entre les voiles du discours » pourrait selon lui correspondre aux fantasmes évoqués par André Belleau, à ces idées qui hantent l'essayiste, qui entrent en contact avec d'autres idées et mûrissent jusqu'à ce que « tout cela [soit] assez vif, rapide, nombreux, inattendu, complexe pour donner lieu à la forme d'un essai³² ». Pierre Vadeboncoeur qualifie de « différent, présent, actif, premier, spirituel, intégral, paru » ce qui est « *exprimé* » et ce qui « surgit d'entre les voiles du discours » par l'essai. Les idées qui naissent de ce qui est vif et inattendu mènent à l'essai pour Belleau; ce qui « surgit [...] actif, premier » chez Vadeboncoeur, c'est l'essai. Belleau et Vadeboncoeur semblent ainsi donner raison, chacun à sa manière, à l'esthéticien hongrois Georges Lukács qui, dès 1910, avait présenté l'essai comme une forme qui se situe entre la littérature et la philosophie de l'art³³.

La spécificité *littéraire* de l'essai est évidente pour Robert Vigneault, grâce entre autres à la présence du « je » qui participe de l'Imaginaire. Vigneault se réfère alors, lui aussi, à l'œuvre de Vadeboncoeur, dans laquelle

l'image domine [...]. Et même l'Imaginaire [...] dans la mesure où le « je » et le « moi » du texte, pris en charge par le locuteur, ne sont que des projections [...] du « je » réel, hors texte, porté disparu derrière les masques de la fiction. (RV, 132)

³¹ Pierre Vadeboncoeur, « Postface », *Liberté*, vol. 21, no 6, novembre-décembre 1979, p. 65.

³² André Belleau, « Petite essayistique », *Surprendre les voix*, p. 87.

³³ Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 37 à 39.

Le « je » permet alors la « biographie, mais sans événements³⁴ » dont parle Jean Marcel et le « roman sans noms propres³⁵ » évoqué par Roland Barthes. Il ne s'agit pas d'une écriture du « je », mais d'un « je » de l'écriture. Un consensus semble donc s'être établi chez plusieurs critiques autour de la narrativité et de la dramatisation qui génèrent la fiction de l'essai. Théoriciens et praticiens reconnaissent à l'essai la qualité d'un art.

Dans cette fiction, le « je » énonciateur joue un rôle majeur. Ce « je » est une projection et, à ce titre, il ne peut être que métaphorique. Voilà une condition première de la fiction de l'essai. Sur cette question, les positions ont été opposées. Il faut mettre en doute la position de Jean Marcel qui, en 1986, écrivait que le « je » pouvait être considéré comme « non métaphorique³⁶ ». Il faut plutôt, selon moi, prêter un caractère métaphorique au « je » de l'essai. Le créateur du genre, Montaigne, a écrit qu'il avait été lui-même « la matière de son livre³⁷ ». Quand un écrivain se transpose dans l'écriture, il se transforme; il se métamorphose; il se substitue de façon analogique; bref, il « s'écrit ». Il devient donc une image portée par le « je ». Or, Montaigne admet qu'il s'est « formé » lui-même dans ses écrits :

Moulant cette figure sur moi-même, [...] le modèle s'[est] formé lui-même. Me peignant pour autrui je me suis peint dans mon for intérieur de couleurs plus nettes que n'étaient les miennes au départ. Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre ne m'a fait, livre consubstantiel à son auteur, [...].³⁸

Robert Vigneault, lui, rend l'énonciateur responsable de l'imaginaire au moyen du langage :

³⁴ Jean Marcel, « Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Pensées, passions et proses*, p. 325.

³⁵ Roland Barthes, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 36.

³⁶ Jean Marcel, « Prolégomènes à une théorie de l'essai », *Pensées, paroles et proses*, p. 316.

³⁷ Michel de Montaigne, *Essais (Extraits)*, « Au lecteur », p. 13.

³⁸ *Ibid.*, « II, 18, Du démentir », p. 55.

[...] cet accès au domaine de la littérarité, [...] cette *mise en texte*, qui caractérise le discours de l'essai, procède [...] de l'activité fictionnelle de l'imagination. [...] C'est la situation même d'énonciation, cette présence du SUJET à la barre du texte, qui fonde l'exercice de la fiction. (RV, 35)

Deux périphrases de Judith Schlanger semblent finalement éloquentes pour associer l'essai à la fiction : « spectacles discursifs³⁹ » et « paysages du sens⁴⁰ ».

Dans l'essai, la fiction est totale. L'essai est une fiction idéale. En effet, il met en scène des idées qui, comme des personnages, interagissent ; il est mené par un « je » écrivain, un être de langage, qui crée à la fois un « je » et un univers fictifs. L'essai est donc un art.

L'écriture de l'essayiste ne sera pas rectiligne. À travers l'exploration d'un monde fictif, sa trajectoire sera sinueuse, faite de détours, de reculs, d'hésitations, de doutes, d'incertitudes, d'interrogations.

Les critiques ont beaucoup discuté des qualités du discours de l'essai. C'est d'ailleurs ce terme, « discours », qu'emploie Robert Vigneault dans sa définition de l'essai et il le dit « argumenté » (RV, 22). Pourtant, « discours » ne correspond pas fidèlement aux explications du critique et Vigneault ne tarde pas à l'admettre. L'épithète « argumenté », choisie pour désigner le « mouvement, le dynamisme inhérents à ce type de texte » (RV, p. 22), introduit une dimension toute particulière et met en évidence le fait que l'essai n'est ni stable, ni arrêté, ni figé comme le serait un

³⁹ Judith Schlanger, cité par André Belleau, « Approches et situation de l'essai québécois », *Voix et images*, vol. 5, no 3, Printemps 1980, p. 540.

⁴⁰ *Ibid.*

discours scientifique. D'ailleurs, malgré son premier choix, Vigneault exprimera sa réticence à utiliser le vocable « discours » : ce dernier n'évoque pas vraiment la démarche de l'essai qui permet « une “ pensée ” dont on sera amené à constater l'aspect concret, vécu, expérimental – non conceptuel, justement, mais intuitif » (RV, 25). L'étymologie, autant du nom « discours » que du verbe « discourir », suggérera à Vigneault l'expression « *parcours* (ou trajet) discursif » (RV, 28) où le substantif souligne le fait que l'essai « suit bien une trajectoire [...] accordée à l'expérience, à l'intuition, au sentiment et même aux mouvements (et sautes) d'humeur du SUJET de l'énonciation » (RV, 28). L'intuition, on le sait, est une « forme de connaissance immédiate qui ne recourt pas au raisonnement » et, dans le langage courant, « un sentiment plus ou moins précis qu'on ne peut vérifier⁴¹ ». Immédiateté, connaissance sans raisonnement, sentiment difficile à cerner, l'intuition entraîne donc sur un parcours sinueux que le mot « discours » ne rend pas nécessairement.

Pierre Vadeboncoeur n'a pas hésité à s'en remettre à l'intuition. Sa conception de la connaissance admet un « mouvement instinctif » dont il parle dans *L'autorité du peuple* :

En présence de certaines idées, [...] il m'arrivait de ne pas spéculer très longuement, de ne pas évaluer méticuleusement les choses : je me sentais vite engagé envers elles comme par un mouvement instinctif.⁴²

Cet essayiste, qui admet aussi un certain « empressement de l'esprit » dans les premières pages de son ouvrage, lie à l'intuition le parcours de sa pensée et se détache de la raison : « Le délire linéaire de la raison raisonnante est quelque chose de mal

⁴¹ Le Petit Robert.

⁴² Pierre Vadeboncoeur, *L'autorité du peuple*, p. 13.

connu [...]. Le sentiment et l'intuition suppléent à la raison aberrante...⁴³ »

Vadeboncoeur préfère le parcours d'un « savoir *intuitif*, d'une vision » (RV, 139).

L'intuition est vraiment au cœur de sa pensée.

L'essai suit un parcours particulier. Comme l'essayiste ne « démontre » pas, (il argumente, au dire de Vigneault), son parcours est métonymique. Il permet en effet aux éléments de se rencontrer, de se répondre :

Le texte de l'essai va [...] se construire *circulairement* ou *autour d'une pensée* suivant une démarche métonymique qui rassemble intuitivement, au gré de la seule fantaisie du SUJET, des éléments contigus et convergents. *Contigus*, car ces éléments de l'argumentation [...] [sont] [...] juxtaposés, selon un principe d'éparpillement, croirait-on, mais qui en est plutôt un d'analogie ou d'affinité, déterminant la *convergence* de ces éléments vers une intuition centrale qui les suscite et les aimante. [...] [Ce sont des] « textes étoilés », selon la suggestive métaphore de Barthes. (RV, 29-30 – C'est l'auteur qui souligne et qui a recours aux majuscules.)

Ce mouvement de l'argumentation vers une intuition centrale illustre parfaitement le parcours de l'essai. La situation particulière du recueil d'essais est intéressante à cet égard : en effet, la convergence présente à l'intérieur de chacun des textes peut aussi se manifester « d'un texte à l'autre » (RV, 30). Ces correspondances rendent l'essai « sans fin », « toujours à suivre » (RV, 30) : un véritable itinéraire sans point d'arrivée.

Ce parcours permet au texte de rester ouvert et, par conséquent, incomplet et imparfait. Serait-il discutable? Non, il ne l'est pas : il est une émotion, une vision, une saisie personnelle du moment, une interprétation qui ne se prête pas à la discussion. Toute réaction, accord ou désaccord, devra faire l'objet d'un autre essai. Il s'agit « d'une forme de pensée indéfiniment renouvelable » (RV, 30), affirme Robert Vigneault. Il va jusqu'à demander : « Mais n'est-il pas des sujets *inépuisables*,

⁴³ *Id.*, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 138.

justement, touchant la vie pensée, le sens du réel humain » (RV, 31)? Ouvert mais non discutable, l'essai favorise les convergences. Il est le parcours de la « vie pensée ».

Ce mouvement autour d'une intuition centrale correspond aussi au cheminement de Montaigne. Un retour aux *Essais* permet de saisir qu'ils ont été inspirés à un « [...] éternel apprenti » (RV, 90) à « la poursuite des perfectionnements [qui] exclut la recherche de la perfection⁴⁴ ». Montaigne « aime l'allure poétique, à sauts et à gambades⁴⁵ ». Il ne se signale absolument pas par « la forme définitive [...] de ses écrits » (RV, 90). C'est plutôt par l'*essai* qu'il se signale et non par l'*effet* : « Je ne peins pas l'être. Je peins le passage⁴⁶ ». Ce passage correspond, par l'allusion de ce terme à une traversée, à une pensée qui circule sans s'arrêter, sans se compléter. Le mouvement du pendule qui oscille symbolise cette attitude de l'essayiste qui doute, ne trouve jamais de solution, ne crée pas d'*effet* ou de résultat. Montaigne utilise à bon escient la métaphore de la balançoire, qui se dit « branloire » au XVI^e siècle :

Le monde n'est qu'une branloire pérenne. Toutes choses y branlent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte, et du branle public et du leur. La constance même n'est autre chose qu'un branle plus languissant. Je ne puis assurer mon objet⁴⁷.

Ce sont les essais de sa vie que Montaigne a consignés dans un registre. Il n'a pas choisi de fixer la forme de son être; il préfère, il souhaite même, ne jamais s'arrêter : « Si mon âme pouvait prendre pied, je ne m'essayerais pas, je me résoudrais; elle est toujours en apprentissage et en épreuve⁴⁸ ». Aucune limite n'est prévue aux *Essais*. L'écrivain n'a pas cessé de chercher, de se questionner, de s'évaluer. Ce parcours compte plus que tout

⁴⁴ Paul Valéry, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 90.

⁴⁵ Michel de Montaigne, *Essais*, « III, 9, De la vanité », Paris, Bordas, 1983 [1967], p. 195.

⁴⁶ *Id.*, *Essais (Extraits)*, « III, 2, Du repentir », p. 119.

⁴⁷ *Id.*, *Essais*, « III, 2, Du repentir », p. 155. La note 13 de cette page 155 explique que « mon objet » veut dire « l'objet de mon étude », c'est-à-dire « moi-même ».

⁴⁸ *Ibid.*

chez Montaigne puisque, pour lui, la façon importe plus que le matériau : « [...] nous sommes sur la manière, non sur la matière du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance⁴⁹ ». Cette déclaration donne toute sa valeur à l'acception du mot « essai ». Tout est dans la façon d'écrire et cette façon est celle de l'inachevé, du cheminement : la route parcourue n'atteint pas nécessairement une destination.

L'essayiste qui se laisse hanter par des idées fait surgir un « je » et un monde de fiction, dans une écriture au parcours sinueux.

Après ce survol de la critique, qui concède aux essayistes la liberté de se laisser hanter par des idées, je vérifierai la place de cette approche dans ma propre écriture. La rédaction du recueil *Le fil de soi* m'a permis de vérifier que cette hantise devient la première source d'inspiration de mes essais.

Pourtant, je dois préciser la manière dont se présentent les idées qui me guident. À la différence des essayistes qui, comme le rapporte André Belleau, saisissent des idées qui se transforment en personnages, je puis affirmer que ce sont d'abord les personnes qui m'apparaissent, qui surgissent pour ensuite me suggérer des idées. Ce sont des êtres de chair et de sang qui naissent avant même les idées. J'adhère à l'assertion de Pierre Vadeboncoeur selon laquelle les « idées ont des visages⁵⁰ ». Ainsi, une femme expropriée qui se bat pour faire reconnaître ses droits incarne pour moi la lutte pour la justice; Maria, qui tisse des liens avec les mères seules de son quartier,

⁴⁹ *Ibid.*, « III, 9, L'art de conférer », p. 180.

⁵⁰ Pierre Vadeboncoeur, *L'autorité du peuple*, p. 13.

représente la solidarité; Raymonde, cette femme qui n'a jamais vraiment abandonné son île, personnifie la persévérance tranquille. Les personnes-idées (et non pas les idées-personnes) habitent mon imaginaire et un monde réapparaît pour les faire revivre comme des personnages dans mes textes.

Le « je » qui rejoint ces personnes-idées se transpose dans l'écriture. Dès sa transformation en mots, il n'est plus le moi-je; il devient le « je » qui écrit, un « je » métaphorique puisqu'il devient lui-même un personnage. Je deviens une autre. Je suis amenée, par l'écriture, à me voir moi-même comme une autre. Le « je » qui agit et interagit n'appartient plus uniquement à la réalité. Il se costume et se maquille pour entrer en scène et jouer un rôle. En toile de fond, une première personne-idée le rejoint et une autre la suit. Le « je » se laisse prendre au piège et réagit en interrelation avec ces nouvelles venues qui l'interpellent.

Un thème se profile comme une ombre, loin de s'imposer. J'avais d'abord choisi un sujet à traiter : les essais devaient porter sur la prise de parole des autres. Rapidement, il s'est estompé au profit de ces personnages qui m'ont rejointe dès les premiers instants de l'écriture. J'ai oublié peu à peu ce sujet extérieur à moi. J'ai cédé à l'urgence de me joindre à ces personnes-idées qui m'interpellaient et j'ai choisi de vivre avec elles dans l'imaginaire. L'écriture n'a plus été soumise à l'analyse d'un sujet objectif, extrinsèque : au plus profond de mon être, des personnes se sont imposées et leurs visages me sont apparus. La magie a opéré : les fantasmes, ces « productions de l'imagination », m'ont arrachée à la réalité et m'ont obsédée tout au long de la rédaction du *Fil de soi*.

Dans l'écriture, ce qui se produit presque immédiatement et ce qui importe en premier lieu, c'est la re-crédation d'un univers qui, dans des circonstances variées, sert de décor à l'action qui se trame. Par le *Fil de soi*, le « je » choisit de porter son regard vers le passé et laisse s'ouvrir les rideaux de l'imaginaire. Les contours de cette réalité lointaine paraissent pâles au premier abord. Est-ce pour laisser la mémoire, lieu privilégié de l'imaginaire, inventer de nouvelles formes, un monde plus agréable, plus conforme aux désirs?

Le « je » apparaît, surgit en pleine fiction. Il se modèle autant qu'il modèle son monde. La mémoire invente et soumet à ses impératifs un environnement qui lui convient. Un tri élimine tout ce qui peut nuire aux émotions que suscite une scène particulière. Un projecteur délimite les dimensions de l'espace occupé et fait disparaître tout ce qui n'est pas utile à l'action. Une scène se dessine et seuls les éléments essentiels surgissent. La mémoire peut oublier, omettre. Du moins, elle peut choisir ou négliger ce qui ne nourrit pas le souvenir particulier qui l'intéresse.

C'est ce qui se produit dans ce salon de la maison familiale où, jeune enfant, je m'installe pour lire. Des éléments, qui peuvent paraître des détails pour certains, deviennent tout à fait pertinents : un rayon de soleil par la grande fenêtre, par exemple, peut faire monter en moi une émotion très grande. Ce soleil peut paraître anodin, mais il peut avoir influencé mon bien-être de jeune lectrice et avoir inspiré tous les moments de lecture jusque dans ma vie adulte. Cette lumière n'est plus anodine.

Si les personnages ont pris place sur la scène, ils se bousculent pour jouer leur rôle. Je les revois et je leur prête des gestes très clairs et des paroles très précises. C'est une mise en scène tirée du réel. Mes réactions peuvent alors être

amplifiées. Les émotions peuvent être beaucoup plus fortes et tranchées : c'est le propre du souvenir de forger un état d'âme. On nage en pleine fiction. L'écho d'un sentiment peut amplifier sa force : c'est l'effet du son qui rebondit sur le flanc de la mémoire. Les moments clés qui reviennent me hanter sont porteurs d'opinions sur les événements, sont véhicules d'idées. Ces opinions ou ces idées restent floues; elles ne sont pas arrêtées; elles sont beaucoup moins fortes que les émotions qui m'envahissent. Y avait-il véritablement des « idées » dans mon esprit de jeune enfant alors que je répugnais à me faire interrompre dans mes lectures? Je n'avais surtout pas décidé de contester mon statut de petite sœur obligée à me sacrifier pour mes frères; je me désolais de ne pas faire ce que je voulais, mais je me soumettais; je me terrais dans l'émotion. Mon désarroi de jeune femme fermement décidée à fuir la maison familiale pour aller étudier est bien plus fort que toute thèse qui pourrait être développée à ce propos.

Dans ces décors qui apparaissent, des événements se déroulent. Les faits retenus sont très précis : rien de superflu ne saura distraire du moment fort. L'événement devient intensément réel. Les dates, les lieux, les acteurs, les odeurs, tout se reproduit avec la plus grande fidélité. André Belleau saisit parfaitement la situation de l'évocation des événements au cours de l'écriture : pour lui, ils « ne sont pas immatériels. Ils ont une couleur, une chaleur, des contours, presque un poids physique⁵¹ ». Le retour d'événements du passé dans leur plus grande vérité peut donner des frissons. Il faut ajouter que, du point de vue de la structure de l'essai, le fait raconté peut correspondre à l'anecdote, dont parle Jean Marcel : l'anecdote est à l'essai sur la

⁵¹ André Belleau, « Petite essayistique », *Surprendre les voix*, p. 87.

vie ce que la citation est à l'essai sur l'art⁵². J'ai ainsi utilisé l'anecdote dans *Le fil de soi* sous la forme de récits d'événements, que ce soit pour présenter les péripéties qui ont précédé mon départ pour l'Université Laval dans « Une prise de parole qui m'est chère », ou celles qui ont suivi mon intrusion dans une cellule marxiste-léniniste dans « Le Grand soir ». Les faits racontés peuvent donc devenir des éléments constitutifs de l'essai. Ils servent à transmettre la « vie pensée ».

Personnages, décor, émotions, événements : mélange parfait pour faire surgir des êtres du fond de la mémoire et provoquer une écriture du « je » qui se faufile dans la fiction pour mieux réfléchir sur la vie.

L'écriture du *Fil de soi* correspond à un parcours. L'essai permet de reconnaître une autre pensée que celle du discours linéaire propre au domaine scientifique. Ce fut enivrant de suivre le « fil » ou le cours de ma pensée, comme j'aurais suivi le fil de l'eau au milieu du rapide. Le parcours de l'essai n'a donc rien d'une pensée statique, figée, arrêtée, finie, complète; il est plutôt le chemin à sillonner, à explorer, qui suit le cours de l'inspiration.

Ce parcours ouvre les portes à une belle liberté de l'esprit : c'est une pensée en exercice, en processus, en cheminement. J'utiliserai volontiers la métaphore de Robert Vigneault : l'essai, « ce coup de sonde dans les profondeurs de la psyché » (RV, 133). Je m'inspire de cette sonde soumise au mouvement de l'eau pour mieux

⁵² Jean Marcel, « Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Pensées, passions et proses*, p. 329.

comprendre le processus de l'essai. Je me suis laissée bercer par la force d'un courant, comme celui de l'eau, pour laisser apparaître des visages, des événements, des émotions. Aucun ordre, aucune obligation extérieure : l'inspiration m'est venue d'une sonde flottant au gré des flots. Le parcours de l'essai sera celui d'une trajectoire sinueuse.

Dans *Le fil de soi*, l'ordre des événements présentés n'est pas chronologique; leur choix n'a pas non plus été imposé par un sujet ou par quelque impératif que ce soit. Le parcours de mon existence ressemble à un brin de matière textile souple dont la trajectoire peut s'adapter, se mouler, se faufiler. La fragilité et la minceur de ce fil lui permettent d'aller partout sans s'arrêter. C'est l'instrument parfait pour explorer une existence. L'analyse des différents moments et des événements dispersés de ma vie ne respecte pas un cadre précis qui aurait permis de placer le tout, bien avant l'écriture, dans un certain ordre. La séquence des textes s'est imposée d'elle-même, au cours de la rédaction.

La relecture des *Essais* de Montaigne, qui sont le « registre⁵³ » des expériences de sa vie, m'a permis de repérer le parcours sinueux de la mienne. Je n'avais pas saisi combien l'improvisation était importante dans ces écrits du XVI^e siècle : je les ai relus après l'écriture du *Fil de soi* et j'ai mieux compris l'oscillation présente dans le texte même des *Essais*. Un phénomène particulier : Montaigne se référait souvent – était-ce au hasard de ses lectures? – aux auteurs anciens et truffait ses textes de citations. Je n'avais pas la compagnie de ce genre de guides au cours de ma propre exploration. Pourtant, une situation pouvait me rappeler une scène ou un

⁵³ Michel de Montaigne, *Essais (Extraits)*, « III, 2, De l'expérience », p.121.

personnage rencontrés au cours de mes lectures : je n'hésitais pas à faire le lien avec mon propos. « Je ne fais qu'aller et venir, écrit encore Montaigne; mon jugement ne va pas toujours en avant; il flotte, il divague, « *comme une faible barque surprise sur la mer immense par un vent furieux* (Sénèque, *Élégies*, XXV)⁵⁴ ». J'aime ce ballotement qui est la manifestation de l'indécision et de l'interrogation.

Ce n'est certes pas toujours l'interrogation qui domine dans *Le fil de soi*, particulièrement dans les textes situés dans ma jeunesse : ce sont des commentaires plutôt affirmatifs qui en ressortent. Ils sont fidèles à mon attitude péremptoire de jeune personne qui décide de sa vie. Pourtant, dans d'autres textes où l'action est en cours, « Popayán », « Le 143 ½ » et « L'école sans école », des hésitations ont effleuré mon esprit tout au long de l'écriture, mais je me suis abstenue de les manifester. Dans le feu de l'action, de toute manière, les questionnements ne m'arrêtent pas toujours : j'ai choisi de réagir de cette même façon dans l'écriture. Certaines circonstances évoquées ont pu créer le doute sans que le langage ne le traduise, ne le dévoile : les tergiversations ne peuvent pas être perceptibles; elles ne sont pas exprimées. C'est pourquoi, les « interférences d'ordre rhétorique » (RV, 29) n'ont pas ralenti le débit pour influencer l'allocutaire, ou pour justifier une attitude, ou pour répondre à une objection, ou pour toute autre raison. L'écriture du *Fil de soi* n'a pas exigé ces interventions qui auraient pu être traduites dans des procédés langagiers. Par exemple, je n'utilise pas la prolepse « par laquelle on prévient une objection, en la réfutant d'avance⁵⁵ ». Au contraire, je n'anticipe aucune réplique; je n'en suppose aucune. Les remarques et les détours pouvaient m'effleurer le bout des doigts, mais ils ne faisaient

⁵⁴ *Ibid.*, « II, 12, « Apologie de Raimond Sebond », p. 65.

⁵⁵ Le Petit Robert.

pas l'objet d'une urgence assez grande pour s'écrire. Est-ce de la discrétion? Est-ce de la pudeur? Est-ce un refus de mêler un allocutaire à mes réactions qui ne touchent pas directement le propos mais qui concernent le parcours de l'énonciation? Je reconnais plutôt l'enthousiasme de me dévoiler enfin dans l'écriture. Je me suis permis d'ignorer un vis-à-vis qui risquerait de relever des contradictions, de poser des questions, d'apporter des nuances. N'est-ce pas là la liberté de l'essai? Ce fut très inspirant de ne pas avoir à tenir compte de commentaires imaginaires venant de l'extérieur et de tout dire sans interruptions, avec ferveur, à ma façon. Dans mon for intérieur, des objections sourdaient; comme elles auraient pu appartenir à d'autres qu'à moi, je les ai négligées, je ne les ai pas transcrites.

Le parcours de mon recueil n'est pas linéaire. Les événements sont puisés au hasard du temps. Le vouloir-écrire y est plus fort que tout et laisse libre cours à des faits très précis. Le regard porte sur le passé. C'est une véritable descente dans les profondeurs d'un être qui se laisse entraîner par la mémoire dans le cours sinueux de la vie.

Chapitre II

Puiser dans l'expérience

« [...] j'ai vu ce que j'ai vu. »
Pierre Vadeboncoeur, « Postface »,
Liberté (1979)

L'écriture de l'essai permet au « je » de puiser dans l'expérience de la vie. Il s'agit d'un « je » individuel qui cherche à exprimer la tension qu'il éprouve dans sa relation avec le collectif et l'instabilité de son lien avec tout objet de nature culturelle. Cette rencontre difficile ne permet pas de véritable répit : l'acception qu'a prêtée Montaigne au mot « essai » en témoigne. Montaigne avoue que, dans ses *Essais*, il a « mis tous [ses] efforts à former [sa] vie. Voilà [son] métier et [son] ouvrage⁵⁶. » Il convient de montrer la singulière subjectivité de ce « je » qui cherche à interpréter, à comprendre ou à saisir ce champ culturel représenté par l'expérience de la vie.

Le « je » subjectif, « à l'origine de la parole de l'essai⁵⁷ », comme le souligne François Ricard, rend l'écriture de l'essai autonome et originale. Ce « je sujet », qui se rapporte à lui-même, se dissocie nettement du « je objet » des discours scientifique et idéologique où il est extérieur, impersonnel et objectif. Le critique Jean Marcel reconnaît, dans l'essai, une forte « centration psychique⁵⁸ », source

⁵⁶ Michel de Montaigne, *Essais (Extraits)*, « II, 37, De la ressemblance des enfants aux pères », p. 263.

⁵⁷ François Ricard, « La littérature québécoise contemporaine 1960-1977. IV L'essai », *Études françaises*, p. 367.

⁵⁸ Jean Marcel, « Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Pensées, passions et proses*, p. 325.

de l'introspection. Cette centration se manifeste tout entière dans cette phrase de Pierre Vadeboncoeur : « Il faut écouter aussi nos raisons obscures.⁵⁹ » Il en avait précisé la source : « Si j'avais à désigner le meilleur régulateur des idées et leur meilleur juge, [...] j'indiquerais le cœur⁶⁰. » Tout est dit dans ce propos tranchant : « [...] j'ai vu ce que j'ai vu⁶¹ », servi par l'essayiste à des critiques⁶² suite à la parution du recueil *Les deux royaumes*. Cette courte assertion secoue les indécis et pose le premier principe d'une « activité psychique » (RV, 138). Ce « je » de l'essayiste se réclame du domaine du cœur et de l'affectivité. Il pose ainsi un regard sensible sur la vie, sur l'expérience : il devient un « je » intime. Robert Vigneault a revendiqué le droit à l'expression de ce « je » :

Les essences qui fascinent, aiguillonnent et tourmentent l'essayiste [...] s'articulent en *vision du monde*, au sens le plus dynamique du mot, vision sans cesse réactivée par l'expérience et jouissant d'un intense retentissement dans le vécu de l'affectivité. [...] la vive sensibilité de l'essayiste est investie par cette sourde rumeur de la vie psychique où se produisent de véritables événements intimes [...] : une intériorité aussi dynamique ne pourrait-elle [...] réclamer son droit à l'expression? (RV, 39)

Le « je » subjectif accorde la primauté au cœur dans son dévoilement des événements de la vie et permet ainsi une écriture de l'intériorité et de l'intimité. Quel regard porte-t-il et sur quoi le porte-t-il?

Le regard singulier du « je » subjectif est porté sur le réel, observé comme un objet culturel que ce « je » tente de réunifier autour de lui. Les efforts pour y parvenir sont des « essais ». Ce réel, objet culturel inventorié, est la vie ou les

⁵⁹ Pierre Vadeboncoeur, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 138.

⁶⁰ *Id.*

⁶¹ *Id.*, « Postface », *Liberté*, p. 60.

⁶² « Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur », *Liberté*, vol. 21, no 6, novembre-décembre, 1979, p. 5 à 66.

expériences de la vie. Le « je » se laisse entraîner dans l'écriture, et cherche le sens de sa vie à force de mises à l'épreuve. Robert Vigneault parle de la « confidence tâtonnante » chez Pierre Vadeboncoeur dans *Les deux royaumes* :

L'écriture [...] va épouser les méandres d'une difficile introspection, cherchant à cerner une "expérience" singulière, une crise intime de l'"histoire personnelle" (D.R., p. 12), laquelle finira, comme toute souffrance assumée, par porter fruit : "[...] je faisais pour moi-même, lentement, une découverte" (D.R., p. 13).⁶³

L'histoire personnelle est l'objet d'une introspection par le « je » : c'est un regard sur soi qui peut mener à une révélation. Ce retour à soi du « je » est essentiel à l'essai. Jean Marcel le dit : « Sans ce retour [...], l'essai n'a pas lieu⁶⁴. » Dans une étude sur l'essai dans la littérature espagnole, Jean Marcel personnifie ce phénomène en rappelant l'expression de l'essayiste Miguel de Unamuno : « *Me duele España*⁶⁵ ». Seul le « mal » (*duele*) reste, l'Espagne n'étant que l'« irradiation périphérique de la douleur et son révélateur ». C'est une manifestation de la centration psychique : l'objet culturel devient secondaire et le « je » reçoit toute l'attention.

Il n'est pas accidentel que l'essayiste se réfère à la vie, à son expérience. La vie est intrinsèque à l'essai. En 1910, Lukács l'avait indiqué : « *The hero of the essay was once alive, and so his life must be given a form but life, too, is as much "inside the work" as everything is in poetry*⁶⁶. » Richard M. Chadbourne a, pour sa part, indiqué que l'essai est une méditation à travers une relation entre l'essayiste et le sujet traité :

⁶³ Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 148. Les initiales D.R. renvoient au recueil d'essais *Les deux royaumes*, Montréal, l'Hexagone, 1978, 245 p.

⁶⁴ Jean Marcel, « Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Pensées, passions et proses*, p. 330.

⁶⁵ Miguel de Unamuno, cité par Jean Marcel, « Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Pensées, passions et proses*, p. 330. « *Doler* » signifie « avoir mal ». Je traduis ainsi : « J'ai mal à l'Espagne. »

⁶⁶ Georges Lukács, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 67. Robert Vigneault fournit, à la page 67, la traduction parue dans *Les études littéraires*, vol. V, no 1, avril 1972, p. 93 : « Le héros de l'essai a vécu à

*The essay, finally, is a unique vehicle of "thought", of the pondering of experience. Its author stands in a distinctive relation to his subject-matter, which our international consensus suggests might best be described as "existential".*⁶⁷

L'essayiste écrit sur la vie : il est un artiste de la vie. Vigneault tient un propos convaincant à cet effet :

L'essayiste est d'abord un écrivain doué d'un type particulier de sensibilité, à laquelle devra éventuellement faire écho une écriture spécifique; de fait, la pente naturelle, le tour très personnel, inaliénable, de son imagination créatrice, [c'est] d'interroger directement la vie mouvante. (RV, 38)

Cet écrivain, ajoute Robert Vigneault, cherche « l'ordonnement, [...] la signification qui peut seule rédimmer ce donné brut » (RV, 38) qu'est la vie dans son cours normal.

Pierre Vadeboncoeur pose, dans *Les deux royaumes*, ce regard de l'âme qui éclaire et dévoile un sens à la vie. L'apparition de ce sens n'est pas subite. D'abord, rien ne paraît, rien n'est soupçonné, rien n'est défini. Il y a un déroulement qui est quotidien, collé au réel et une vision nouvelle se dessine :

Tout cela est caché et l'est d'abord longtemps pour le sujet lui-même. Rien alors n'est encore en forme philosophique ou historique : tout est existentiel. J'avançais très quotidiennement, tout à fait comme on vit et non comme on généralise, en rapport avec les réalités et les événements particuliers et non avec leurs représentations intelligibles ; [...]. Je ne m'avisais pas [...] qu'un sens général allait s'en dégager pour moi et résulter en des vues sur le monde qui me seraient nouvelles.⁶⁸

Ce sens général serait « non pas la *vie* mais *la vie*⁶⁹ », selon Lukács.

une certaine époque, sa vie doit donc être figurée; mais cette vie est aussi *intérieure* à l'œuvre que tout ce qui appartient à la poésie. » C'est Robert Vigneault qui souligne.

⁶⁷ Richard M. Chadbourne, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, note 36, p. 316. Je traduis : « L'essai, finalement, est l'unique véhicule de la "pensée", de la méditation sur la vie. Son auteur connaît une relation particulière avec son sujet; pour la qualifier de la meilleure façon, nous la disons "existentielle". »

⁶⁸ Pierre Vadeboncoeur, *Les deux royaumes*, Montréal, Typo, 1993, p. 10.

⁶⁹ Georges Lukács, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 38.

Par l'écriture du *Fil de soi*, je deviens un « je » subjectif et je remonte le temps ; je plonge dans le passé. Ma mémoire me guide dans une démarche d'introspection qui me permet une saisie toute particulière de certaines expériences significatives. Je me réfugie dans ce « je » intime pour tout revoir avec les yeux et le cœur. Tout se rebâtit et réapparaît dans une vérité déconcertante.

Une pareille plongée en des temps lointains provoque un réel vertige. Les premières impressions créées par les émotions sont enveloppées d'un mince brouillard qui se lève d'un coup sec, comme la brume sur la mer aux premiers rayons du soleil. La durée du temps clair se prolonge. En effet, une fois bien installée dans un moment particulier, je peux y demeurer longtemps sans en être distraite, sans me sentir obligée de quitter cette concentration, cette « centration psychique ». Le fait remémoré devient réel jusqu'à produire l'impression de le revivre. Les réactions, peut-être choisies, ciblées, se manifestent au présent. Tout y est encore intact, du moins les émotions les plus vives.

Il s'agit cette fois d'événements-idées qui me hantent. Ces événements se dessinent avec une précision étonnante. Et ainsi, plusieurs événements marquants ont surgi et m'ont impressionnée à tel point que le silence a été intenable. Le « je » de l'écriture s'est soumis aux exigences des souvenirs. L'écriture ne s'est pas arrêtée après quelques apparitions. Des souvenirs se sont imposés, un à un, et les mots les ont réanimés.

Le « je » a ramené certains faits : rien ne laissait soupçonner, au départ, leur valeur hautement significative. Au cours de l'écriture, un fil s'est tissé. Un lien entre les événements variés et détachés dans le temps a permis de prendre conscience de

la présence discrète d'événements emmagasinés qui ont agi comme une véritable vague de fond. D'autres que moi pourront mieux déceler ces tendances, ces toiles de fond ; le manque de recul m'empêche de les reconnaître toutes. Se profilent toutefois déjà quelques attitudes dominantes : une volonté de rupture avec les façons traditionnelles de vivre, le souci de l'autre, l'urgence d'agir. Des images s'imposent : celles liées à la maison, par exemple. Certaines sensations bouleversent : ces senteurs qui ramènent d'un lieu à un autre. Mais ce qui importe le plus, c'est le sens général qui se dégage à partir du réel. J'étais loin de me douter qu'une thématique commune pourrait se dessiner à partir d'événements très éloignés les uns des autres. Pierre Vadeboncoeur a écrit dans *Les deux royaumes* : « Je ne m'avisais pas qu'un sens général allait [se] dégager pour moi [des réalités et des événements particuliers] et résulter en des vues sur le monde qui me seraient nouvelles⁷⁰ ». Pour ma part, c'est ce « fil de soi » que j'ai pu repérer et toucher : il appartient à la trame tissée par l'écriture.

C'est la vie et l'expérience qui ont été la pâte à pétrir : elle a levé et les textes qui ont été faits, comme du pain, ont une forme bien particulière. Leur profil peut paraître dans les titres des parties ou dans le titre du recueil. Le fil, lien logique ou cohérence thématique, s'est fortement imposé : le regroupement des textes s'est fait selon ces affinités et dépend de la vision, nouvelle, que j'ai moi-même aperçue, décelée et tirée. Cette signification des textes peut être multipliée par le nombre de lecteurs. Il s'en dégage donc une vision et même des visions sur le monde. C'est le produit des convergences, des analogies, des affinités que permet le texte de l'essai qui, comme l'a

⁷⁰ *Ibid.*

dit Vigneault, « [suit] une démarche métonymique» (RV, 29). Comme recueil d'essais, *Le fil de soi*, lui-même interprétation du monde, multiplie les signes et leurs sens.

Le « je » de l'essai est foncièrement subjectif : il tourne son regard vers lui-même, vers son intériorité habitée par des expériences passées. Puiser dans l'expérience, source d'inspiration infinie, mène à une découverte d'un nouvel être. Quel plaisir d'« éterniser l'éphémère⁷¹ », comme l'a suggéré le philosophe allemand Theodor Adorno. Ou plutôt valait-il mieux « rechercher l'éternel dans l'éphémère⁷² », comme le veut le philosophe hongrois Georges Lukács?

⁷¹ Theodor Adorno, cité par Robert Vigneault, *op.cit.*, p. 73.

⁷² *Id.* Dans une même phrase, Theodor Adorno exprime son point de vue (l'essai veut « éterniser l'éphémère ») et réfute ce que propose Georges Lukács (l'essai veut « rechercher l'éternel dans l'éphémère »).

Chapitre III

Entendre sa propre voix

« [...] not a form but a tone »
Charles E. Whitmore,
« The Field of the Essay »

« [...] j'aime beaucoup moins la
discussion que l'art... »
Pierre Vadeboncoeur, « Postface »,
Liberté (1979)

« Je voulais seulement noter de temps
à autre un moment de poésie ou de vif
sentiment, pour mieux le vivre,
encore, puis le revivre. »
Pierre Vadeboncoeur, *Un amour libre*

Le « je » de l'essai est métaphorique et se laisse hanter par des personnes-idées; il est subjectif et puise dans son expérience; il est avant tout, et c'est peut-être sa plus belle liberté, un « je » de l'écriture qui se permet d'entendre sa propre voix. Celle-ci appartient à l'art par son langage. Elle est un ton, un registre ; le registre introspectif lui convient mieux que les autres. Elle est portée par un « je » lyrique.

La voix qui s'entend dans l'essai est modulée par des intonations. L'essayiste est un « artiste de la narrativité des idées⁷³ », selon André Belleau. Robert Vigneault le déclare un écrivain à part entière : « [Il] est bel et bien un écrivain, tout autant que le poète et le romancier » (RV, 23). Robert Vigneault accorde donc ses lettres de noblesse à l'essai, comme le font d'ailleurs plusieurs autres critiques. François

⁷³ André Belleau, « Petite essayistique », *Surprendre les voix*, p. 86.

Ricard, pour sa part, considère l'essai comme une *forme* littéraire et insiste sur le caractère performatif de son langage qui

est autant, sinon plus, “performatif” qu’“informatif”; le signifiant y fait plus que transmettre le signifié, il l’invente, le modèle, agit constamment sur lui. Et l’essai, en ce sens, appartient peut-être autant à l’ordre du poème qu’à celui du discours.⁷⁴

Robert Vigneault affirme aussi que, chez l'essayiste, l'« individualité relève du texte, autrement dit qu'elle est langagière, littéraire et même [...] fictive » (RV, 22). Un essayiste, insiste-t-il, est un écrivain qui « sert le langage⁷⁵ »; il écrit pour écrire; il façonne le langage; il le modèle. L'essai est donc une forme plutôt qu'un contenu; la forme est en effet inscrite dans l'essence même de l'essai. Vigneault reconnaît

la causalité matérielle et formelle du langage dans la constitution de l'essai : l'essai est fabriqué avec des matériaux langagiers [...]; c'est une certaine structure du langage qui lui donne forme [...]. [...] le “moi écrivain” [...] inscrit littérairement un JE de l'écriture [...] qui est un être de langage, un sujet linguistique. (RV, 22)

Montaigne lui-même avait précisé que la manière importait plus que la matière : « Qu'on ne prête pas attention aux matières, mais à la façon que je leur donne⁷⁶ ». Et il s'intéressait à son propre style : « Mon style et mon esprit vont vagabondant⁷⁷ ». La « façon » importe au premier plan dans l'essai : cet écrit appartient donc à la littérature.

L'essai a un ton qui lui est propre : il correspond à la singularité de la rhétorique de l'auteur. Charles E. Whitmore a suggéré que le ton soit « un trait dominant de l'essai » dans une formule brève et surprenante: « [...] *not a form but a*

⁷⁴ François Ricard, « Littérature québécoise contemporaine 1960-1977. IV L'essai », *Études françaises*, p. 367.

⁷⁵ Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 24. L'auteur utilise l'italique pour souligner son allusion à l'expression de Jean-Paul Sartre qui avait écrit que « l'écrivain se sert du langage ».

⁷⁶ Michel de Montaigne, *Essais (extraits)*, « II, 10, Des livres », p. 251.

⁷⁷ *Id.*, *Essais*, « III, 9, De la vanité », p. 195-196.

*tone*⁷⁸ ». Peu de théoriciens refusent de dire que l'essai « est » un ton. Robert Vigneault reconnaît même que l'essai « se complaît dans une certaine rhétorique » (RV, 75). Le ton ne renvoie-t-il pas à une « tonalité » ? L'aspect musical du terme a même inspiré à Vigneault la notion de registre pour déterminer des catégories de l'essai. Rythme et ton modulé peuvent y être entendus : le concept du registre convient vraiment à l'essai. « [Le] degré et le mode de présence du sujet de l'énonciation [...] [dont les repères sont fournis] par les marques textuelles » (RV, p. 94) déterminent les registres. Quatre registres sont ainsi identifiés : polémique, introspectif, cognitif et absolu, les deux derniers étant caractérisés par une absence marquée du « je » énonciatif (RV, 94 à 98). D'autres théoriciens ont déterminé un classement de l'essai. Parmi eux, Jean Terrasse lui prête trois catégories : les textes analytiques avec assise philosophique, les écrits polémiques caractérisés par le dialogisme et les écrits autobiographiques dont la forme se rapproche du récit et du poème en prose⁷⁹. Et Marc Angenot présente deux types : l'essai cognitif et l'essai-méditation⁸⁰. Le projet de typologie de Robert Vigneault est particulièrement intéressant, si on admet que l'essai « est » un ton qui module la voix qu'entend l'essayiste.

Le registre introspectif surtout retient l'attention : il peut être relié au « je » subjectif qui a été présenté dans le deuxième chapitre, « Puiser dans l'expérience ». Ce registre est ainsi expliqué par Robert Vigneault :

L'énonciateur y est [...] sujet [et] objet de son discours; [...] sa présence [...] occupe l'espace entier du texte. [...] [ce] registre se caractérise [...]

⁷⁸ Charles E. Whitmore, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 93. Je traduis : « [...] non pas une forme mais un ton. »

⁷⁹ Jean Terrasse, *op. cit.*, p. 137-138.

⁸⁰ Marc Angenot, « Remarques sur l'essai littéraire », François Dumont (dir.), *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, 2003, p. 137 à 157.

par la confiance ou la confession, soit par un mouvement d'introversion [...]. [II] s'oriente [...] vers les secrets de l'intériorité. (RV, 95)

Il correspondrait au discours de l'essai, au sens le plus précis du mot. Le « je » procède alors à une « totale prise en charge du texte » (RV, 135) que Robert Vigneault reconnaît dans « La dignité absolue » du recueil *Les deux royaumes* de Pierre Vadeboncoeur. Cette présence très appuyée de l'énonciateur « fait assister, dit Vigneault, à l'invention d'une forme d'art » (RV, 135). Elle contribue ainsi à la littéarité du texte.

Le registre introspectif suggère aussi une dimension lyrique à l'essai. Jean Marcel en a évoqué le caractère musical et il se manifesterait, par exemple, chez Montaigne qui « reprend et varie toujours trois fois dans le corps d'un essai la formulation de base⁸¹ ». Cette redondance serait essentielle à la stylistique de l'essai. Cependant, cette référence au lyrique, strictement formelle, ne serait pas la seule. Jean Marcel, après s'être appuyé sur ces propos de Lucien Goldman : « [...] l'essai est une interrogation à laquelle aucun savoir n'est encore susceptible de répondre⁸² », affirme que « c'est en tant qu'interrogation (Que sais-je ?) que l'essai rejoint le lyrique⁸³ ». Pierre Vadeboncoeur a d'ailleurs lui-même écrit dans *Les deux royaumes* : « Je n'ai pas de réponse, mais j'ai cette interrogation...⁸⁴ ». En plus, le lyrique⁸⁵ renvoie à la sensibilité et à sa justesse : ce ton est celui de Vadeboncoeur dans un passage où, habilement, il emploie les mots « justes » et « fausser », allusions à des caractéristiques prêtées à des notes, en musique :

⁸¹ Jean Marcel, « Prolégomènes à une théorie de l'essai », *Pensées, passions et proses*, p. 317.

⁸² Lucien Goldman, cité par Jean Marcel, « Prolégomènes à une théorie de l'essai », *Pensées, passions et proses*, p. 137.

⁸³ Jean Marcel, « Prolégomènes à une théorie de l'essai », *Pensées, passions et proses*, p. 317.

⁸⁴ Pierre Vadeboncoeur, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, p. 24.

⁸⁵ Le lyrique, selon Le Petit Robert, « se dit de la poésie qui exprime des sentiments intimes au moyen de rythmes et d'images propres à communiquer au lecteur l'émotion du poète ».

Je désire seulement me mettre en contact avec l'événement et avancer des réponses justes à ce qu'il suggère, si je le puis. Je veux simplement, avec sensibilité, avec crainte de fausser les choses, répondre, et inspirer à mon tour ce qu'il inspire.⁸⁶

Robert Vigneault reconnaît « cet accord (d'essence musicale) intimement ressenti entre le réel et le cœur » (RV, p. 137). Vadebonoeur préfère répondre avec la justesse de la sensibilité et suivre l'inclinaison du cœur : « Il faut écouter aussi nos raisons obscures⁸⁷ », dit-il et, d'un même souffle, il ajoute que « le sentiment et l'intuition suppléent à la raison aberrante... » Dans une lettre où il explique ce qu'est l'essai à partir du texte « Les coups de feu de l'arbitraire⁸⁸ », publié dans *Trois essais sur l'insignifiance*, il parle précisément d'émotion :

Au lieu de partir d'une question, la littérature et l'art (et l'essai littéraire) partent d'une certaine réponse. Dans le cas, réponse spontanée d'une sensibilité particulière à une agression, à une décadence. À la culture américaine de masse, à un certain esprit américain, je réagis par l'émotion.⁸⁹

N'avait-il pas exprimé, dans « Une radiographie du bourgeois », dans *L'autorité du peuple*, son « empressement du cœur » ?

En présence de certaines idées, de certaines réalités définies par elles, [...] je me sentais vite engagé envers elles comme par un mouvement instinctif. [...] j'accourais, parfois, souvent, sans avoir patiemment pesé toutes choses. Je crois bien que mes convictions se sont formées ainsi : par un certain empressement de l'esprit où il y avait un certain empressement du cœur.⁹⁰

L'essayiste choisit de s'en remettre au sentiment et de suivre l'inclinaison du cœur.

⁸⁶ Pierre Vadebonoeur, cité par Robert Vigneault, *op. cit.*, p.136.

⁸⁷ *Id.*, cité par Robert Vigneault, p. 138.

⁸⁸ *Id.*, « Les coups de feu de l'arbitraire », *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, l'Hexagone, 1983, p. 85 à 114.

⁸⁹ *Id.*, Lettre adressée à Nicole Gaboury, 9 octobre 1995.

⁹⁰ *Id.*, « Une radiographie du bourgeois », *L'autorité du peuple*, p. 13.

Un dernier élément module cette voix de l'essai. Elle s'élève au-dessus de l'expérience, de l'événement, du réel et elle devient l'écho d'une méditation tranquille qui permet d'évoquer la distance entre le réel et l'idéal. Robert Vigneault lui prête une tonalité nostalgique mêlée d'inquiétude. L'essayiste est, selon lui,

un être foncièrement écartelé par la mise à l'*essai* d'un ardent idéal dont, au vu du réel humain, on ne peut qu'éprouver la distance. Telle est la marque (déchirement) et le destin de l'essayiste : une inquiétude *essentielle* [...] ; la lancinante nostalgie d'un mythe personnel obsédant : celui des hautes idées, substance inestimable de ce monde contingent, belle forme parfaite dont il *essaie* d'imprimer, sur la matière indifférente de la vie, la précieuse empreinte. (RV, 39)

L'essayiste aspire à une forme parfaite, à *la* vie. – L'italique du déterminant est utilisé par Lukács pour désigner la « signification » (RV, 38) ou l'idée qui peut être tirée de la vie concrète. – L'essayiste tente d'accéder à *la* vie par son écriture. La recherche d'un idéal constitue, en effet, le propos essentiel de l'essai :

Exigeante quête de la substance, l'essai prend forme en soumettant la contingence du vécu à la haute exemplarité des idées (valeurs). L'essayiste se présente [...] comme une espèce de philosophe, contemplateur d'idées, d'essences, grand idéaliste [...]. (RV, 39)

L'essayiste entend, des profondeurs de son être, cette voix qui est sienne : c'est la voix du cœur qui ne recevra jamais, en écho, une réponse définitive (comme pourrait en fournir un système philosophique) à ses inquiétudes fondamentales. L'écrivain entend plutôt les variations et les rythmes de cette voix, comme s'il s'agissait d'une pièce musicale. C'est l'écriture qui trace sa quête dans les modulations créées par les mots.

Naissent alors sous la plume de l'essayiste des « poèmes intellectuels⁹¹ », selon l'expression de Wil Schlegel. Roland Barthes parlera de « chants d'idées-

⁹¹ Wil Schlegel, cité par Jean Marcel, « Prolégomènes pour une théorie de l'essai », *Pensées, passions et proses*, p. 317.

phrases⁹² ». A. L. Smith, pour sa part, dit que l'essayiste est un « poète en prose⁹³ ». Par la prose, la poésie ou des chants, le « je » se laisse entraîner par l'écriture, à l'écoute de sa propre voix.

Dans *Le fil de soi*, je me permets d'entendre une voix intérieure, ma propre voix. Un aveu s'impose dès maintenant : cette liberté qui m'est offerte dans la rédaction de ce texte est très précieuse. Je prends le temps de prêter ma voix à toutes ces personnes rencontrées au cours des années et qui maintenant habitent mon imaginaire. Je choisis de faire leur éloge : je les immortalise dans un écrit qui pourrait ressembler à un panégyrique.

Ma voix utilise les mots qui traduisent l'impression qui m'a été laissée par ces personnes. J'écoute depuis déjà de nombreuses années ces voix insistantes qui, comme un chœur intime, m'interpellent et me guident. Je n'ai pas cessé, malgré les distances, physiques ou autres, de suivre le chemin que j'avais commencé à ouvrir avec elles. Je peux en voir les sillons qui se profilent jusqu'à moi. J'aime y retourner : j'y retrouve la même ferveur. Par *Le fil de soi*, le langage devient le lien qui me rattache à ce passé. Les personnes-idées qui me hantent et me poussent à écrire se transforment en mots : n'est-ce pas là le « chant des idées-mots » dont parlait Roland Barthes ?

⁹² Roland Barthes, cité par André Belleau, « Approches et situation de l'essai québécois », *Voix et images*, p. 540.

⁹³ A. Smith, cité par Jean Marcel, « Prolégomènes pour une théorie de l'essai », *Pensées, passions et proses*, p. 317.

Les mots sont le matériau premier de cet hommage. *Le fil de soi* est surtout exprimé dans un langage « performatif » (épithète utilisée par François Ricard) où les termes ont une charge significative. Les textes de ce recueil n'ont pas avant tout une mission informative, loin de là. Si l'emportement me dicte parfois des données, des statistiques, des renseignements, c'est par pur accident. La nécessité de me situer dans le temps et de cerner le mieux possible les circonstances m'a peut-être invitée à informer, mais tel n'était pas la raison d'être du *Fil de soi*. Les mots y portent plutôt le poids de l'émotion. Les explications sur l'époque, la génération, la mentalité servent le propos : elles ne cherchent absolument pas à imiter l'article du reporter. Le performatif l'emporte donc sur l'informatif.

Quand je rappelle certains événements passés, je me transporte totalement dans le temps et dans l'espace. L'impression d'y être vraiment est étrange. Je dis les choses telles qu'elles sont, j'utilise un vocabulaire adéquat, je prends l'« accent » qui convient : les mots qui viennent correspondent à l'événement. Vocabulaire sans parure pour la petite enfant ou vocabulaire presque digne des gauchistes des années 1970 pour celle qui conteste l'incohérence des marxistes-léninistes, il est au diapason.

J'essaie de faire en sorte que mes textes ne soient ni froids ni abstraits. Je souhaite plutôt qu'ils témoignent de la chaleur humaine que j'ai partagée en différentes circonstances. Que ce soit à Popayán avec les femmes et les enfants, que ce soit au 143 ½ avec les petits mendiants du Cap, que ce soit avec les adultes analphabètes de l'école du quartier, j'ai souvent souri intérieurement, en pleine écriture, émue de me laisser prendre par les mots. François Ricard dit que, dans l'essai, « le

signifiant [...] invente [le signifié], le modèle, agit constamment sur lui⁹⁴ ». Dans mes textes, le signifié est coloré et modulé par les atmosphères recréées. Le mot « mendiant », utilisé dans « Le 143 ½ », a un visage d'enfant chantant et solidaire de ses petits voisins; le « cap » peut briller de tous ses diamants sous le Château près du fleuve et revêtir les teintes les plus sombres dans la petite ruelle; le « livre » est plus qu'un objet matériel à cause de la liberté qu'il symbolise dans « Une passion apprivoisée ». C'est ainsi que je conçois cet « *effet de sens* » dont parle Robert Vigneault. J'ai éprouvé un grand plaisir à transformer les mots pour leur conférer un sens multiple, jamais univoque.

Par les effets du langage performatif, mon essai a un ton qui lui est propre – du moins j'ose l'espérer. C'est une tonalité qui, en principe, émane du texte comme une résonance. À la manière d'un critique, je peux écouter ma propre voix ainsi modulée et lui prêter un registre ou, plutôt, des registres. C'est comme si j'enregistrais sur magnétophone mon interprétation d'une pièce musicale au piano pour mieux l'écouter ensuite. Mon esprit ayant été formé sur le sujet par les enseignements de Robert Vigneault (RV, 91-98), je crois distinguer, en me relisant, la présence d'un registre franchement dominant accompagné, à l'occasion, d'un autre, plus discret. L'introspectif est en majeur, alors que le polémique est en mineur. Je reconnais l'ingérence du polémique, mais très doux, *pianissimo*, dans « Vers un parti de la gauche » : les arguments sont amenés sans fracas et sagement reliés à une expérience éclairante. « Le Grand soir » permet un mélange d'introspection et de polémique. Comme je suis convaincue que tout ce qui est privé relève aussi du public, j'y

⁹⁴ François Ricard, « La littérature québécoise contemporaine 1960-1977. IV Essai », *Études françaises*, p. 367.

revendique haut et fort un partage plus équitable des tâches entre hommes et femmes tout en sachant que ce nouveau partage pourrait changer ma situation personnelle. Je prête un caractère politique à une discussion qui avait toujours été gardée dans le secret des maisons. Ce serait une partie de la signification de ce texte : « Le Grand soir », par son titre, met bien en scène une utopie d'ordre politique; mais, surtout, il me projette, comme individu, sur une scène publique. C'est l'ingérence du politique dans le privé qui mène au double registre, polémique et introspectif. Un véritable duo, alto et baryton.

C'est le registre introspectif qui semble dominant dans mes essais. Je l'entends mieux, je le perçois plus aisément : il correspond exactement à ma voix intérieure. Je la garde pour moi : elle conserve un aspect intime. Jean Marcel a raison de citer Bleznick : « L'essai est peut-être le seul genre littéraire qui ne se prête pas à une lecture à haute voix⁹⁵ ». Mon recueil d'essais est surtout une confession, une confidence, que je fais sans vraiment tenir compte de l'oreille qui pourrait écouter ; du moins, je la voudrais distraite ; ou plutôt, pour être franche, je la souhaiterais absente. Même si la situation peut paraître insolite, j'admets que je m'adresse avant tout à moi-même dans un chuchotement. *Le fil de soi* dévoile les secrets d'une intériorité longtemps réservée, difficile à extérioriser. Le geste est délicat. Seul le texte « Vers un parti de la gauche » est fait dans l'intention de partager un point de vue. Ailleurs, c'est une réflexion que j'adresse à moi-même : je ne la partagerai qu'au compte-gouttes. La peur de blesser des proches, la gêne devant les réactions négatives, l'inquiétude du qu'en-dira-t-on me retiennent, mais le vouloir-écrire a été plus fort que tout. Il ne faut

⁹⁵ D.W. Bleznick, cité par Jean Marcel, « Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Pensées, passions et proses*, p. 331. Jean Marcel a traduit cette phrase du texte original : « *Es quizás el único género literario que no se presta a ser leído en alta voz.* »

pas prendre à la lettre le titre « Trois coups de gueule » : ces cris peuvent sembler virulents dans le réel, mais, dans l'écriture, en différé, ce sont plutôt des cris étouffés. Ma voix se fera entendre, mais ce sera surtout en mode retenu.

Ma voix prend les intonations du lyrisme. Ce n'est pas le secret qui tue l'exaltation. J'exprime des émotions trop longtemps gardées. Ma voix est celle du cœur : je la voudrais humble et sincère. Le souvenir de Maria, la présence évanescence de la « femme de l'île », l'image de la lavandière de Popayán, me font chavirer. Je ne puis m'empêcher de leur manifester ma fidélité. La voix du cœur est aussi celle de la sensibilité et, par conséquent, celle du sentiment et de l'intuition, ce « mouvement instinctif⁹⁶ », cet « empressement du cœur⁹⁷ » dont parle Pierre Vadeboncoeur. Cet essayiste n'a pas hésité à désigner le cœur comme principale source d'inspiration et à affirmer qu'il « faut écouter aussi nos raisons obscures⁹⁸ ». Ces propos m'ont incitée à entendre ma propre voix, à écrire *Le fil de soi* où dominant, je l'espère, les intonations du cœur.

⁹⁶ Pierre Vadeboncoeur, *L'autorité du peuple*, p. 13.

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ *Ibid.*

Conclusion

L'écriture de l'essai est menée par un « je » qui manifeste une grande liberté et, par le fait même, une grande singularité. Ce « je » est à la fois métaphorique, subjectif et introspectif. Ces principales qualités de l'énonciateur se conjuguent et s'harmonisent en un « je » de l'écriture. Ainsi représenté, l'essayiste devient sans contredit cet écrivain ou cette écrivaine qui, dans un même élan, accepte de se laisser hanter par les idées, choisit de puiser dans son expérience et se permet d'entendre sa propre voix. C'est ainsi que peut s'illustrer l'essai, acte de dire (diction) et acte d'écrire (écriture), dans son plus petit dénominateur commun.

L'essayiste qui se laisse hanter par les idées est entraîné dans une fiction : le « je » métaphorique domine alors et crée un texte qui porte les marques de la narrativité et de la dramatisation. Les idées y sont concrètes; elles ont des visages; elles agissent et interagissent. Les critiques parlent d'une fiction idéale. L'essai est aussi un parcours : il est l'histoire d'un passage, le cheminement sinueux d'une pensée; il n'est pas une pensée toute faite et arrêtée, il est la vie pensée. L'essai est en effet une mise en forme de la vie, la principale source de son inspiration étant l'expérience. Le « je » subjectif prend, dans ce contexte, toute son importance : le texte et son créateur ne sont plus qu'un. Enfin, l'écriture permet à l'essayiste d'entendre sa propre voix dans le « je » de l'écriture. Cette voix est littéraire par la place prépondérante accordée au langage et elle adopte un registre introspectif par lequel le cœur peut s'exprimer. Ces constantes qui permettent de caractériser l'essai sont présentes dans les suggestions de définitions, les tentatives de théorisation ou les prolégomènes qu'ont présentés les penseurs de

l'essai; elles sont aussi inhérentes aux textes de plusieurs auteurs qui se sont livrés à la pratique de l'essai.

Dans ma pratique de l'écriture, j'ai pris conscience de ces variables attribuées à l'essai. Elles m'ont inspiré le titre de mon recueil, *Le fil de soi*. Une véritable pulsion, exercée par des personnes-idées qui me hantent depuis de nombreuses années, m'a incitée à écrire. J'ai en effet puisé dans mon expérience de vie en remontant le passé jusqu'à des souvenirs marquants : des personnes sont apparues, insistantes. À travers elles, dans un univers modelé, je me suis découverte petit à petit. J'ai été amenée, avec le plus grand plaisir, à entendre ma propre voix : modulée par le langage, toute intérieure et venant droit du cœur.

Un être nouveau a surgi de la réflexion que j'ai menée à travers les méandres de l'écriture. *Le Fil de soi* en témoigne. Ce fil peut être la partie coupante d'une lame. Il symbolise l'attitude, affirmative et plutôt tranchante, présente dans « Trois coups de gueule ». Il fait alors apparaître les valeurs dominantes qui m'ont inspirée jusqu'à les défendre au prix de changer le cours de ma vie. Ce fil peut être une fibre souple et mince qui se faufile facilement et qui peut aussi être tirée d'une trame pour être repérée. Ce fil représente le chemin parcouru à travers ma vie, jusqu'au passé : il permet d'éveiller les souvenirs les plus enfouis. Dans la partie intitulée « De la compassion à la solidarité », des souvenirs peuplés de personnes marquantes surgissent et me font découvrir les valeurs sur lesquelles j'ai tissé ma vie. Le fil, un terme vieilli, est aussi le sens dans lequel un cours d'eau coule. Le « fil de soi » est ce courant qui m'a entraînée, par l'écriture, dans « Une passion apprivoisée », vers la découverte de cette passion de la lecture, la mienne et celle que je voudrais communiquer aux autres.

La lecture m'a portée, inspirée, passionnée, tout au long de ma vie. *Le fil de soi* m'a révélé cette passion. Le fil suggère également, dans ce recueil, le fil ou l'enchaînement des idées. J'ai associé chacune des significations du « fil » à une partie du recueil : ces liens ne sont pas stricts et uniques. Le fil se prête, par toutes ses évocations, à toutes les parties à la fois. *Le fil de soi* porte en lui-même plusieurs sens, autant par son titre, par sa démarche que par sa matière.

Le fil de soi m'a permis de me connaître : il s'est découvert à travers l'écriture, dans une interprétation plurielle. Ce fil, aux significations et aux symboles nombreux, correspond à ce qu'est l'essai dans son essence même. L'essai est lui-même multiple : il est interprétatif, créateur d'associations, imprévisible, ouvert, sans fin. L'essai n'est pas non plus restreint, comme genre, à un seul modèle : il se découvre dans et par l'écriture. Seule la pratique de l'essai peut en dévoiler toutes les dimensions.

Bibliographie

1. Ouvrages cités

1.1 Ouvrages théoriques

1.1.1 Monographie

BELLEAU, André, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, 237 p.

MARCEL, Jean, *Pensées, passions et proses*, Montréal, Hexagone, 1992, 399 p.

TERRASSE, Jean, *Rhétorique de l'essai littéraire*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1977, 156 p.

VIGNEAULT, Robert, *L'écriture de l'essai*, Montréal, Hexagone, 1994, 330 p.

1.1.2 Articles, parties d'ouvrages

ANGENOT, Marc, « Remarques sur l'essai littéraire », François Dumont (dir.), *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, 2003, 273 p.

BELLEAU, André, « Approches et situation de l'essai québécois », *Voix et images*, vol. 5, no 3, Printemps 1980, p. 537 à 543.

« *Les deux royaumes* de Pierre Vadeboncoeur », *Liberté*, vol. 21, no 6, novembre-décembre, 1979, p. 23 à 66.

RICARD, François, « La littérature québécoise contemporaine 1960-1977. IV L'essai », *Études françaises*, vol. 13, no 3-4, octobre 1977, p. 365 à 381.

VADEBONCOEUR, Pierre, « Lettre adressée à Nicole Gaboury », 9 octobre 1995.

VADEBONCOEUR, Pierre, « Postface », *Liberté*, vol. 21, no 6, novembre-décembre 1979, p. 59 à 66.

1.2 Ouvrages généraux

1.2.1 Monographie

- CAMUS, Albert Camus, *Essais*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1984, 1975 p.
- CAMUS, Albert, *L'envers et l'endroit*, Paris, Gallimard, 1970 [1958], 119 p.
- DESROCHERS, Lucie, *Œuvres de femmes 1860-1961*, Québec, Les publications du Québec, 2003, 207 p.
- FERRON, Jacques, *La conférence inachevée*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1998 [1987], 300 p.
- FERRON, Madeleine, *Adrienne. Une saga familiale*, Montréal, Boréal, 1993, 251 p.
- FREIRE, Paulo, *L'éducation : pratique de la liberté*, Bar le Duc, Les éditions du Cerf, 1978 [1971], 154 p.
- GIDE, André, *Les Faux-monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1962 [1925], 499 p.
- LAGARDE, André et Laurent Michard, *XXe siècle*, Paris, Bordas, 1965, 640 p.
- LAROSE, Jean, *L'amour du pauvre*, Montréal, Boréal, 1998, 254 p.
- MAILLET, Antonine, *Mariaagélas*, Verviers, Les nouvelles éditions Marabout, 1980 [1973], 250 p.
- MAISONNEUVE, Pierre, *Françoise David, Solidaire, d'abord!*, Ottawa, Novalis, 2003, 151 p.
- MANGUEL, Alberto, *Une histoire de la lecture*, Arles, Actes Sud, 2000, 427 p.
- MILOT, Pierre, *Le paradigme rouge. L'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Candiac, Les Éditions Balzac, 1992, 291 p.
- MILOT, Pierre (dir.), « Histoire du mouvement marxiste-léniniste au Québec 1974-1983 – Un premier bilan », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 13, no 1, automne 2004, Montréal, Lux éditeur, 2004, 288 p.
- MONTAIGNE, Michel de, *Essais*, Paris, Bordas, 1983 [1967], 254 p.
- MONTAIGNE, Michel de, *Essais (Extraits)*, Paris, Hachette, 1994, 319 p.
- PENNAC, Daniel, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1995 [1992], 197 p.

- PERRAULT, Pierre, *Au cœur de la rose*, Montréal, Typo, 2002 [1964], 164 p.
- POULIN, Jacques, *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 290 p.
- RICARD, François, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1993, 282 p.
- ROY, Gabrielle, *Ces enfants de ma vie*, Ottawa, Stanké, 1981 [1978], 212 p.
- ROY, Gabrielle, *La petite poule d'eau*, Montréal, Beauchemin, 1960 [1950], 272 p.
- TREMBLAY, Michel, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1994, 240 p.
- VADEBONCOEUR, Pierre, *L'autorité du peuple*, Québec, Éditions de l'Arc, 1965, 132 p.
- VADEBONCOEUR, Pierre, *Les deux Royaumes*, Montréal, Typo, 1993 [1978], 224 p.
- VADEBONCOEUR, Pierre, *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, Hexagone, 1983, 114 p.
- VADEBONCOEUR, Pierre, *Un amour libre*, Montréal, HMH, 1972 [1970], 104 p.

1.2.2 Articles, parties d'ouvrages

- CLÉMENT, Éric, « Il est plus facile d'enseigner à un enfant qui n'a rien », *La Presse*, 20 novembre 2004, p. A 11.
- CHOUINARD, Tommy, « Les Verts refusent de rejoindre Françoise David », *Le Devoir*, 26 octobre 2005, p. ?.
- CORNELLIER, Louis, « La petite histoire du Québec rouge », *Le Devoir*, 8 et 9 janvier 2005, p. E 3.
- DUMONT, Fernand, « Récit d'une émigration », Jean-François Chassay (dir.), *Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, p. 124 à 126.
- FORTIER, Isabelle, « Québec a maintenant sa résidence d'écriture », *Le Devoir*, 24 mars 2005, p. B 7.
- FREIRE, Paulo, « Dossier II. Alphabétisation Conscientisation », *Dossier Freire*, Paris, INODEP, 1973, p. 14 à 25.

1.2.3 Film

LABRECQUE, Jean-Claude, *L'Île Anticosti, au temps de Menier*, Office national du film, 1999, 50 min.

2. Ouvrages consultés

2.1 Monographie

BERSIANIK, Louky, *La main tranchante du symbole*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1990.

BOSCO, Monique, *Eh bien! La guerre*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH ltée, 2004.

CAMUS, Albert, *Noces*, Paris, Gallimard, 1971 [1959].

CHAMBERLAND, Paul, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB Éditeur, 2004.

COLETTE, *Le pur et l'impur*, Paris, Hachette, 1979.

FERRON, Jacques, *Escarmouches*, Montréal, BQ, 1998 [1975].

GAUVIN, Lise, *Lettres d'une autre*, Montréal, Typo, 1994 [1997].

JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001.

JOUBERT, Lucie, *L'humour du sexe ou Le rire des filles : essai*, Montréal, Triptyque, 2002.

LAROSE, Jean, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, 1987.

PEDNEAULT, Hélène, *Pour en finir avec l'excellence*, Montréal, Boréal, 1992.

SAGAN, Françoise, *Avec mon meilleur souvenir*, Paris, Gallimard, 1984.

VADEBONCOEUR, Pierre, *La ligne du risque*, Montréal, HMH, 1965 [1963].

2.2.2 Articles, parties d'ouvrages

BONENFANT, Joseph, « La pensée inachevée de l'essai », *Études littéraires*, vol. 5, no1, avril 1972.

- BROUILLETTE, Claude, « L'Essai : une frivolité littéraire? », *Études littéraires*, vol. 5, no 1, 1972.
- LANOVILLE, Carole, « Faut-il un parti féministe? », *Relations*, no 671, septembre, 2001, p. 27.
- LITS, Marc, « Pour une définition de l'essai », *Les lettres romanes*, t. XLIV, no 4, 1990.
- LUKÁCS, Georges, « À propos de l'essence et de la forme de l'essai : Une lettre à Leo Popper », *L'Âme et les formes*, Paris, Gallimard, 1974.
- OUELLETTE, Fernand, « Divagations sur l'essai », *Études littéraires*, vol. 5, no 1, avril 1972.
- ROY, Fernand, « Un tombeau littéraire pour l'essai », *Études littéraires*, vol. 5, no 1, avril 1972.
- WYCZYNSKI, Paul, Françoise Gallays et Sylvain Simard (dir.), *L'essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », t. VI, 1985.

Table des matières

Partie I	
Le fil de soi	4
<i>Avant-dire</i>	5
Trois coups de gueule	9
Une prise de parole qui m'est chère	10
Le Grand soir	20
Vers un parti de la gauche?	31
De la compassion à la solidarité	38
Popayán	39
Le 143 ½	53
L'école sans école	67
Une passion apprivoisée	78
<i>Épilogue</i>	98
Partie II	
Réflexion sur la pratique de l'essai	112
Introduction	113
Chapitre 1	
Se laisser hanter par des idées	116
Chapitre II	
Puiser dans son expérience	134
Chapitre III	
Entendre sa propre voix	141
Conclusion	152
Bibliographie	155